

DELLY

# Des plaintes dans la nuit



BeQ

**Delly**

**Des plaintes dans la nuit**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 292 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes  
Gilles de Cesbres  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois  
Aélys aux cheveux d'or  
L'orgueil dompté  
La maison des Rossignols  
Le sphinx d'émeraude  
Bérengère, fille de roi  
Le roi de Kidji  
Elfrida Norsten

# **Des plaintes dans la nuit**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1984.

# I

Le vent glacé qui soufflait, en cette veille de Noël 1880, dans les rues couvertes de neige, n'invitait guère les passants à s'attarder devant les étalages élégants et les tentantes promesses des magasins parés pour cette époque de fêtes, en la bonne ville de Fürtsberg. Le ciel d'un gris de lin strié de blanc, le jour terne de cette fin d'après-midi augmentaient encore l'unanime désir de gagner le logis clos, joyeusement éclairé, ou les salles de brasserie dont les lumières s'allumaient déjà comme une alléchante invitation, comme un défi à la tristesse du dehors.

Mais tous n'avaient pas le loisir de fuir la nuit glaciale. Quelques pauvres femmes, mal défendues contre le froid par des vêtements trop minces, s'occupaient à balayer la neige pour en former des tas, que le vent implacable éparpillait de nouveau. Alors, avec une résignation navrante,

les mains bleuies recommençaient l'inutile besogne. Car ce travail de Danaïdes représentait le prix du repas de ce soir.

Une petite femme mince et frêle s'arrêta tout à coup, en lâchant son balai. Déjà très pâle auparavant, elle devenait livide, et elle chancela en se retenant à la porte d'une maison de luxueuse apparence.

— Léna, voyez donc !... Cette malheureuse se trouve mal ! s'écria une voix harmonieusement timbrée.

En même temps, une fine main gantée de clair s'étendait pour soutenir la balayeuse, et un charmant visage de jeune fille se penchait vers elle.

Une grande femme maigre, qui avait la correcte apparence d'une femme de chambre, se courba à son tour vers la malheureuse qui s'évanouissait décidément tout à fait.

La jeune fille, dont les beaux yeux foncés témoignaient d'une ardente compassion, dit vivement :

– Il faudrait la soigner ! Si nous appelions Wilhelm pour aider à la monter ?

– Mademoiselle Genovefa, y pensez-vous ? Songez à la scène que nous fit M<sup>lle</sup> Héloïse, ce jour où elle trouva dans l'antichambre ce petit garçon blessé que vous aviez fait entrer pour le panser... Le plus pratique est de confier cette pauvre femme à Sophie Schulzer qui s'entend si bien à soigner les malades.

– Soit, si vous croyez cela préférable, ma bonne Léna.

Quelques-unes des balayeuses s'étaient rapprochées et s'exclamaient avec une pitié bruyante sur l'état de leur compagne, non sans jeter des coups d'œil d'admiration mêlée d'envie sur la jeune fille dont le teint délicat, rosé par le froid, ressortait si bien près de la fourrure foncée qui ornait la jaquette de velours noir.

D'une rue transversale arrivaient à ce moment un petit vieillard maigre et alerte, vêtu d'une riche pelisse, et un jeune homme dont l'allure élégante, la rare distinction frappaient aussitôt. Tout en avançant, ils regardaient avec intérêt le

groupe arrêté devant la grand-porte aux ferrures luxueuses. Mais, comme ils approchaient, la jeune fille et sa femme de chambre disparurent par cette porte, précédant la malade, que portaient trois de ses compagnes.

Le vieillard dit avec un sourire d'ironie :

— Je suppose que si la belle Héloïse avait été à la place de sa sœur, les choses se seraient passées tout autrement. La pauvre femme aurait pu mourir dans la neige sans qu'elle daignât même lui jeter un regard.

— Qui est cette Héloïse au cœur de roche, mon cher oncle ?

— La sœur aînée de M<sup>lle</sup> Genovefa de Herstein, cette charitable jeune personne que tu viens d'apercevoir. Leur père, le baron de Herstein, est banquier.

— Ce nom ne m'est pas inconnu. La famille de Herstein n'est-elle pas originaire de Bavière ?

— En effet. Petite noblesse, mais assez ancienne. Karl de Herstein a reçu le titre de baron il y a quelques années. Il avait hérité d'un très

petit patrimoine ; mais, travailleur, intelligent, très doué pour les questions financières, il a fini par devenir associé, puis directeur de la banque où il avait débuté comme employé. Il fait de belles affaires, car il a le flair. C'est un habile homme — d'une grande probité, d'ailleurs. Cependant, on prétend — mais les mauvaises langues pullulent — qu'il a en ce moment de graves embarras d'argent. Bah ! si la chose est vraie, il s'en tirera avec son habituel bonheur et sa fille aînée continuera de dominer dans nos cercles mondains par ses toilettes et sa beauté tandis que la charmante Genovefa demeurera, je l'espère, le type de la grâce et de la charité.

— Oui, charmante, véritablement ! dit le jeune homme, en jetant au passage un coup d'œil vers la porte, demeurée ouverte, par où avait disparu M<sup>lle</sup> de Herstein.

Dans le hall de l'opulente demeure dont le banquier occupait le premier étage, Sophie Schulzer, la fille du concierge, accueillait les arrivantes avec une exclamation d'étonnement. Léna l'ayant mise au courant du service attendu,

elle acquiesça avec empressement et fit déposer la malade sur le canapé d'une petite salle. Genovefa lui remit une large aumône pour sa protégée, puis, ayant vu celle-ci se ranimer, elle la laissa à ses mains expertes et gravit, suivie de Léna, l'escalier couvert d'un moelleux tapis.

Dans l'antichambre de l'appartement, il y avait quelque désordre, expliqué par la présence de fleuristes occupés à orner le grand salon dont la porte, largement ouverte, laissait voir les belles proportions et la décoration luxueuse.

Près de cette porte se tenait une jeune personne grande et bien faite. Une lourde chevelure noire et satinée tombait en coques molles sur sa nuque. Elle se détourna lentement, montrant un visage mat, des traits réguliers, mais dont l'expression était en cet instant fort désagréable.

— Te voilà enfin ! Vraiment, tu en prends à ton aise, en me laissant tout le poids de cette surveillance !... Ces ouvriers sont tellement stupides !...

Elle baissait à peine la voix en prononçant ces

derniers mots. Genovefa fronça légèrement les sourcils, en désignant d'un geste léger les fleuristes affairés autour d'un massif de plantes vertes.

La brune jeune fille leva les épaules, tandis qu'un sourire moqueur entrouvrait ses lèvres.

— Bah ! qu'importe ! Qu'ils entendent ou non, je ne me soucie guère de ce que peuvent penser ces gens-là !

L'orgueil, le mépris, brillaient dans les yeux d'un gris clair, sur lesquels tombait la frange des cils froncés. Genovefa enveloppa sa sœur d'un regard où se mêlaient le reproche et la tristesse. Mais elle ne répliqua rien, car la présence des ouvriers la gênait — et elle connaissait d'ailleurs, de longue date, l'inanité de toutes les observations s'adressant à l'âme sèche et pétrie de morgue de son aînée.

Héloïse traversa le grand salon, en relevant sa jupe de taffetas vert bronze, garnie de petits volants bordés de velours noir, pour éviter les branchages semés sur le parquet. Genovefa la suivit, tout en demandant :

– Mon père n'est pas encore rentré ?  
– Non... C'est-à-dire, je ne crois pas, répondit distraitemment Héloïse.

Elle s'arrêtait devant une glace pour redresser une savante ondulation de sa coiffure.

– ... Je lui ai bien recommandé de ne pas revenir trop tard, afin que nous puissions dîner de bonne heure.

Les deux sœurs entrèrent dans le petit salon voisin, meublé selon les derniers décrets de la mode, et qui était le domaine particulier d'Héloïse. Celle-ci, d'un mouvement indolent, se laissa tomber dans un fauteuil profond.

– Je suis vraiment exténuée ! À peine revenue du patinage – la glace était affreuse, aujourd'hui ! – il m'a fallu donner un coup d'œil aux pièces de réception, car j'ai une confiance fort limitée dans le goût de M<sup>me</sup> Wilsend. Enfin, jusqu'au dîner, je vais trouver un peu de repos !

– Qui t'oblige à mener cette vie mondaine ? dit Genovefa, non sans quelque ironie.

Debout à quelques pas de sa sœur, elle

enlevait sa jaquette et la toque de fourrure qui coiffait ses cheveux d'un blond délicatement doré.

– Évidemment, personne. Mais c'est la seule admissible – pour moi du moins. Autrement, je périrais d'ennui, car je n'ai pas, comme toi, la ressource des ouvrages interminables et des études savantes.

– À qui la faute ? Tu n'as jamais voulu te plier au moindre travail.

– Oh ! certes non ! Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que j'étais une des plus mauvaises élèves du couvent. Aussi mon père m'en a-t-il promptement retirée pour me rappeler près de lui. Donc, je ne suis ni une savante ni une artiste ; je ne sais même pas faire un de ces petits ouvrages dans lesquels tu excelles. Mais je suis réputée la plus belle, la plus élégante parmi les jeunes femmes de notre ville. Et tout, dans notre demeure, ne marche-t-il pas à souhait sans que j'aie rien à voir en ces ennuyeux détails de ménage ? Crois-moi, petite fille, il n'est aucunement nécessaire de poser pour la femme

pratique, ainsi que j'en découvre la tendance en toi. Cette affectation, d'ailleurs, déplairait souverainement à notre père.

— Le penses-tu, Héloïse ? J'ai cru cependant m'apercevoir qu'il semblait, depuis quelque temps, assez mécontent des dépenses vraiment excessives dont témoignent les notes présentées par M<sup>me</sup> Wilsend.

— Lui ? Allons donc ! Il est d'esprit trop large pour s'abaisser à ces mesquineries. Pourvu que sa maison soit montée sur un pied suffisamment luxueux, sa table délicatement servie et ses filles bien parées, il ne s'inquiète pas de quelques milliers de thalers en plus ou en moins.

Genovefa secoua la tête.

— Le gaspillage est préjudiciable, même aux très grosses fortunes. En tout cas, cet argent inutilement dépensé serait le salut de bien des malheureux.

Héloïse eut un rire sardonique.

— Vraiment, tu es complète ! Je te savais d'une dévotion exagérée, très encline à une sotte pitié

envers des êtres évidemment malheureux par leur faute ; mais en arriver à vouloir taxer nos dépenses pour donner notre argent à ces misérables, voilà qui est inadmissible ! Si tu gardes ces idées-là dans notre monde, ma très chère, tu feras rire de toi, tout simplement ! Demande à mon père et à Stephan leur avis là-dessus, tu verras ce qu'ils te répondront

Une ombre couvrit le lumineux regard de Genovefa.

– Demander à Stephan ? Oh ! je connais d'avance sa réponse ! C'est un bon cœur, mais le monde l'a gâté, pauvre frère. Il donnera aisément l'aumône, car il est généreux par nature, mais il le fera insouciamment, sans un regard de compassion pour celui qui l'implore – et pourvu que cette aumône ne soit pas cause d'une privation pour lui.

– C'est la vraie, la bonne manière. C'est aussi celle de notre père... Et toi, tu n'es qu'une exagérée, ma petite.

Genovefa, jugeant inutile de répliquer encore, prit dans une corbeille un ouvrage de crochet et

s'assit près de la cheminée où flambait un beau feu de bois. Héloïse, étendue dans le fauteuil, fermait les yeux. Au-dehors, la rafale augmentait encore. Mais les intempéries s'arrêtaient aux fenêtres bien closes de ce petit salon tiède où les violettes et les lilas répandaient leur parfum.

Héloïse fit observer, sans soulever les paupières :

— Je ne m'explique pas pourquoi mon père n'a pas pris la voiture. Ce n'est pas son habitude et, vraiment, il aurait pu choisir un autre temps pour cette innovation.

Genovefa dit avec surprise :

— Comment, il est sorti à pied ? Cependant, il était fatigué, depuis quelques jours...

— Je ne sais ce que le sous-directeur est venu lui confier, mais il est parti précipitamment, oubliant même son chapeau, que Wilhelm a couru lui porter.

Genovefa s'écria d'un ton de reproche :

— Tu ne t'es pas informée ? Tu l'as laissé partir ainsi ?

— Oh ! je ne m'inquiète pas si vite, enfant ! riposta Héloïse avec nonchalance. Il s'agit de quelque ennui passager, d'une crise financière quelconque ; mais ce soir, nous le verrons de nouveau gai et aimable, prêt à accueillir ses hôtes.

— Gai, il ne l'est plus guère depuis deux mois. Visiblement, un souci le préoccupe...

Genovefa s'interrompt en voyant paraître, sur le seuil de la porte donnant dans le grand salon, le vieux valet de chambre de son père.

— Que voulez-vous, Wilhelm ?

— Gracieuse demoiselle, c'est Son Altesse le prince de Vorst...

La voix du visiteur avait une intonation inusitée et, à la lueur de deux petits candélabres posés sur la cheminée, Genovefa discerna sa physionomie altérée.

— Le prince de Vorst ? À quel propos ? Que veut-il ?

Elle se levait, allait vers la porte. Wilhelm s'effaça et, derrière lui, parut le petit vieillard qui

avait assisté tout à l'heure, avec son neveu, à la courte scène de la rue.

– Mademoiselle, je suis un messager de mauvaises nouvelles, dit-il avec une compatissante douceur. M. de Herstein...

– Mon père ? Il lui est arrivé un accident ?

L'angoisse étranglait la voix de Genovefa. Près d'elle arrivait Héloïse, que le nom du visiteur avait aussitôt fait se lever avec empressement.

– Oui, une voiture lourdement chargée l'a renversé, et...

Voyant qu'il hésitait, Genovefa demanda d'une voix presque inintelligible :

– Il est mort ?

– Non, mais son état est... très grave.

Le vieillard prenait et serrait fortement la main de Genovefa.

– ... Mon neveu, le comte de Gheldorf, surveille son transport ; il sera ici dans quelques minutes. Quand l'accident est arrivé, nous nous

trouvions à quelques pas de lui. Il semblait distrait, préoccupé, et n'a pas évité à temps cette voiture dont le conducteur se trouvait quelque peu en état d'ébriété... Il me semble que les voici...

Genovefa s'élança vers l'antichambre, et, de là, sur le palier. Au milieu d'un groupe d'hommes, que dominait de sa fière prestance le neveu du prince de Vorst, elle vit son père inanimé, porté avec précaution.

La jeune fille attendit près de l'entrée, jeta un long regard de tendresse douloureuse sur le visage livide et, sans bruit, sans paroles, précéda le triste cortège dans l'appartement, à travers les deux salons ornés pour le bal du soir, jusqu'à la chambre où le banquier fut étendu sur son lit richement orné de tenture de velours.

– Le prêtre, le médecin, Wilhelm ! dit la voix brisée de Genovefa.

Près de la porte, le prince de Vorst échangeait quelques mots avec M. de Gheldorf. Il se rapprocha de Genovefa et lui prit de nouveau la main.

— Mademoiselle, mon neveu a fait des études de médecine. Si vous le permettez, il pourrait donner les premiers soins à M. de Herstein.

Elle leva son regard sans larmes, mais où se discernait une profonde angoisse, vers le jeune étranger et rencontra un regard qui témoignait d'une vive compassion.

— Faites, je vous en prie !... Faites ce que vous jugerez nécessaire.

M. de Gheldorf s'approcha du lit. À mesure qu'il avançait dans son examen, sa physionomie s'assombrissait. Profitant d'un moment où Genovefa s'éloignait pour chercher les objets nécessaires au pansement, il murmura à l'oreille de son oncle :

— Il a tout au plus une heure à vivre. Cette pauvre enfant est-elle seule ici ?

— Mais non ! Il y a sa sœur, la dame de compagnie... Crois-tu qu'il ne reprendra pas conscience, Odo ?

— Peut-être quelques instants... Mais attention, la voici ! Mieux vaut ne pas la désespérer trop

tôt.

Genovefa revenait en compagnie de Léna. Le concours de celle-ci, femme de tête et d'expérience, fut fort utile à M. de Gheldorf. De tout son pouvoir, en dominant sa douloureuse émotion, Genovefa les aida dans leurs soins au blessé, toujours inconscient.

Le prêtre arriva le premier et attendait dans la pièce voisine, avec l'espoir qu'une lueur d'intelligence renaîtrait chez le malheureux. Presque aussitôt apparut le médecin. Le prince de Vorst et son neveu s'éloignèrent alors, chaleureusement remerciés par Genovefa, qui avait senti chez eux une profonde et agissante sympathie.

Peu après, le blessé fit un léger mouvement et ouvrit les yeux.

– Un prêtre ! dit-il d'une voix si faible que sa fille devina plutôt qu'elle n'entendit.

Quand Genovefa et le médecin entrèrent dans la chambre, la faiblesse du mourant était si grande qu'il ne pouvait plus parler. Mais il prit la

main de la jeune fille et la serra, tandis qu'elle se penchait pour mettre un baiser sur son front.

Elle savait maintenant que les minutes étaient comptées. Mais, énergique autant qu'aimante, elle dissimulait son chagrin pour ne pas troubler les derniers instants de ce père qu'elle chérissait en dépit de la divergence de leurs opinions et de leurs goûts.

Elle ne le connaissait vraiment que depuis un an. Jusque-là, sa vie s'était écoulée, paisible et studieuse, dans le couvent de Ronenburg. Les vacances seules la réunissaient à son père et à sa sœur aînée, jusqu'au moment où elle avait quitté définitivement son cher Ronenburg pour être associée à cette existence mondaine où se complaisaient le baron et sa fille Héloïse. Le luxe de la demeure paternelle, les réunions élégantes où elle accompagnait sa sœur, l'admiration et les compliments que suscitait sa beauté, rien de tout cela n'avait changé son âme délicate, faite pour des joies plus hautes. Les deux sœurs étaient, moralement, si dissemblables qu'il n'existant en elles aucun point de contact. Quant à M. de

Herstein, tout en subissant visiblement le charme de sa fille cadette, il ne se privait pas de la railler aimablement sur ses goûts de simplicité, de dévotion, et sur ses idées charitables.

Maintenant, cet homme orgueilleux, si confiant en son habileté financière, très ambitieux et insouciant du sort des humbles, gisait presque sans souffle, prêt à paraître devant son Juge. Il avait encore quelque lucidité, cependant, et appuyait ses lèvres sur le crucifix que lui présentait Genovefa.

Héloïse avait fait une apparition pendant que le prince de Vorst et son neveu étaient là. Puis, voyant ceux-ci trop occupés pour lui accorder quelque attention, elle s'était promptement éclipsée. M<sup>me</sup> Wilsend, la dame de compagnie, jugeant correct de venir assister aux derniers moments du banquier, entra dans la chambre au moment où le blessé rendait le dernier soupir. Léna, qui assistait sa jeune maîtresse, lui demanda à voix basse :

- M<sup>lle</sup> Héloïse est dans sa chambre ?
- Oui, sa crise de nerfs n'est point passée.

Mariechen la soigne... Elle est si impressionnable !

Il y avait de l'ironie dans l'accent de la dame de compagnie à ces derniers mots.

Le regard de Léna se porta avec une affectueuse admiration vers Genovefa, agenouillée près de son père. Celle-là était déjà une femme, affectueuse et tendre, qui savait aimer et se dévouer. Sans elle, cette enfant qu'il avait parfois traitée de naïve en la comparant à Héloïse, M. de Herstein serait mort entouré d'étrangers.

La jeune fille se releva et se tourna vers la dame de compagnie, qui tamponnait ses yeux où arrivait enfin une larme récalcitrante.

— Avez-vous télégraphié à mon frère, madame ?

— Pas encore ! Pensez donc, quel coup soudain ! Quel bouleversement !

Et elle essayait de donner à sa phisyonomie une expression désespérée, tandis qu'elle songeait :

« Ces deux jeunes filles vont rester seules ; je leur serai indispensable et je dirigerai tout ici, car Héloïse ne s'en souciera pas plus qu'auparavant, et Genovefa est trop jeune encore. »

– Envoyez immédiatement Wilhelm au télégraphe, je vous en prie, dit la voix altérée de Genovefa. Puis, prévenez ma sœur que... tout est fini. Je sais qu'elle craint la vue de la mort ; mais c'est son père qui est là, elle doit venir, au moins quelques instants.

M<sup>me</sup> Wilsend s'éloigna en hochant la tête et revint bientôt, annonçant qu'Héloïse, abattue par une forte fièvre, était incapable de se lever.

Le surlendemain seulement, quand le corps du banquier reposa dans la bière recouverte de velours noir, M<sup>le</sup> de Herstein aînée vint s'agenouiller près de sa sœur et de son frère, un jeune officier dont le visage gracieux, un peu efféminé, reflétait une sincère douleur.

La funèbre cérémonie était terminée, les nombreuses relations de M. de Herstein avaient

offert leurs condoléances à ses enfants et, maintenant, Héloïse et Genovefa se retrouvaient seules dans l'appartement silencieux. Inactive contre sa coutume, Genovefa était assise en face de sa sœur, qui rêvait près de la cheminée où Mariechen, la jeune femme de chambre, venait d'allumer un feu de bois.

Elles tressaillirent toutes deux en entendant une voix altérée, qui disait :

– Une nouvelle catastrophe, mes sœurs !

Stephan entra et, du premier coup d'œil, elles remarquèrent la physionomie bouleversée.

– Quoi donc encore ? s'écria Héloïse.

Il se laissa tomber dans un fauteuil en murmurant :

– Nous sommes complètement ruinés !

Un cri de stupéfaction s'étrangla dans la gorge d'Héloïse. Elle se leva et alla vers son frère.

– Que dis-tu ? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Stephan ?...

– Absolument vrai, hélas ! Les affaires de mon

père allaient fort mal depuis quelque temps, et la débâcle est arrivée. Le jour de sa mort, il venait d'apprendre la terrible nouvelle. Tout y passera, à peu près, d'après le sous-directeur que je viens de voir.

Héloïse s'affaissa sur un siège. Comme Stephan, elle était frappée dans son orgueil, dans son insatiable vanité, dans son besoin de luxe et de vie facile. Seule, Genovefa demeurait calme – non insensible toutefois, car déjà elle envisageait les difficultés d'existence pour ces deux êtres si faibles devant l'épreuve, dont il lui faudrait soutenir les défaillances.

Elle s'approcha de son frère et posa sur son épaule une main douce.

– Mon pauvre ami, du courage, je t'en supplie ! Tu es jeune, bien portant, assuré d'un avenir, sinon brillant, du moins honorable...

Il s'écria d'un ton amer, en froissant nerveusement ses gants :

– Oui, en vérité, ce sera charmant ! Vois-tu l'agréable existence du pauvre lieutenant réduit à

sa solde privé de tout, dédaigné des camarades qui lui faisaient fête aux jours prospères ? Plutôt que d'endurer cela, je donnerais immédiatement ma démission !

– Ce serait une folie sans nom ! Que ferais-tu ? Que deviendrais-tu ?

– Je ne sais... mais, vois-tu, je ne saurais supporter la médiocrité ! Je suis le fils de mon père – ce pauvre père qui aimait tant la vie large...

– Et qui laisse finalement ses enfants dans la misère ! interrompit la voix dure d'Héloïse. Ce qu'il craignait tant pour lui, il le leur donne en héritage.

Genovefa tourna vers sa sœur un regard d'ardent reproche :

– Tais-toi ! Il est indigne de parler ainsi de notre père mort ! Lui, pauvre père, qui a travaillé pour donner à Stephan et à toi l'existence que vous aimiez... lui qui mettait tous ses soins à nous préparer un brillant avenir ! Faut-il, parce que l'insuccès a répondu à ses efforts, que soit effacé

tout un passé d'affection et de sollicitude ? Oh ! Héloïse, le chagrin t'égare en ce moment, mais tu ne peux réellement en vouloir à notre père ?

Une flamme, jaillie à cet instant dans le foyer, jeta une rapide clarté sur la physionomie durcie d'Héloïse.

— Je ne saurais affecter ta magnanimité, ma chère, répliqua l'aînée avec une glaciale ironie. À mes yeux, mon père a manqué au plus impérieux de ses devoirs en compromettant ainsi notre avenir et je me crois autorisée de ce fait à ne plus me souvenir du passé.

— Héloïse ! dit Genovefa avec indignation.

Mais sans paraître l'entendre, Héloïse tourna le dos et sortit du salon.

Genovefa s'assit devant le feu, sur un tabouret, et appuya sa tête sur ses mains enlacées. Elle connaissait bien la sécheresse de cœur de cette belle créature uniquement occupée d'elle-même. Cependant, jamais encore elle n'avait pu mesurer, comme aujourd'hui, toute la profondeur de cet égoïsme, de cette insensibilité. Ah ! qu'ils étaient

loin, les jours d'opulence où Héloïse prônait, admirait tant ce père accusé par elle aujourd'hui, avec quelle révoltante ingratITUDE !

Le cœur délicat de Genovefa tressaillit de douloureuse indignation. Pauvre père, voilà comment l'aimait cette fille aînée dont il était si fier !

Et Stephan ? Si celui-ci était capable de plus d'attachement, il n'en était pas moins certain que la pire catastrophe, pour lui, n'était pas la mort de son père, mais la ruine, avec son cortège de privations.

Le jeune homme, en relevant sa tête accablée, s'écria avec une sorte de colère :

– Comment fais-tu pour demeurer calme devant un tel événement ? Tu n'as donc pas de cœur ?... Tu ne sens donc rien, Genovefa ?...

Elle dit avec tristesse :

– Tu ne crois pas cela, je l'espère ? Mais si je ressens cette épreuve, c'est d'une autre manière qu'Héloïse et toi, car je n'étais pas si attachée que vous à cette fortune et la perspective d'une vie

laborieuse ne m'effraye pas. D'ailleurs, en ce moment, je suis toute au chagrin de la perte de notre cher et bon père. Oh ! Stephan, toi, au moins, tu ne l'accuses pas, comme Héloïse !

Elle se penchait vers lui, le regardant avec angoisse.

— Non, car ce serait une injustice. Il nous aimait trop pour avoir négligé un seul instant nos intérêts. Mais le malheur de cette ruine n'en existe pas moins, hélas !

— Qu'importe ! La pauvreté n'est humiliante que pour ceux qui ne savent pas l'accepter. Nous sommes jeunes, nous travaillerons... et nous pourrons encore être heureux, mon pauvre Stephan.

Il courba la tête sans répondre. Ce qui subsistait en lui de sentiments nobles se révoltait contre sa propre lâcheté. Mais le monde s'était déjà trop bien emparé de cette âme faible et légère pour que la honte fugitive inspirée par l'énergie de Genovefa n'eût vite fait de se dissiper au souvenir du passé brillant, joyeux et frivole qui n'aurait plus de lendemain.

## II

Karl de Herstein appartenait à une vieille famille bavaroise, beaucoup mieux pourvue de rejetons que d'argent. Vers l'âge de dix-huit ans, il était entré comme employé dans la banque Salzer. D'échelon en échelon, ses capacités financières l'avaient conduit à devenir l'associé de M. Salzer et, à la mort de celui-ci, le seul maître de cette importante maison.

Vers la trentaine, il épousa la comtesse Charlotte de Redwitz, qu'il avait rencontrée dans le monde et qui s'était éprise de lui au point de compter pour rien l'opposition de sa famille. Elle était d'une race très noble, qui s'enorgueillissait d'une généalogie pure de toute mésalliance. Or, ce mariage avec un petit gentilhomme bavarois, qui, de plus, s'occupait de banque, en était une pour les Redwitz. Charlotte, devenue M<sup>me</sup> de Herstein, vit tous liens rompus avec les siens.

Quand elle mourut, peu après la naissance de Genovefa, Karl en informa par lettre son seul parent encore existant, le comte Jobst de Redwitz, qui répondit par une simple carte.

La fortune apportée par elle à son mari se trouvait engloutie dans la catastrophe financière. Celle-ci était complète. Il ne restait à Stephan et à ses sœurs qu'une somme insignifiante. Genofeva dit résolument :

— Je travaillerai.

Mais Héloïse s'écria, dans un élan de révolte :

— Moi, je ne veux pas être pauvre !... Oh ! non, non !

L'homme d'affaires proposa de s'adresser aux cousins germains du défunt, pour demander que l'un d'eux prît la tutelle de Genovefa, seule mineure, et s'informer si, à eux tous, ils ne pourraient venir en aide à leurs jeunes parents. Malgré la fière opposition de Genovefa, Stephan et Héloïse acquiescèrent aussitôt à cette idée. Elle n'avait cependant que peu de chances de réussite. Karl de Herstein n'avait jamais entretenu de bons

rapports avec ces cousins qui le jalouisaient et pour lesquels il montrait trop son dédain d'homme riche. De fait, à la démarche de l'homme d'affaires, les Herstein répondirent par un refus formel. Leur position de fortune, la charge de leurs nombreux enfants, ne leur permettaient pas, déclarèrent-ils, de distraire quoi que ce soit de leur budget pour des êtres jeunes, bien portants, capables de gagner leur vie.

On se rabattit alors sur le comte de Redwitz. Celui-ci était fort riche, sans enfants, son fils unique, né de son mariage avec une noble Péruvienne, ayant péri au cours d'un voyage en Amérique du Sud. Depuis lors, il vivait solitaire dans sa maison de Nelbrück, ancien monastère dévasté au XVI<sup>e</sup> siècle par l'un de ses ancêtres.

Ce fut avec un cri de soulagement qu'Héloïse accueillit la réponse de ce cousin inconnu. En quelques phrases brèves, il refusait la tutelle, mais informait ses jeunes parents qu'en considération du sang de Redwitz qui coulait dans leurs veines, il acceptait de les aider. À cet effet, il leur allouait une pension assez élevée.

Ce n'était plus la richesse, mais Héloïse avait vu de si près le fantôme de la pauvreté que cette aisance relative lui causa tout d'abord une joie débordante. Toutefois, cet enthousiasme baissa quand il fallut quitter le riche appartement pour un autre beaucoup plus modeste, vendre la plus grande partie du mobilier, supprimer des superfluités qui lui semblaient le nécessaire. Les hautes relations s'étaient éclipsées. Après les condoléances offertes à l'occasion de la mort du banquier, les nobles personnalités qui avaient courtisé sa richesse s'éloignaient de ses enfants appauvris. Le prince de Vorst, dont la nature élevée ne connaissait pas ces petitesses, était allé rejoindre Karl de Herstein dans un monde meilleur. Quant au comte de Gheldorf, il s'était vu rappelé précipitamment par la mort de son souverain, le duc Ludwig de Thünbach, et Genovefa ne l'avait pas revu depuis le jour des funérailles, où il s'était incliné devant elle avec un mot de respectueuse compassion.

Éloignée par son grand deuil des distractions mondaines, Héloïse traînait ses journées sans but, sans utilité. Elle lisait des romans ou restait

oisive, tourmentant sa sœur de ses récriminations, de ses exigences et de ses emportements. Plus d'une fois, la pauvre Genovefa, n'en pouvant plus, quitta le petit appartement élégamment orné par elle avec les épaves sauvées de la ruine pour se réfugier à l'église où, dans la prière, elle retrouvait le calme et la patience nécessaires pour continuer de vivre près de sa sœur aînée.

La dévouée Léna était seule demeurée au service des demoiselles de Herstein. Sa fille Mariechen, en dépit de son vif chagrin de quitter Genovefa, avait dû chercher une autre place. Léna cumulait donc les offices de femme de chambre et cuisinière, aidée par Genovefa, tandis qu'Héloïse se faisait servir comme auparavant et conservait toutes ses exigences.

Quant à Stephan, retourné à son régiment, il semblait profondément découragé, malgré les envois d'argent que réussissait à lui faire sa jeune sœur, à force d'économies sur ses besoins personnels. Ses camarades, écrivait-il, lui montraient une compassion dédaigneuse, il se trouvait privé des fantaisies coûteuses auxquelles

il était accoutumé... Ces doléances trouvaient toujours un écho passionné chez Héloïse.

— Ah ! celui-là est bien mon frère ! disait-elle. Nous n'avons pas tes goûts bourgeois, Genovefa, nous ne savons pas nous plier aux privations quotidiennes. Voilà pourquoi je suis seule capable de le comprendre !

Mais elle se gardait bien, toutefois, de distraire pour lui quoi que ce fût des sommes destinées à sa toilette ou à ses distractions.

Le crépuscule envahissait le salon où travaillait Genovefa. La jeune fille posa son ouvrage dans une corbeille et, se levant, vint s'accouder à la fenêtre ouverte.

L'air tiède sentait la violette. Des parterres fraîchement remués s'étendaient sous les yeux de Genovefa et, dans le jour déclinant, on discernait encore les feuilles nouvelles de quelques arbres. Des lueurs commençaient de paraître aux fenêtres, des points lumineux s'allumaient à travers rues et boulevards. Aux oreilles de

Genovefa arrivait la rumeur confuse faite des mille bruits de la cité.

C'était pour elle l'heure reposante. Elle s'accordait chaque jour cet instant de répit, ces minutes de méditation dans la paix du soir. Mais, aujourd'hui, à peine avait-elle offert son front à la brise de mars que Léna entra, apportant la lampe et annonçant :

– Une lettre, mademoiselle Genovefa.

La jeune fille se détourna vivement.

– Donnez, Léna ! C'est de mon frère, sans doute... Mais non... Je ne connais pas cette écriture...

Tout en parlant, elle fendait l'enveloppe, puis sortait la feuille couverte d'une ferme écriture masculine et regardait la signature.

– Le comte de Redwitz ! Que peut-il nous vouloir ?

Jusqu'alors, tout s'était passé entre lui et l'homme d'affaires. Héloïse lui avait écrit une lettre de remerciement qui n'avait pas reçu de réponse.

Genovefa lut rapidement :

« Mes cousines,

« En dépit du profond dissentiment qui m'a séparé de Charlotte de Redwitz, votre mère et ma cousine, je ne puis oublier que vous êtes de notre race. J'ai donc résolu de vous connaître et, pour ce faire, je vous demande de venir passer quelques semaines dans ma résidence de Nelbrück. Vous y trouverez un vieil homme solitaire, une maison silencieuse et retirée, peu ou point de distractions – toutes choses qui ne vous tenteront guère, sans doute. Mais faites ce sacrifice à un parent inconnu et venez prendre une provision de forces dans notre belle forêt. Peut-être y trouverez-vous aussi le bonheur.

« Écrivez-moi promptement et croyez que je suis tout vôtre,

« Jobst, comte de Redwitz. »

Genovefa laissa tomber la feuille sur la table et appuya son front contre sa main. Cette lettre la

surprenait fort. À quel propos ce parent, jusqu'ici demeuré totalement indifférent, se décidait-il, au bout de plus d'une année, à se rapprocher des enfants de cette cousine devenue pour lui une étrangère ?

Un parfum d'héliotrope pénétra dans le salon, annonçant l'entrée d'Héloïse. Celle-ci avait déjà bien éclairci son deuil et, depuis quelques mois, elle reprenait autant que possible sa vie mondaine. Mais, plus d'une fois, des blessures de vanité lui avaient été infligées par ceux qui entouraient naguère la riche héritière. Le luxe d'autrui lui rendait, en outre, plus sensible la privation de celui dont elle avait joui dans la demeure paternelle. Et les récriminations amères venaient alors mettre à l'épreuve la patience de Genovefa.

Elle avait dû éprouver aujourd'hui quelque contrariété, car son visage était contracté, ses sourcils froncés. D'un geste brusque, elle jeta son ombrelle sur une chaise en demandant :

– Que fais-tu, à méditer devant cette lettre ?

Sans mot dire, Genovefa lui tendit le billet.

– Qu'est-ce ? Un créancier ?

– Lis.

Héloïse s'exclama à deux reprises, en parcourant le court billet du comte de Redwitz. Après avoir terminé, elle murmura :

– Étrange !... Mais peut-être y a-t-il quelque chose à faire de ce côté.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien ! nous sommes ses plus proches parents, par conséquent, ses héritiers naturels. Donc, il ne faut pas négliger une pareille occasion de nous rapprocher de lui.

– Il ne me conviendrait nullement d'avoir l'air de courir après son héritage !

Héloïse leva les épaules.

– Est-ce lui, oui ou non, qui nous invite à venir le voir ? De ce seul fait, ton ombrageuse dignité se trouvera sauvegardée.

– Mais il avait rompu tous rapports avec notre mère, et il a toujours dédaigné notre père...

– Il est probable qu'il le regrette, puisqu'il

nous appelle près de lui.

La physionomie de Genovefa témoignait de quelque perplexité. Pensivement, la jeune fille murmura :

– Il est certain qu'il serait difficile de refuser... Cependant, je ne me rendrai là-bas qu'à contrecœur.

– Pourquoi cela ?

– Je crains des ennuis, des conflits... Il paraît que ce comte de Redwitz était, dans sa jeunesse, un indomptable orgueilleux, sujet à de terribles emportements. S'il est demeuré tel, l'existence peut être fort désagréable pour nous, là-bas.

– L'âge l'aura calmé. Puis, s'il est trop insupportable, nous trouverons un prétexte pour quitter son vieux Nelbrück un peu plus tôt. Évidemment, il faut convenir que ce ne sera pas fort gai ! Nous tâcherons de faire inviter Stephan. Il est élégant cavalier, il porte bien l'uniforme et plaira certainement à M. de Redwitz.

Tout en parlant, Héloise se penchait et prenait, dans une petite bibliothèque, un volume qu'elle

se mit à parcourir.

— Agréable découverte ! Nelbrück n'est qu'à dix kilomètres de la petite ville d'eaux de Bursbaden. De plus, tout près, se trouve le château ducal de Sarrenheim. Pour peu que la famille régnante de Thünbach y vienne faire un séjour, je trouverai là des éléments de distraction et, qui sait !... peut-être la possibilité de faire un mariage convenable ! Tout cela me tente, décidément. Nous allons répondre sans tarder à M. de Redwitz, Genovefa ?

— Mieux vaudrait réfléchir, il me semble.

— À quoi bon ? Refuser serait nous aliéner ce parent, notre seul espoir pourtant. C'est dit, je réponds par une acceptation — à moins que tu ne te charges de rédiger cette lettre, car le style épistolaire n'est pas mon fort.

— Soit, j'écrirai demain.

Genovefa préférait répondre elle-même, car elle craignait que sa sœur ne sût pas maintenir leur dignité à l'égard de ce riche parent. Elle n'avait guère d'illusions sur son aînée, dont la

nature, habile pour l'intrigue, ignorait délicatesse et fierté. Cette habileté, ne la mettrait-elle pas en action pour essayer de circonvenir M. de Redwitz ? Genovefa avait tout lieu de le redouter, et elle voyait là, en dehors de l'inconnu que représentait le caractère du seigneur de Nelbrück, une suite d'ennuis en perspective.

Cependant, comme l'avait dit Héloïse, il était presque impossible de refuser – d'autant plus impossible que Genovefa voyait sa sœur complètement décidée à ce séjour. Il fallait que ses mondaines relations lui eussent infligé d'assez pénibles froissements pour qu'elle envisageât presque avec plaisir un séjour dans cette demeure dont le comte de Redwitz ne cachait pas le peu d'agrément au seul point de vue qui, à l'ordinaire, intéressait Héloïse. Puis il y avait aussi, chez elle, cet espoir de conquérir l'opulent héritage. Ainsi donc, il serait vain de penser à changer sa résolution à ce sujet.

En outre, à la réflexion, Genovefa songeait que M. de Redwitz, qui devait avoir une soixantaine d'années, était peut-être malade ou

infirme. Elle savait aussi par Léna, à qui la défunte M<sup>me</sup> de Herstein avait parlé parfois de son cousin, que celui-ci, un des plus beaux cavaliers de l'Allemagne, avait mené en sa jeunesse une existence fort mondaine et n'avait à peu près rien conservé des enseignements religieux de l'enfance. Peut-être, de façon ou d'autre, moralement ou physiquement, serait-il possible de lui faire quelque bien.

« C'est sans doute la volonté de Dieu qui nous appelle là-bas, songea-t-elle. Mais, vraiment, ce voyage me coûte à un point que je ne saurais dire. »

### III

La voiture roulait sous une voûte de verdure claire. De chaque côté de la route montante, bien entretenue, qui conduisait directement à Nelbrück, s'étendait la profondeur mystérieuse de la forêt. L'ombre fraîche, semée de lumière, s'allongeait entre les vieux troncs, entre l'enchevêtrement des branches garnies de feuilles nouvelles. Partout s'épanchait la sève printanière, frisson de vie dans la forêt palpitante sous la caresse d'avril naissant. L'air vif, parfumé de senteurs agrestes, venait frapper le délicat visage de Genovefa et soulever ses cheveux blonds.

La jeune fille avait relevé le léger voile de tulle noir qui entourait son chapeau pour mieux respirer cette brise vivifiante qui mettait une teinte rose sur ses joues un peu pâles.

— Que cette forêt est belle ! dit-elle avec ravissement. Il doit être délicieux de vivre dans

cet air pur, loin de l'existence enfiévrée des villes.

Héloïse eut un sourire railleur. Paresseusement étendue sur les coussins de drap brun, elle laissait errer autour d'elle un regard distrait, et même passablement ennuyé.

— Grand merci, ma très chère ! Pour ma part, je ne souhaiterais pas d'y faire un trop long séjour ! L'hiver doit être épouvantable, ici ! Te figures-tu cette route, si facile aujourd'hui, enfouie sous la neige et balayée par les tempêtes glacées ? J'en frissonne à la seule pensée !

— Qu'importe, si le logis est doux et le cœur content !...

Héloïse éclata de rire en regardant sa sœur d'un air moqueur.

— Enfant sentimentale, de quel siècle sors-tu ? Vraiment, je ne sais de qui tu as hérité ces idées-là ? Pas de notre père, en tout cas. Quant à cette toquade qui semble te prendre dès l'abord pour la forêt, tu la tiens peut-être des Redwitz, car il faut que le comte Jobst en ait aussi une fameuse, pour

s'enterrer ici toute l'année.

Le comte Jobst... Pendant quelques instants Genovefa avait oublié l'ennui de cette arrivée prochaine, de cette première entrevue avec le parent inconnu. Cependant, elle se trouvait dans la voiture du seigneur de Nelbrück, une vaste calèche attelée de chevaux déjà vieux, mais de belle allure encore. Le cocher, un vieil homme maigre, vêtu d'une correcte livrée noire, avait accueilli les deux jeunes filles à la descente du train et donné aux employés les instructions nécessaires pour qu'on transportât les bagages à Nelbrück. En face de ses jeunes maîtresses était assise Léna. Un mot du comte de Redwitz avait informé ses parentes qu'il serait satisfait de leur voir emmener leur servante, si celle-ci était une femme de confiance, son personnel étant très restreint et d'âge plus que mûr. Léna avait accepté avec enthousiasme et Genovefa se sentait heureuse de conserver près d'elle ce cœur fidèle, sur le dévouement duquel elle savait pouvoir compter.

Jusqu'alors, la voiture n'avait croisé que

quelques bûcherons ou gardes-forestiers. Mais Héloïse dit tout à coup :

– J'aperçois là-bas une charrette anglaise conduite par une dame.

C'était une élégante petite voiture, attelée d'un fort beau cheval bai. La jeune personne qui conduisait était vêtue de drap gris-bleu et coiffée d'un très simple chapeau blanc sous lequel se voyaient quelques boucles de cheveux blonds. En passant près de la calèche, elle tourna un peu la tête, montrant un fin visage plein de charme et deux beaux yeux qui témoignaient de quelque surprise.

– Vraiment, je ne pensais pas rencontrer âme qui vive dans cette forêt... c'est-à-dire des gens civilisés, déclara Héloïse, après le passage de la voiture. Cette jeune inconnue serait-elle une voisine ? Je le souhaite de toute mon âme, car je ne suis pas enthousiaste des beautés de la solitude, moi !

Son coup d'œil connaisseur avait eu vite fait de détailler l'irréprochable élégance du petit équipage, la tenue correcte du domestique et la

perfection du simple costume porté par la promeneuse.

— Je pense que nous arrivons... La route monte de plus en plus, dit Genovefa en se penchant pour regarder au-devant de la voiture.

Les grands arbres majestueux s'espaçaient maintenant et le taillis commençait, couvert de la fraîche verdure de ses pousses printanières. Une herbe fine, semée de fleurs, couvrait le sol et les talus. En dépit de la montée plus forte, les chevaux avançaient d'un pas encore vif, sentant probablement le voisinage du logis et du foin odorant.

De fait, l'équipage fit tout à coup un brusque détour et se trouva dans un très vaste espace découvert, au bord duquel venaient s'incliner les derniers arbres du taillis. Là se dressait une massive construction de pierre rousse, lézardée de toutes parts et portant des traces d'incendie. Les fenêtres laissaient apercevoir des salles nues, délabrées, des plafonds effondrés. Devant le logis, des châtaigniers et des tilleuls, garnis de feuilles naissantes, formaient une sorte de

quinconce, étendant leur ombre légère sur les vieux murs dégradés, sur la porte massive garnie d'énormes clous rouillés.

En retour sur ce bâtiment s'avancait une aile de construction plus récente, demeurée dans un parfait état de conservation. Très longue, et uniquement composée d'un rez-de-chaussée, surmontée de hautes fenêtres mansardées, elle présentait aux arrivants une rangée de larges vitres étincelantes. Le sol était soigneusement sablé devant cette demeure, mais l'herbe poussait aux alentours sur l'esplanade, continuant le tapis velouté dont était couvert le sol de la forêt.

Une porte-fenêtre s'était ouverte et, sur le seuil, apparaissait une corpulente personne vêtue de noir, coiffée d'un bonnet de dentelle. Elle descendit les trois marches et, s'avançant vers la voiture, fit une profonde révérence.

– Soyez les bienvenues à Nelbrück, gracieuses demoiselles !... Sa Seigneurie vous attend. Permettez-moi de vous introduire.

Elle aida les jeunes filles à descendre et les précéda vers la maison. Tout en s'effaçant pour

les laisser entrer, elle enveloppa chacune d'elles d'un coup d'œil discret et bienveillant.

Héloïse jeta un regard surpris et passablement dédaigneux autour de la pièce où elle pénétrait. Très vaste, couverte, du parquet au plafond, de boiseries gris pâle, elle ne renfermait, en effet, rien qui pût plaire à l'élégante jeune personne. Les meubles aux formes raides, datant des premières années du siècle, les sièges couverts de velours vert fané, les rideaux de soie du même vert passé, formaient un ensemble incontestablement disgracieux et sec. Mais le soleil d'avril déversait une éblouissante lueur blonde par les fenêtres ouvertes et réussissait à mettre un peu de vie, de lumière, dans la pièce à l'aspect glacé.

— M. le comte se promène dans le parterre. Je vais le prévenir, dit la grosse dame, après avoir invité les jeunes filles à s'asseoir.

Tandis qu'elle s'éloignait, Héloïse se laissa tomber sur un siège.

— Quel goût dans le choix de ce mobilier ! dit-elle d'un ton moqueur. Ne se croirait-on pas chez

quelque petit bourgeois, ou chez quelque hobereau ruiné, plutôt que dans la demeure du haut et puissant comte de Redwitz ?... Cependant, il possède en Saxe l'un des plus beaux châteaux de l'Empire, sans compter les autres, de moindre importance. En vérité, ce Nelbrück me fait l'effet d'une triste bicoque... Que regardes-tu là, Genovefa ?

Elle se leva et se rapprocha de sa sœur, qui considérait un portrait de jeune femme en robe blanche à la mode du premier Empire. Cette belle personne brune, de mine altière, avait les épaules, le corsage et la chevelure couverts de joyaux.

Genovefa se détourna et regarda Héloïse.

– Je trouve que tu as quelque ressemblance avec elle.

– Oui, c'est possible. Sans doute est-ce une de nos aïeules. Quelle profusion de bijoux ! M. de Redwitz doit posséder de véritables trésors en fait de piergeries !

Elle s'interrompit au bruit léger d'une porte qui s'ouvrait. La grosse dame entra et dit en

s'inclinant :

— Sa Seigneurie vous attend, gracieuses demoiselles.

Elle ouvrit les deux battants de la porte et les jeunes filles entrèrent dans une pièce couverte à mi-hauteur de boiseries sculptées, tendue de tapisseries anciennes représentant des scènes mythologiques... Un large bureau garni de bronzes et des bibliothèques d'acajou formaient l'ameublement de ce cabinet de travail éclairé par trois fenêtres drapées de soie rouge.

Devant l'une d'elles se tenait debout un homme de haute taille. Un reflet de pourpre enveloppait sa tête hautaine, couverte d'une épaisse chevelure presque blanche. Des yeux sombres se posèrent sur les deux sœurs et, en s'arrêtant sur Genovefa, témoignèrent d'une surprise mêlée de quelque émotion.

— Je suis heureux de vous recevoir à Nelbrück, mes cousines.

Tout en parlant ainsi d'un ton courtois, M. de Redwitz s'avançait en tendant la main à ses

jeunes parentes.

— ... Ainsi que je vous l'ai écrit, vous ne trouverez ici que peu de distractions et une demeure assez démunie de confortable ; mais la vie paisible et l'air incomparable de la forêt ne pourront que vous être favorables, après les émotions que vous avez traversées.

— Ajoutez-y le plaisir de connaître enfin un membre de notre famille maternelle, mon cousin ! dit Héloïse avec son plus aimable sourire. Nous désirions tellement voir cesser ce regrettable malentendu !

Un pli se forma sur le front du comte. Genovefa eut un regard de reproche vers sa sœur qui, avec son habituel aplomb, entamait la première cette brûlante question dont l'initiative aurait dû être laissée à leur parent.

Pendant un instant, M. de Redwitz demeura silencieux, caressant machinalement sa barbe demeurée presque complètement blonde. Puis il dit d'un ton de froide résolution, en désignant des sièges aux jeunes filles :

— Asseyez-vous, mes cousines. Il est nécessaire de vous donner quelques explications, et je pensais le faire dès demain. Mais puisque vous entrez vous-même dans le sujet, je crois préférable de mettre aussitôt les choses au point. Je serai bref, d'ailleurs.

Il attira à lui une chaise et appuya légèrement ses mains sur le dossier. Ainsi posé, il se trouvait en face de Genovefa, dans la pleine lumière qui traversait les grandes vitres, et la jeune fille vit distinctement ce très remarquable visage à l'expression altière, ces yeux noirs d'une beauté rare, tout cet être superbe et fort que les années n'avaient pu encore courber ni flétrir, pas plus qu'une longue retraite dans ce pays retiré n'avait en rien diminué la distinction souveraine qui faisait de Jobst de Redwitz le type du grand seigneur.

— ... Vous supposez sans doute que la mésalliance de votre mère fut la seule cause de sa rupture d'avec les siens ? C'est une erreur. Elle fut « une » des causes. Voici l'autre : Charlotte de Redwitz m'était fiancée, avant d'épouser M.

de Herstein.

Sans paraître remarquer la surprise des jeunes filles, il poursuivit, avec une intonation froide et dure :

— Je suis ainsi fait que je ne pardonne jamais une injure. De même, ne croyez pas que je passe condamnation sur ce mariage qui, je le répète, fut pour une Redwitz une réelle mésalliance. Mais, étant donné des raisons qu'il est inutile de vous exposer — l'une d'entre elles est qu'après tout vous avez dans les veines du sang de ma race — j'ai jugé bon de ne pas vous rendre responsables des torts maternels...

Genovefa se leva avec tant de vivacité que son fauteuil faillit tomber. Une rougeur brûlante montait à son visage et dans ses yeux étincelait l'indignation.

— Je regrette de n'avoir pas eu plus tôt connaissance de vos sentiments, comte de Redwitz ! Car, en de telles conditions, jamais je n'aurais accepté de venir ici, dans cette maison où l'on garde une pareille rancune contre les morts et où le nom de mon père est méprisé !

Mais il est temps encore de réparer cette erreur. Je vous prierai de nous faire reconduire à la gare... Et vous ne trouverez pas étrange qu'après la révélation qui vient de nous être faite, je ne puisse plus longtemps accepter l'aide pécuniaire que vous avez cru devoir m'octroyer.

Pendant quelques secondes, M. de Redwitz parut frappé de surprise. Puis une lueur d'irritation traversa son regard et ses sourcils eurent un terrible froncement.

– Que signifie cela ?

Sa voix frémissait de colère.

– ... Vous prétendez partir d'ici ? Pour aller où ?

– Je retournerai à Fürtsberg, et je travaillerai – ce que j'aurais dû faire déjà. Mais Héloïse et Stephan ne voulaient pas en entendre parler. Puis il paraît que je n'avais pas le droit de refuser cette somme que vous versiez à mon intention. Cependant, il m'est impossible, maintenant, de l'accepter...

Héloïse, qui semblait jusqu'alors absolument

pétrifiée par l'audace de sa cadette, bondit de son siège et s'avança, les mains jointes, le regard éploré, vers M. de Redwitz.

– C'est abominable !... Oser vous parler ainsi, mon cousin !... Je vous en supplie, n'ayez pas égard aux propos d'une enfant stupide, exaltée !

La physionomie du comte se détendit légèrement, tandis qu'un peu d'ironie luisait dans son regard.

– Calmez-vous, Héloïse. J'aime la franchise, et celle de Genovefa ne me déplaît pas. D'ailleurs, je comprends le sentiment de délicatesse qui la fait parler ainsi... Mais, comme le dit votre sœur, vous exagérez, Genovefa ! Et que signifie cette idée de travail ? Quelle sorte de travail, d'abord ?

– Je pense trouver à donner des leçons...

Il eut un brusque mouvement de surprise indignée.

– Des leçons !... Une descendante des Redwitz ! Ah ! par exemple !

– Là, tu vois que M. de Stoffenhauberg, ton

tuteur, et moi-même ne sommes pas les seuls à nous élever contre tes idées ridicules ! dit Héloïse d'un ton de triomphe. Et si vous entendiez ses théories égalitaires, mon cousin ! D'après elle, nous ne sommes pas plus que le mendiant qui passe sur la route...

– Devant Dieu, en effet, riposta Genovefa.

La physionomie du comte se durcit.

– Les théories égalitaires ne sont pas admises chez moi, dit-il sèchement. Je considère que nous autres, nobles, sommes d'une race à part et ne devons jamais nous abaisser en frayant avec ceux qui sont au-dessous de nous.

– Vous oubliez que nous sommes chrétiennes ! Notre religion, au contraire, nous enseigne à nous pencher vers ceux que l'on appelle les humbles de ce monde, et qui sont souvent si grands devant Dieu.

Héloïse interrompit sa sœur avec vivacité.

– Parle pour toi ! Personnellement, je suis tout à fait de l'avis de notre cousin et je me considère en effet comme fort au-dessus d'eux.

— À la bonne heure, voilà une vraie aristocrate ! dit M. de Redwitz. Je crains que vos idées religieuses ne soient très exagérées, Genovefa... Mais, pour en revenir à notre sujet, c'est-à-dire à ce projet de prompt départ dont vous parliez tout à l'heure, je dois vous avertir que, venue à Nelbrück de votre plein gré, vous y resterez... quelque temps du moins. Quant à ces idées de travail, jamais elles ne seront approuvées par moi, ni, j'en suis persuadé, par M. de Stoffenhauberg, dont je connais les opinions très arrêtées en matière de traditions aristocratiques.

— Ainsi, vous prétendez me retenir prisonnière ! dit Genovefa d'une voix que l'émotion faisait trembler légèrement

— Prisonnière ! Quel grand mot ! En tout cas, j'espère que la geôle ne vous semblera pas trop dure. Mais je m'aperçois dès maintenant qu'il est nécessaire de détruire en vous des idées tout à fait incompatibles avec les traditions de notre race. On dit dans notre pays : « Orgueilleux comme un Redwitz. » C'est exact. Chez nous, l'orgueil est considéré comme une vertu primordiale. Aussi

n'avons-nous jamais admis une mésalliance, même relative comme fut celle de ma cousine Charlotte. Il est des cas où les Redwitz ont tout sacrifié à ce devoir de leur race, tout, jusqu'aux êtres les plus chers.

La voix du comte avait pris une intonation d'étrange dureté et, pendant quelques instants, une lueur d'orgueilleux défi éclaira ses yeux sombres.

Genovefa protesta vivement :

– Cela est affreux ! Je vous avertis que vous ne me convertirez jamais à des idées de ce genre, comte de Redwitz !

De nouveau, les sourcils du comte se froncèrent. Évidemment, cet homme n'était pas habitué à voir qui que ce fût lui résister et lui parler avec cette fière intrépidité.

– Vous me paraissiez de nature assez combative, Genovefa de Herstein, dit-il avec une froide ironie. Y aurait-il donc chez vous quelque chose de la volonté de fer des Redwitz ? Nous verrons cela... Maintenant, mes jeunes cousines,

je vais vous remettre entre les mains de ma femme de charge. Cette petite discussion m'a empêché de remplir aussitôt mes devoirs d'hospitalité.

Il sonna, et la grosse femme qui avait introduit les voyageuses apparut, un trousseau de clefs à la main.

— Stollman, vous allez installer M<sup>lles</sup> de Herstein dans leur appartement... Mes cousines, nous nous retrouverons pour le dîner.

Il s'inclina légèrement. Son regard et celui de Genovefa se rencontrèrent. Il put lire dans les beaux yeux de la jeune fille une tranquille fermeté — et elle, de son côté, constata avec surprise qu'aucune irritation, aucun mécontentement même ne se discernait sur la hautaine phisyonomie du seigneur de Nelbrück.

## IV

— Folle !... tu es folle à lier !... s'écria Héloïse, aussitôt que la porte se fut refermée sur M<sup>me</sup> Stollman.

La femme de charge avait conduit les jeunes filles à l'appartement préparé par ses soins et les laissait en compagnie de Léna, qui s'attaquait déjà aux malles déposées dans les cabinets de toilette. Les deux sœurs se trouvaient dans le petit salon précédant leurs chambres, pièce charmante, tendue de brocart bleu quelque peu passé, devenu ainsi d'un ton très doux. Les boiseries blanches, le plafond délicatement peint et sculpté, les meubles laqués, quelques girandoles, groupe de Sèvres et statuettes, donnaient à ce salon un aspect de discrète élégance.

— Il faut convenir que M. de Redwitz est doué d'une longanimité exemplaire ! poursuivait la voix acerbe d'Héloïse. À sa place, j'aurais eu tôt

fait de réduire au silence l'impertinente créature qui m'eût bravée ainsi. Mais réponds-moi donc !... Tu m'exaspères, avec ton calme !

Genovefa, qui détachait la violette enroulée autour de son chapeau, s'interrompit à cette violente apostrophe.

— Que puis-je te dire ? J'ai parlé selon ma conscience. M. de Redwitz, de son côté, était libre de me faire reconduire immédiatement à la gare — comme je le désirais tant, du reste. S'il ne l'a pas fait, il faut penser que ma franchise ne lui a pas déplu et qu'il reconnaissait, en son for intérieur, le bien-fondé de ma protestation.

— Ô créature vaniteuse ! Quelle confiance en elles-mêmes ont ces petites filles qui posent pour l'humble violette !... Et cet aplomb de parler sur un tel ton, en de pareils termes, à ce parent dont nous dépendons absolument ! J'ai eu, pendant un moment, une peur épouvantable ! Brr ! J'en frissonne encore !

Genovefa, sans répondre, se dirigea vers une des portes vitrées qu'elle ouvrit. Le soleil entra, enveloppant la jeune fille d'une lumière qui

parsema d'étincelles ses cheveux blonds.

— Il y a un jardin de ce côté... Et quelle vue superbe ! Viens donc voir, Héloïse !

— Merci ! répliqua sèchement l'aînée. Ta scène ridicule m'a agité les nerfs et j'ai besoin de me ressaisir, d'oublier à quel danger je viens d'échapper. Tu feras bien de te comporter autrement désormais, car M. de Redwitz ne me paraît pas homme à pardonner souvent de pareilles incartades... et quant à moi, je ne les souffrirai plus, sois-en avertie, ma petite.

Elle entra dans la pièce voisine. Genovefa sortit sur la terrasse étroite qui longeait toute l'habitation du côté du couchant. Une larme glissait sur sa joue et la jolie main qui se posait au-dessus des yeux pour intercepter l'éclat du soleil tremblait légèrement. Mais la jeune fille oublia un moment ses amertumes, ses soucis, en contemplant la vue offerte à son regard charmé.

Dans un horizon délicatement teinté de bleu se dressaient des cimes couronnées de verdures, ondulaient des plateaux couverts de forêts. Et la forêt encore, pressée, compacte, s'étendait au

flanc de la montagne, sur les pentes dévalant jusqu'à la vallée, jusqu'au village qui s'étendait au bord d'un torrent. Dans cette vallée, les lignes pures d'un château du XVIII<sup>e</sup> siècle ressortaient sur la claire verdure printanière. Les jardins qui l'entouraient étaient féeriques, surtout en cet instant où le soleil irisait les gerbes liquides des bassins de marbre, moirait d'argent la surface d'un petit lac, enflammait les vitres des serres magnifiques disséminées aux alentours de l'habitation. Un parc digne de cette princesse demeure s'étendait à la base de la montagne, dont il escaladait même les premières assises.

Dans une autre direction surgissait d'un bois de pins un amas de tourelles, de pignons, de clochetons, le tout revêtu de la teinte grise des siècles. Le mauvais goût qui avait présidé à cette construction était atténué par la parure romantique du lierre couvrant ses murailles et par le charme d'un parc touffu, proche de la forêt.

Genovefa descendit les degrés de la terrasse et se trouva dans un jardin à l'ancienne mode, en partie retourné à l'état sauvage. Elle s'avança

dans une allée au sol herbeux, entre les arbustes qui conservaient encore vaguement, sous leurs allures émancipées, les formes baroques autrefois données par d'habiles jardiniers. Le buis entourait les plates-bandes de ses touffes énormes sur lesquelles s'enroulaient les longues traînes des liserons. Quelques rosiers étaient disséminés parmi les plantes parasites. Des statues brisées gisaient sous les charmilles, à l'ombre des platanes et des acacias, et dans la grande vasque de marbre gris placée au centre du jardin, l'herbe avait remplacé l'eau qui y arrivait naguère par la bouche des sirènes penchées au-dessus.

Mais, de cet abandon même naissait un plus poétique attrait. Un parfum d'antan se dégageait de ce parterre délaissé, doucement éclairé par le soleil déclinant. Genovefa, prise au charme, avançait lentement. Elle s'arrêta près de la balustrade de pierre rongée par la mousse qui séparait le parterre du jardin potager, établi sur la dernière terrasse et beaucoup mieux entretenu. Après cela commençait le taillis qui dévalait jusqu'à une prairie du château qu'avait admiré tout à l'heure Genovefa. Et, de quelque côté que

se retourna la jeune fille, c'était la forêt, baignée dans les lueurs du couchant, la forêt superbe couvrant plateaux et vallons. Dans la sérénité du jour naissant, elle dégageait un attrait fait de majesté et d'imposant mystère. Son haleine vivifiante montait jusqu'au plateau de Nelbrück, enivrant Genovefa qui songeait :

« Combien cela est beau !... Et comme je me trouverais bien ici, en d'autres conditions. »

Le soleil, dont l'ardeur s'atténua, couvrait la vallée d'une clarté douce. Là-bas, du côté des prairies et des champs, les travailleurs revenaient vers les maisons du village ; des groupes d'ouvriers sortaient de la scierie établie au bord du torrent, derrière un rideau de peupliers d'Italie.

Un peu de mouvement se discernait aussi dans la belle demeure entourée du velours émeraude de ses pelouses. Deux fillettes en robe claire parurent sur la terrasse de marbre qui bordait la façade latérale du château et s'amusèrent à lutiner un beau chien danois jusque-là paresseusement étendu sous les magnolias et les orangers. Puis

toutes deux, précédées par l'animal bondissant, s'engagèrent dans une allée de tilleuls séculaires.

Genovefa détourna à regret son regard de ce paysage si reposant. Il lui fallait revenir vers la demeure où la retenait M. de Redwitz – elle ne savait pour qu'elle raison, par pur caprice d'autocrate, sans doute. Il suffisait de le voir un instant pour se convaincre que cet homme avait été habitué à tout voir plier devant lui et se trouvait imbu d'un orgueil sans bornes.

Au moment où Genovefa allait se détourner pour reprendre le chemin du retour, elle aperçut, dans une des allées étroites ménagées entre les carrés de légumes, deux enfants grossièrement vêtus. Ils se tenaient par la main et marchaient en silence, sans jeter un coup d'œil autour d'eux. L'un était un petit garçon très mince, d'allure singulièrement élégante sous ses pauvres vêtements. Des cheveux d'un blond doré, un peu longs et bouclés, encadraient un délicat visage d'une saisissante beauté. L'autre, une petite fille, avait d'épais cheveux noirs, nattés avec soin, et une figure maigre et fine au teint ambré.

Genovefa distinguait ces détails à mesure que les enfants approchaient. Bientôt, ils furent tout près d'elle et inclinèrent un peu la tête pour la saluer.

Elle leur sourit, en disant :

– Bonjour, mes petits... Habitez-vous Nelbrück ?

– Oui, madame, répondit le petit garçon.

Il avait de grands yeux d'un noir velouté, voilés de cils blonds – « des yeux que j'ai déjà vus », songea aussitôt Genovefa. Ce regard d'enfant était singulièrement profond, et trop précocement grave et mélancolique.

– Êtes-vous les enfants du jardinier ? demanda Genovefa avec un coup d'œil vers le panier plein de légumes que portait le petit garçon.

Un mouvement de protestation échappa aux deux enfants. La petite fille redressa la tête et Genovefa vit dans ses magnifiques yeux sombres, trop grands pour son visage amaigri, une ardente indignation.

– Oh ! non ! nous ne sommes pas ses enfants !

Norelmeyer est un vilain homme et nous le détestons !

– Oui, nous le détestons ! répéta énergiquement son compagnon.

– Mais alors, qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

– Ma sœur est Adelina, et moi, je suis Johann.

– Vous êtes étrangers ?

Une voix rude s'éleva à ce moment :

– Ah ! je vous y prends, fainéants, à traînasser pendant que M<sup>me</sup> Stollman attend ses légumes !

Dans une allée s'avancait le grand vieillard maigre qui avait conduit la voiture ramenant de la gare M<sup>lles</sup> de Herstein. Maintenant, il était vêtu en jardinier et un large chapeau de paille cachait à demi son visage anguleux, dont l'expression dure et désagréable était encore accentuée par d'énormes sourcils en broussailles.

En s'approchant de Genovefa, il se découvrit et s'inclina.

– Pardonnez-moi, gracieuse demoiselle, mais

je dois secouer un peu ces paresseux qui, sans cela, passeraient bien toute leur journée à ne rien faire... Filez promptement à la cuisine ! ajouta-t-il rudement en s'adressant aux enfants.

Ils firent à Genovefa un gracieux petit salut et s'éloignèrent d'un pas tranquille, avec une démarche dont l'élégance frappa la jeune fille, déjà très intéressée par ces petits êtres.

– De quel pays sont ces enfants ? demanda-t-elle.

– On ne sait, en vérité, gracieuse demoiselle. Ils ont été trouvés abandonnés dans la forêt, il y a quelques années, et M. le comte a daigné les garder ici. Certainement, ils appartiennent à une race de vagabonds, bohémiens ou autres, et ce sont de mauvaises petites créatures, absolument intractables, tout à fait indignes de la moindre attention. M<sup>me</sup> Stollman se montre beaucoup trop bonne pour eux et j'ai ensuite grand-peine à mater ce garçon plein d'orgueil, paresseux comme un lézard... Mais veuillez m'excuser, gracieuse demoiselle, de vous entretenir de ces vils détails qui doivent réellement vous importer

peu.

Genovefa revint lentement vers la maison seigneuriale. Le soleil frappait le toit de leurs aveuglantes et enveloppait de lumière la vieille demeure basse et longue. Sur la droite, tout contre elle, se dressait un pan du bâtiment dont la façade dévastée donnait sur l'esplanade. L'épaisse toison du lierre en cachait quelque peu la décrépitude et les corneilles avaient établi leur demeure dans les salles sans plafond, aperçues par les ouvertures béantes.

La cuisine était la dernière pièce de ce côté et son mur touchait à cette construction à demi ruinée. Sur la terrasse, devant la porte ouverte, Genovefa aperçut la petite Adelina assise, occupée à préparer des légumes. Appuyée au chambranle de la porte, la grosse M<sup>me</sup> Stollman battait des œufs dans un plat de faïence, tout en causant avec Léna.

Genovefa se dirigea vers le salon bleu. Il était désert, mais, par une porte ouverte à deux battants, la jeune fille aperçut Héloïse déjà habillée pour le dîner, coiffée à merveille et

occupée à choisir un bracelet dans un coffret à bijoux. Elle détourna un peu la tête en entendant entrer sa sœur et dit avec impatience :

— Voilà bien l'instant, vraiment, d'aller faire connaissance avec le jardin ! On dîne de bonne heure, ici, et tu vas te trouver en retard, ou bien tu te présenteras telle que tu es — je t'en sais capable, ma chère !

— Ni l'un ni l'autre, sois sans crainte, répondit Genovefa en souriant.

De fait, quand Norelmeyer, transformé en maître d'hôtel, se présenta pour annoncer le dîner, la jeune fille, toute prête, était assise dans sa chambre, occupée à ranger de menus objets que Léna tirait d'une malle. Un seul bijou de jais mettait une note brillante sur la robe de soie mate, très simple, qui seyait si bien à son teint admirable et à ses cheveux blonds.

« Une vraie petite princesse ! » songea Léna en la regardant s'éloigner à la suite d'Héloïse.

M. de Redwitz, à son entrée, l'enveloppa d'un long regard et dit, avec un accent de satisfaction :

— Vous avez tout à fait le type des Redwitz, Genovefa.

— Et moi, mon cousin ?... Je ne suis pas une Redwitz, hélas ! Je suis trop brune ! s'écria Héloïse en affectant un air navré.

— Non, vous n'avez rien de ce côté-là. Mais vous ressemblez un peu à ma grand-mère, notre bisaïeule, dont le portrait se trouve dans le salon vert. C'était une Italienne, d'une très noble famille génoise. Nous avons eu, du reste, dans notre famille, de nombreuses alliances étrangères... Asseyez-vous, mes cousines. Le menu vous paraîtra sans doute peu recherché, car je suis accoutumé à une nourriture simple, mon excellente Stollman ne remplissant les fonctions de cuisinière que par dévouement pour moi, qui ne puis souffrir un nombreux personnel.

La salle à manger était vaste, bien éclairée par deux portes-fenêtres donnant sur l'esplanade. La forêt s'étendait au-delà, en vagues de verdure claire. L'air frais de cette soirée d'avril entrait dans la grande salle meublée de bahuts et de dressoirs en noyer sculpté, sur lesquels étaient

rangées quelques pièces d'orfèvrerie d'un travail admirable.

Sans se départir de sa froideur polie, le comte causait avec ses jeunes parentes, s'attachant particulièrement, semblait-il, à connaître leurs goûts, leurs habitudes, leur caractère.

Interrompant un panégyrique des relations mondaines d'Héloïse, fait par celle-ci avec animation, le comte dit tout à coup, d'un ton irrité :

– Ferme cette porte, Norelmeyer !

Là-bas, sur l'esplanade, venait d'apparaître le petit Johann. Il marchait lentement, les mains derrière le dos, les yeux fixés sur la forêt. M. de Redwitz détourna la tête pendant que le domestique fermait la porte vitrée, après avoir jeté à l'enfant un : « Va-t'en, fainéant ! » plein de rudesse. Genovefa vit Johann se retourner, elle distingua, l'espace de quelques secondes, son charmant visage surpris et un peu effrayé ; puis l'enfant s'éloigna en courant dans la direction du taillis.

— Un petit vagabond, sans doute ? dit dédaigneusement Héloïse, en croquant une excellente petite galette faite par M<sup>me</sup> Stollman.

— En effet, pas autre chose.

Il y avait, dans le ton de M. de Redwitz, un tel mépris que le cœur de Genovefa se serra. Quel orgueilleux et quel cœur dur, insensible, devait être cet homme !

Le comte ne retint pas ses jeunes parentes après le dîner. Genovefa, ayant souhaité le bonsoir à sa sœur dans le salon bleu, se retira dans sa chambre, une grande pièce tendue d'une étoffe satinée d'un joli ton brun clair, un peu fanée au jour. Les meubles de citronnier étaient garnis de gracieux motifs de cuivre ciselé, présentant tous la pièce principale de la maison de Redwitz : un coq couronné portant haut la tête. Les cadres en bois sculpté qui entouraient les grandes glaces donnaient à cette pièce un aspect trop sérieux, au gré d'Héloïse, qui avait jeté son dévolu sur l'autre chambre, plus coquette, donnant sur l'esplanade. Genovefa s'était donc trouvée en possession de celle-ci, dont la

situation sur le jardin lui plaisait infiniment.

Quand elle eut préparé ses cheveux pour la nuit, elle se dirigea, pour sa prière du soir, vers le crucifix suspendu par elle au chevet du lit, cette demeure protestante ne contenant aucun emblème religieux. Au moment où elle allait s'agenouiller, elle s'arrêta, saisie d'effroi. Un cri venait de retentir au dehors – ou plutôt une sorte de sanglot, une plainte indéfinissable et singulièrement poignante.

Genovefa courut à une fenêtre, l'ouvrit et, poussant les volets, se pencha au-dehors.

La lune, à son premier quartier, éclairait faiblement le parterre. Les arbres se dressaient comme de grands fantômes noirs, les charmilles étendaient leur ligne sombre dans la demi-obscurité...

La même plainte s'exhala encore, plus faible. Il parut à Genovefa qu'elle venait de gauche, vers le bâtiment dépendant de l'ancien monastère. Mais elle eut beau demeurer immobile, aux écoutes, elle n'entendit plus rien et le silence continua de planer sur le jardin endormi.

## V

En venant le lendemain apporter le déjeuner à sa jeune maîtresse, Léna remarqua avec surprise ses traits un peu tirés. À l'observation qu'elle lui en fit, Genovefa répondit :

- J'ai peu et mal dormi, en partie à cause de cette affreuse plainte d'hier soir. Avez-vous entendu, Léna ?
- Absolument rien, mademoiselle.
- Je n'ai cependant pas rêvé ! Mais votre chambre donne peut-être sur l'esplanade ?
- En effet, mademoiselle.
- Ah ! c'est cela !... Il faudra que je m'informe près de M<sup>me</sup> Stollman... Ouvrez vite les volets, ma bonne Léna, pour que je voie le soleil. Cela me réveillera tout à fait, car je ne suis pas matinale aujourd'hui.

Les volets poussés, le jour ensoleillé fit

irruption dans la chambre. Genovefa dit gaiement :

— Quel dommage d'être au lit quand tout est si frais, si charmant au-dehors !... Ah ! qu'est-ce que cela ?

Elle prêtait l'oreille au son un peu lointain d'une cloche.

— ... Y a-t-il une église catholique dans les environs ?

— Dans la vallée, oui, mademoiselle. C'est la chapelle du château de Wilbach, où se rendent les quelques catholiques du pays.

— Il sera un peu gênant pour nous d'être obligées d'aller ainsi chez des étrangers, pour les offices.

— Oh ! il paraît que la chapelle est quelque peu indépendante du château et que l'on y entre sans déranger personne. La mère du jeune seigneur, la comtesse de Gheldorf, est tout à fait simple et aimable, m'a dit M<sup>me</sup> Stollman.

— Gheldorf ? répéta Genovefa avec surprise. Le neveu du prince de Vorst s'appelait ainsi.

— Cette dame est une Polonaise, paraît-il, une cousine de la première femme du comte de Redwitz. Son frère, qui est prêtre, habite avec elle, parce qu'il est un peu infirme et ne pourrait remplir ailleurs le saint ministère. Il dit la messe tous les jours à la chapelle.

— Je n'aurai pas, malheureusement, le temps d'y arriver aujourd'hui. Demain, vous me réveillerez plus tôt et je reprendrai mes bonnes habitudes.

Une heure plus tard, Genovefa, vêtue d'un très simple costume de promenade et coiffée d'un chapeau de paille noire, entrait dans la chambre close où Héloïse sommeillait encore. Au bruit léger des pas de sa sœur, elle ouvrit les yeux.

— Quelle heure est-il donc ?

— Huit heures... Ne veux-tu pas m'accompagner pour faire une petite promenade dans la forêt ? Je t'attendrais...

— Grand merci ! Je ne la verrai que trop, cette sombre forêt. Va-t'en, va-t'en, ma chère, ne t'occupe pas de moi, ne te retarde pas, enfant

rêveuse que le frémissement du feuillage ou la vue d'une source suffit à émouvoir.

Elle éclata de rire en rejetant en arrière les mèches de sa chevelure noire. Puis, d'un rapide coup d'œil, elle inspecta la toilette de sa sœur.

— Veux-tu donc préluder à ton futur métier d'institutrice en en prenant dès aujourd'hui la tenue ? dit-elle d'un ton moqueur. Tu as l'air ainsi d'une petite quakeresse — ou, pour parler plus simplement, de quelque modeste ouvrière ou femme de chambre.

— Soit ! Aussi bien n'en ai-je pas même les ressources. Étant donnée la contrainte qu'exerce sur moi M. de Redwitz et ses sentiments à l'égard de nos parents, j'ai résolu de ne pas toucher à la pension qu'il me fait.

— Résolution héroïque ! Fierté admirable ! Ainsi, tu vas mener la vie d'une pauvresse par rancune contre ce pauvre comte ?... Mais je suis tranquille, cela ne tiendra pas longtemps, car il te serait impossible de vivre sans le secours de notre parent. Allons, va-t'en vite, enfant, et n'oublie pas l'heure du déjeuner en humant l'air de la

forêt et en écoutant chanter les fauvettes.

Genovefa sortit de la chambre et gagna le corridor qui conduisait au salon vert où Héloïse et elle étaient entrées la veille. Elle sortit par une porte vitrée et se trouva sur l'esplanade.

Le vert intense de la sylve ressortait vigoureusement sur le ciel pâle de cette matinée d'avril. Genovefa aspira longuement l'air qui montait des futaies fraîches, cet air incomparable que parfumaient la senteur résineuse des pins, celle de la terre humide, des mousses trempées de rosée, de la sève nouvelle. Comme une enchanteresse, la forêt enjôleuse déployait ses charmes pour attirer la jeune étrangère. Et celle-ci, oubliant les soucis qui attristaient ses dix-neuf ans, s'élança vers un sentier ouvrant dans le taillis. Elle se trouva sous la voûte légère des grands arbres parés de leurs jeunes feuilles toutes frissonnantes sous la brise matinale. Le sentier longeait un ruisseau qui coulait sur un lit de pierres moussues. Certaine de ne pas s'égarter avec cet indice, Genovefa continua d'avancer, tout en jetant des regards charmés vers les sous-

bois sombres, qu'un jet de lumière à travers le feuillage éclairait de temps à autre.

Elle atteignit ainsi une clairière au centre de laquelle s'élevait un amoncellement de roches tigrées de lichens. Au pied de l'une d'elles se creusait une vasque naturelle où glissait l'eau du ruisseau, pour s'en échapper ensuite et continuer sa course dans la profondeur de la forêt.

D'autres promeneurs arrivaient en sens inverse. Genovefa reconnut la jeune fille rencontrée la veille, en voiture. Près d'elle marchait un prêtre aux cheveux grisonnants, mais à la physionomie jeune encore, et qui boitait assez bas. Tous deux se ressemblaient, de traits et de physionomie. À quelques pas devant eux s'avancait le chien danois que Genovefa avait aperçu dans le jardin du château de Wilbach. À la vue de l'étrangère, il s'arrêta, en grondant légèrement.

– Ici, Timoun ! appela la jeune fille.

Au passage, le prêtre et elle saluèrent discrètement Genovefa. Celle-ci prit au hasard un sentier à gauche, qui descendait de façon très

sensible. Au bout d'un quart d'heure de marche, elle se trouva dans la vallée, au bord d'une prairie où paissaient de grands bœufs pâles. Là-bas, au flanc du plateau, apparaissait le potager de Nelbrück. Un peu vers la droite étincelait la grille magnifiquement forgée du château de Wilbach.

— Notre jeune seigneur va enfin revenir, dit une femme à un paysan occupé à sarcler un coin de terrain.

— Vraiment ? On assurait que le prince Moritz ne pouvait pas se passer de lui.

— Il parait que si, puisque M. le comte sera ici demain. C'est Grighel, le jardinier chef, qui vient de me le dire. Il est d'ailleurs bien probable que la cour ne tardera pas à arriver aussi. Son Altesse le duc doit vivre cet été au grand air des forêts, selon l'ordonnance des médecins.

Tout en continuant son chemin, Genovefa songea qu'Héloïse allait être satisfaite. Avec la cour, un certain courant de distractions et de mondanités ferait irruption dans ce tranquille pays. Quant à elle, peu lui importait. Sa pauvreté la confinerait au logis et, par le travail, elle avait

le moyen de ne pas s'y ennuyer.

Mais elle se demandait avec quelque émotion si ce jeune comte de Gheldorf était celui dont elle conservait un sympathique et reconnaissant souvenir. Dans les quelques réunions mondaines auxquelles elle avait pris part avant la mort de son père, elle n'avait jamais remarqué un homme qui pût lui être comparé, à tous points de vue, mais particulièrement pour cet air de droiture, de noblesse, de profonde intelligence qui l'avait aussitôt frappée.

Une barrière fermait à la base de la montagne la propriété de Nelbrück. Genovefa, l'ayant ouverte, gravit l'étroit sentier qui traversait le taillis en aboutissant au potager.

Norelmeyer bêchait un carré et, un peu plus loin, le petit Johann s'occupait à la même besogne. Les bras maigres de l'enfant levaient avec peine la bêche, de petite dimension pourtant, et c'était pitié de voir ce frêle petit corps ployé sur la terre déjà séchée par le soleil matinal.

Genovefa, s'arrêtant près de Norelmeyer, fit observer :

— Ce travail doit être bien fatigant pour un si jeune enfant.

L’homme tourna vers elle son rude visage tanné par le soleil et creusé de rides.

— C’est son sort, que voulez-vous, gracieuse demoiselle ! Il doit gagner son pain à la sueur de son front et payer ainsi l’hospitalité qu’il trouve ici.

L’enfant continuait de soulever péniblement les mottes de terre qu’un coup de bêche désagrégeait et émiettait sur le sol ; Genovefa fit quelques pas et se trouva près de lui.

— Ne pouvez-vous vous reposer un peu, mon cher petit ? demanda-t-elle avec douceur.

Il leva vers elle son visage rouge, fatigué, ruisselant de sueur.

— Je dois avoir bêché tout ce carré avant midi.

Il désignait un espace assez étendu.

— Tout cela ? Mais c’est beaucoup trop !... Vous ne pouvez faire travailler ainsi un enfant si jeune et si délicat !... ajouta Genovefa en s’adressant à Norelmeyer.

Le vieil homme répliqua d'un ton de sèche politesse :

— J'ai des ordres formels de Sa Seigneurie, mademoiselle. L'enfant est destiné à devenir un paysan, garçon de labour ou autre, et doit, dans ce dessein, être formé à un travail continu qui le fortifiera en le rendant propre à cet avenir.

— À moins, ce qui paraît probable, qu'il ne résiste pas à de tels labeurs ! répliqua Genovefa avec indignation, en baissant la voix pour n'être pas entendue du petit garçon.

Norelmeyer dit sèchement :

— Il s'y fera, gracieuse demoiselle... Il faudra bien qu'il s'y fasse, car c'est sa destinée.

L'enfant, pressé sans doute de terminer sa tâche, s'était remis à l'ouvrage. Genovefa l'enveloppa d'un regard de pitié, puis s'éloigna, bien résolue de saisir la première occasion pour plaider près du seigneur de Nelbrück la cause du pauvre petit être odieusement exploité par Norelmeyer. Certainement, M. de Redwitz l'ignorait, n'étant pas homme à s'inquiéter de

ceux qu'il considérait comme des créatures d'essence inférieure.

Elle avait pris une allée détournée et, au lieu d'arriver près de son appartement, elle se vit à l'extrémité de la maison, devant les fenêtres ouvertes du cabinet de travail, reconnaissables à leurs rideaux pourpres. Sur la terrasse, M<sup>me</sup> Stollman secouait un tapis. Elle s'interrompit à la vue de la jeune fille et son large visage s'épanouit en un aimable sourire.

– Déjà en promenade, mademoiselle ? C'est notre forêt qui vous a attirée ?

– Elle est admirable ! Mais je n'ai fait que l'entrevoir, craignant de m'égarer et de me retarder... La vue est véritablement superbe, de cette terrasse !

– N'est-ce pas, mademoiselle ? Les moines avaient bien choisi l'emplacement de leur couvent, il faut en convenir.

– Cette demeure était un monastère ?

– Ceci, oui...

Le doigt de la femme de charge désignait, à

l'autre extrémité de la maison seigneuriale, le bâtiment en ruine, d'où Genovefa avait dû entendre sortir, la veille, cette plainte mystérieuse.

— ... Le logis où nous sommes ne fut construit qu'une centaine d'années après la dévastation du couvent.

— Dont les auteurs furent des Redwitz ?

La physionomie de M<sup>me</sup> Stollman s'attrista subitement

— Hélas ! oui. Le comte Gunther de Redwitz, un terrible seigneur, vint assiéger les moines à l'époque de la guerre de Trente Ans, s'empara de Nelbrück et massacra les religieux. C'est alors que l'abbé du monastère, à demi égorgé par le comte lui-même, cria la terrible prédiction.

— Quelle prédiction ?

M<sup>me</sup> Stollman jeta un coup d'œil derrière elle, vers le cabinet de travail silencieux et vraisemblablement désert.

— M. le comte n'aime pas en entendre parler, murmura-t-elle. Voici ce que dit le moine :

« Gunther de Redwitz, toi et tes descendants, vous connaîtrez les prospérités terrestres, mais jamais vous ne goûterez le repos. Un jour viendra où ta race, déchue de son orgueilleuse noblesse, finira en la personne d'un moine tel que moi.

– Et cette prophétie s'est réalisée ?

– Oui, dans sa première partie. Les comtes de Redwitz ont toujours été riches, comblés d'honneurs, mais les plus terribles malheurs n'ont cessé de s'abattre sur eux. Pour ne parler que des plus récents, le grand-père du seigneur actuel tua sa femme, la belle comtesse Angelica – par inadvertance, dit-on, mais enfin au cours d'un accès de fureur pendant lequel il brandit une arme, chargée sans qu'il le sût. Le comte Heinrich, son fils, se suicida par dégoût de la vie... tenez, ici même...

Elle montrait, contre le mur du jardin, un vieux hêtre courbé, rajeuni par la verdure tendre de ses feuilles nouvelles...

– ... La fille de celui-là, Agnèle, sœur cadette du comte Jobst, se tua en tombant dans les décombres du couvent, un jour qu'elle était venue

ici en villégiature – car, à cette époque, la famille de Redwitz habitait généralement Dresde ou le domaine de Loensthal. La petite comtesse Agnèle avait seize ans, et combien elle était aimable et jolie !

Des larmes venaient aux yeux de la femme de charge.

– Vous étiez déjà à cette époque chez les Redwitz ? demanda Genovefa avec intérêt.

– Mais oui, mademoiselle. Mon père était sommelier à Loensthal et c'est là que je suis née, que j'ai passé ma jeunesse. La comtesse Agnèle m'aimait beaucoup. Elle n'était pas hautaine du tout – pas assez, disait son frère, qui lui faisait quelquefois des reproches à ce sujet, bien qu'il eût une grande affection pour elle. Sa mort fut un profond chagrin pour lui... Vous ressemblez beaucoup à la jeune comtesse, mademoiselle, et c'est pourquoi je me suis sentie aussitôt attirée vers vous.

– Mais vous avez dû aussi connaître ma mère ?

– Oh ! très bien ! Le comte Heinrich était son tuteur et elle passait toutes ses vacances chez lui. C'était une bien belle personne.

– Et... le comte Jobst fut-il vraiment très fâché de la rupture de leurs fiançailles ?

– Certes ! Pensez donc, mademoiselle, un homme comme lui, si brillant cavalier, si recherché, qui se voit l'objet d'un pareil abandon ! Puis il aimait beaucoup sa cousine.

Genovefa ne put retenir un sourire sceptique.

– Je suppose que l'orgueil surtout a souffert, car je me figure que M. de Redwitz a le cœur peu sensible.

La femme de charge eut un geste de vive protestation.

– Ne croyez pas cela, mademoiselle ! Il n'y a pas de cœur plus passionné que celui-là. J'ai deviné quelque peu ce qu'il a souffert par la comtesse Charlotte. Mais, afin de ne point passer aux yeux du monde pour un désespéré, il épousa peu après la princesse Ella Douchenska. Elle était jolie et douce, un peu frivole. Il ne la rendit pas

malheureuse, mais je ne crois pas me tromper en disant qu'il ne l'aima jamais. Elle mourut en donnant le jour à un enfant, un petit garçon, qui ne vécut pas. Ce dernier coup fut le plus pénible pour M. le comte, qui désirait tellement un héritier de son nom. Il se mit à voyager, puis épousa au Pérou une jeune fille de très vieille race, fabuleusement riche. Deux ans après, il était veuf encore, mais il avait son fils, son petit Magnus, un délicieux enfant blond aux grands yeux noirs, qui était son portrait. Sur lui, il concentra tout l'amour de son cœur. Ce fut une adoration – réciproque, d'ailleurs. Le père et le fils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Quand le comte Magnus eut vingt ans, M. de Redwitz l'emmena en de grands voyages et, pendant plus de deux ans, on ne les vit guère en Allemagne. Puis le comte Jobst revint, rappelé par d'importantes affaires, tandis que son fils se rendait au Pérou pour hâter la liquidation de la succession de son grand-père maternel. Ce fut là qu'il mourut subitement...

La voix de M<sup>me</sup> Stollman faiblissait tout à coup et sa physionomie semblait bouleversée par

une profonde émotion.

— Vous aimiez beaucoup votre jeune maître ? demanda Genovefa.

— Oh ! oui, mademoiselle ! Il était si beau, si bon !... et très peu Redwitz, sous certains points, il faut bien le dire.

— La douleur de son père dut être terrible ?

— Oui, ce fut épouvantable !

La voix de M<sup>me</sup> Stollman tremblait.

— ... Il y a de ces instants auxquels on ne peut songer sans frémir... Mais je vous entretiens là de choses peu récréatives, mademoiselle ! C'est l'histoire du vieux couvent qui en est cause.

— Je vous remercie, au contraire. Il est bon que nous connaissions le passé de notre famille maternelle et ce n'est pas à cause de ses fautes ou de ses crimes que nous pouvons la renier. Nous aussi en portons la peine, nous aussi devons expier...

— Non, non, mademoiselle, ne parlez pas ainsi ! s'écria M<sup>me</sup> Stollman avec effroi. Ne revendiquez pas l'héritage de douleur, ce fardeau

si lourd qui pèse depuis des siècles sur les épaules des Redwitz ! Vous êtes si jeune, si belle, si bonne !

Cet émoi amena un léger sourire sur les lèvres de Genovefa.

— Ne vous troublez pas ainsi, ma bonne Stollman ! Quant à moi, cette pensée ne m'effraye pas, car si j'adore la justice de Dieu, je crois aussi en sa bonté à l'égard des âmes de bonne volonté... Mais, dites-moi donc, pendant que j'y pense, ce que peut être cette plainte navrante qui a retenti hier soir, vers dix heures ?

M<sup>me</sup> Stollman chancela et se retint précipitamment au chambranle de la porte vitrée ; son visage avait blêmi et dans le regard passait une sorte de détresse.

Derrière elle, un homme parut tout à coup. La voix du comte de Redwitz s'éleva, très dure, frémissante d'irritation :

— Allez-vous poursuivre ici la série de vos sottises, Stollman ?

Le seigneur de Nelbrück était très pâle et

semblait sous l'empire d'une émotion violente.

M<sup>me</sup> Stollman se redressa en tournant vers son maître des yeux pleins d'effroi. Ses mains tremblantes ramassèrent en hâte le tapis qu'elles avaient laissé échapper ; après quoi, elle s'éloigna vers une porte voisine par laquelle elle disparut.

## VI

Genovefa la suivit du regard. Se pouvait-il que cet homme fût si dur envers une fidèle servante ? Et pourtant, la pauvre femme semblait l'avoir en si grande admiration ! Elle le défendait avec tant de conviction !

— Vous avez déjà fait une promenade, Genovefa ?

La voix du comte était redevenue calme, aussi bien que sa physionomie. Seules, les mains avaient un léger frémissement que Genovefa n'avait pas remarqué la veille.

— J'ai voulu faire connaissance avec la forêt, mon cousin, et j'en suis déjà ravie.

Une lueur parut dans les yeux sombres de M. de Redwitz.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? Quand vous la connaîtrez davantage, vous l'aimerez avec

passion, comme tous ceux qui y ont vécu quelque temps.

– Comme vous, mon cousin ?

– Oui, je l'ai beaucoup aimée, dit-il froidement. Maintenant, elle me laisse insensible. Hommes ou choses, j'ai goûté de tout et n'y ai trouvé que désenchantement.

Sa voix s'était faite amère, un peu âpre. Pendant quelques instants, son regard erra sur les pentes vertes de la montagne, sur les plateaux où se pressait l'imposante végétation forestière, puis il s'abaisse vers la jeune fille dont les yeux pensifs le considéraient avec surprise.

– Vous êtes jeune, vous ne comprenez pas cela. Un paysage tel que celui-là suffit à éveiller en votre âme neuve des impressions heureuses. Mais quand vous aurez un peu vécu, Genovefa, vous penserez que j'avais raison en me persuadant que rien n'est beau, rien n'est bon dans la vie.

Elle eut un vif mouvement de protestation.

– Non, je ne penserai jamais cela ! Certes, le

mal existe, hélas ! Mais le bien est là aussi, parce que Dieu en a mis le germe dans nos âmes et que ce germe fructifie chez beaucoup, à des degrés divers. Le contraire serait trop affreux !

Il la considéra pendant quelques secondes, puis un sourire d'ironie vint à ses lèvres.

— Je me ferai scrupule de vous enlever ces illusions juvéniles que je regrette de ne pouvoir partager. Car je suis un sceptique endurci et un incroyant absolu. Vous voyez que je vous fais franchement ma profession de foi !

— Je vous plains, dit-elle simplement, avec une émotion attristée.

Une crispation d'amertume vint aux lèvres du comte.

— Vous avez peut-être raison... Mais laissons ces graves sujets. Héloïse ne vous a pas accompagnée ?

— Ma sœur n'apprécie guère les charmes de la nature et sa toilette est plus longue que la mienne. Nous avons peu de goûts communs.

— Je m'en suis aperçu. Entre autres, elle ne

partage aucunement vos idées sur la manière de traiter nos inférieurs et, sur ce point, elle se rapproche beaucoup plus que vous des traditions aristocratiques de notre race.

— En effet, je ne puis admettre la morgue envers les faibles et les petits. Devant Dieu, je ne suis pas plus qu'eux et, si j'occupe un rang supérieur dans la société, je dois me pencher vers eux pour les aider, les soulager.

Le comte riposta sèchement :

— Je vous ai déjà dit, hier, combien je réprouvais ces opinions erronées. Ce sont des exaltations d'enfant dévote dont vous devrez vous déshabiter pour devenir la jeune personne accomplie que demande votre rang.

— Il faut abaisser le regard vers ses inférieurs, et non s'abaisser vers eux.

Comme une telle déclaration révélait bien l'inflexible orgueil de cette âme ! Genovefa revit à ce moment en pensée le beau visage mélancolique du petit Johann et se souvint de cette parole de Norelmeyer : « J'ai les ordres

formels de Sa Seigneurie... L'enfant est destiné à devenir un paysan. » Était-il donc vrai que M. de Redwitz avait disposé de cette vie à son aurore, comme il l'eût fait d'une créature inanimée ou d'un objet quelconque, par ce seul fait que l'enfant était un de ces humbles qu'il méprisait ?

Le moment était venu de s'en assurer, puisqu'elle s'était promis d'intercéder pour Johann.

— Vous aurez de la peine à me convertir à vos idées, mon cousin. Je ne puis voir les pauvres, les faibles souffrants et humiliés sans essayer de les soulager... Ainsi, tout à l'heure, en traversant le potager j'ai éprouvé une pénible émotion. Il y avait un enfant, ce charmant petit Johann, qui peinait sur un travail au-dessus de ses forces. Vous ignoriez certainement cela ?

Il détourna un peu les yeux, tandis que ses sourcils se rapprochaient brusquement.

— Je ne m'occupe pas de ces sortes de choses, dit-il sèchement. Ne vous en inquiétez pas davantage, Genovefa.

— Mais cet enfant est si délicat ! Jamais il ne résistera à une telle existence.

Le visage du comte frémit légèrement et Genovefa vit passer dans son regard une lueur d'impatience irritée.

— Il se fortifiera... Laissons ce sujet dont je vous demande de ne plus m'entretenir, car je ne puis souffrir ces deux êtres... Si cela peut vous être agréable, Norelmeyer sera à votre disposition cet après-midi pour une promenade en voiture dans la forêt.

Il s'inclina légèrement et rentra dans son cabinet de travail.

Genovefa regagna sa chambre en longeant la terrasse sur laquelle ouvraient les pièces situées au couchant. L'indignation bouillonnait en elle devant cette dureté, ce dédain cruel, qui abandonnaient une petite créature innocente à un sort lamentable.

Au moment d'entrer dans sa chambre, elle jeta un coup d'œil sur sa montre. Il lui restait un moment, avant de déjeuner, pour aller voir de

près une construction d'apparence singulière qui se dressait à une courte distance de la cuisine.

Arrivée sur les lieux, elle constata que ce petit bâtiment était un vieux colombier encastré dans le mur séparant le jardin de ce qui avait été, sans doute, les dépendances du couvent. Le lierre et les aristoloches, enserrant victorieusement les murailles, cachaient la pierre effritée, mais le toit avait échappé à cet envahissement et c'était lui dont la forme inusitée, à moitié imitée des toits de pagodes, avait attiré par sa bizarrerie l'attention de Genovefa.

La jeune fille poussa la porte vermoulue et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait là des outils de jardinage et une provision de pommes de terre. Tout en haut s'ouvrait une petite fenêtre impossible à atteindre.

Genovefa referma la porte et revint sur ses pas. Devant l'entrée de la cuisine, M<sup>me</sup> Stollman examinait les poissons contenus dans une corbeille que venait sans doute d'apporter un homme debout à l'intérieur, un verre de bière à la main. Elle tourna vers Genovefa des yeux rouges

et gonflés.

— Ma bonne madame Stollman, je crains d'avoir été, bien involontairement, la cause d'un ennui pour vous, dit la jeune fille d'un ton de regret. Sans doute, M. de Redwitz a-t-il éprouvé du mécontentement en nous trouvant en conversation près de son appartement ?

— Oh ! pas du tout, mademoiselle ! M. le comte m'en voulait pour... pour une imprudence que j'ai commise et dont il a souffert.

La voix de la femme de charge trembla un peu à ces derniers mots.

— ... Non, il n'y a pas de votre faute, gracieuse demoiselle Stokfeld !

L'homme sortit de la cuisine et vint à M<sup>me</sup> Stollman.

— Je garde les truites. Emportez le reste, mon garçon, et revenez demain.

Tandis qu'il rentrait à la cuisine, M<sup>me</sup> Stollman, regardant Genovefa avec complaisance, fit observer :

— L'air de notre forêt vous a déjà mis du rose

aux joues, mademoiselle. Hier, en arrivant, votre petite mine pâle m'avait peinée.

— J'ai eu bien des chagrins, bien des soucis depuis un an, tandis que si longtemps j'avais été calme et heureuse dans mon cher couvent de Ronenburg ! Et, cependant, mes ancêtres ont détruit celui-ci... Les ruines sont-elles considérables ?

— Oui, mademoiselle... Mais M. le comte ne permet plus d'y aller depuis la mort de sa sœur.

Genovefa murmura pensivement :

— De telle sorte que les débris de la sainte maison demeurent immuablement dans la paix et le silence, gardés par le descendant du meurtrier... Il est étrange que M. de Redwitz ait choisi précisément cette résidence, qui doit lui rappeler la malédiction lancée contre sa race.

M<sup>me</sup> Stollman se détourna pour prendre une pile de linge déposée sur une table. Ses mains un peu tremblantes eurent quelque peine à dénouer le cordon bleu qui retenait les serviettes de toile fine.

Adelina parut à ce moment au seuil de la cuisine.

— Faut-il payer le poisson, madame Stollman ? demanda sa voix un peu basse, mais harmonieusement timbrée.

— Oui, oui, payez, ma petite. Stokfeld a besoin d'argent, le pauvre ! Une femme et douze enfants à nourrir... Tenez, voici mon porte-monnaie.

La petite fille disparut à l'intérieur ; Genovefa, qui la suivait des yeux, dit rêveusement :

— Une originale physionomie. Quels yeux magnifiques !... Cette enfant doit être de race espagnole ou créole...

M<sup>me</sup> Stollman, qui tenait une serviette, la laissa échapper et se baissa précipitamment pour la ramasser.

— Suis-je donc maladroite ! murmura-t-elle.

Son teint s'était empourpré. Genovefa, suivant sa pensée, reprit :

— Son frère et elle ont été trouvés dans la forêt, m'a dit Norelmeyer ?

— Oui, mademoiselle... Ce sont de petits étrangers, des bohémiens, croit-on...

Tout en parlant, M<sup>me</sup> Stollman examinait, avec une attention soutenue, la marque de la serviette.

Genovefa baissa la tête.

— Des bohémiens ? Non, ils n'en ont pas le type — lui encore moins qu'elle. On ne peut dire qu'ils se ressemblent, mais il y a chez eux un certain air de famille. Ils sont vraiment charmants ! Mais Norelmeyer paraît abuser du petit Johann. J'en ai parlé tout à l'heure à M. de Redwitz.

La femme de charge sursauta en attachant sur Genovefa un regard plein d'effroi.

— Vous lui avez parlé de Johann ? Ô Ciel !

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

Un soupir s'échappa de la poitrine de M<sup>me</sup> Stollman, dont les mains froissèrent machinalement la serviette si bien repassée. D'une voix troublée, elle répondit :

— Sa Seigneurie ne veut pas entendre parler de ces enfants et ne peut supporter de les apercevoir.

– En ce cas, pourquoi les a-t-il recueillis ?

Léna parut à ce moment, venant chercher sa jeune maîtresse de la part d'Héloïse. Une expression d'allégement parut sur la phisyonomie de M<sup>me</sup> Stollman. Emportant les serviettes, elle rentra promptement dans la cuisine, tandis que Genovefa se dirigeait vers le salon bleu.

Héloïse, debout au milieu de la pièce, considérait d'un air profondément ennuyé les délicates peintures un peu fanées qui ornaient le plafond. Elle jeta sur sa sœur un coup d'œil de surprise moqueuse.

– Quoi ! te voici encore avec ton chapeau ? Onze heures viennent de sonner. Quelle promenade tu as faite ! La forêt t'a-t-elle déjà ensorcelée ?

– Presque ! dit gaiement Genovefa, en enlevant son chapeau. J'y vivrais volontiers, je crois.

Héloïse leva dédaigneusement les épaules.

– Tu aurais dû naître dans la maison d'un garde forestier et devenir la femme d'un de ces

gens-là. En vérité, tu as les goûts de l'emploi ! Je te vois d'ici cuisinant, soignant une nichée de marmots, reprisant, tricotant et, à tes moments perdus, composant une ode aux génies de la forêt. Il est vraiment dommage que tu sois Genovefa de Herstein !

Genovefa, debout devant une glace, remettait en place quelques mèches de cheveux dérangées par le chapeau. Un peu de tristesse passa dans ses beaux yeux, tandis qu'elle répliquait, avec un accent de mélancolie :

— Je l'ai pensé parfois. Un rang élevé n'est pas chose tellement enviable, ainsi que j'ai pu l'éprouver, malgré ma jeunesse.

— Tu penses à tes projets de travail mis en déroute par M. de Redwitz ? Je suis sûre que tu en voudras longtemps à cet excellent parent ! Mais tâche de ne pas le lui montrer, car je ne me soucie aucunement que tes sottises rejoaillissent sur moi.

Là-dessus, Héloïse se dirigea vers la porte, et sa sœur la suivit. Elles entrèrent ensemble dans la salle à manger où M. de Redwitz se promenait de

long en large. Il s'arrêta pour répondre au bonjour d'Héloïse et dit, en regardant alternativement les deux sœurs :

– Vous n'avez pas imité Genovefa, ce matin, Héloïse ? Notre magnifique forêt ne vous dit-elle rien ?

– Oh ! par exemple ! Sa seule vue m'a ravie, positivement, et j'aspire à la connaître dans ses détails. Mais je suis de santé délicate et je dois m'astreindre à des ménagements que n'exige pas le robuste tempérament de Genovefa.

– Oh ! robuste !... Ce n'est pas précisément le qualificatif qui convient, je crois. Quant à vous, Héloïse, il ne me paraît pas que vous soyez dépourvue de vigueur.

L'accent du comte se faisait ironique.

– ... Toutefois, pour ménager votre faiblesse et vous permettre d'avoir une idée de la forêt, j'ai donné ordre à Norelmeyer de préparer la voiture pour deux heures. Vous m'excuserez de ne pas vous accompagner, mais je sors rarement de Nelbrück.

Il passa la main sur son front, comme pour effacer un pli profond qui venait de s'y creuser, puis, du geste, invita ses jeunes parentes à prendre place à table.

## VII

La cloche de la chapelle lançait jusqu'au plateau de Nelbrück sa voix claire, un peu lente. À travers le potager, Genovefa se hâtait vers la vallée, en compagnie de M<sup>me</sup> Stollman, qui allait au village faire quelques provisions. Le ciel, si pur la veille, était aujourd'hui voilé de gris, une brume épaisse couvrait les frondaisons de la forêt. L'air vif et frais frappait au visage les promeneuses, avivant le teint rosé de Genovefa et rougissant le nez de la femme de charge. Celle-ci, tout en marchant, avait entrepris de faire connaître à M<sup>lle</sup> de Herstein les gens et les choses de la vallée, et elle s'accusait de sa tâche avec loquacité.

— Là, mademoiselle, ce château avec tant de tourelles et d'ornements, c'est Sarrenheim, une des résidences d'été de notre duc régnant — du défunt duc, devrais-je dire, car on ne sait encore

si son frère, qui lui a succédé voici plus d'un an, l'imitera dans sa prédilection pour notre beau coin de pays. Le duc Ludwiz était célibataire, très grand chasseur et de caractère morose, tandis que notre nouveau souverain est entouré d'une nombreuse famille, gaie et remuante, qui trouvera peut-être mélancolique ce vieux château... La scierie que vous voyez là-bas est la propriété d'une veuve, une excellente dame, la charité même. Les pauvres en savent quelque chose.

– Sont-ils nombreux dans le pays ?

– Non, grâce à cette dame Stecker et aux habitants de Wilbach. M<sup>me</sup> de Gheldorf et surtout la comtesse Lise, sa fille aînée, sont toutes dévouées aux malheureux. Mais les jeunes comtesses Ida et Wanda sont aussi bien bonnes, le comte Odo également... Un jeune seigneur si bien, si aimable, si généreux ! Il est l'ami intime, le confident du prince héritier et l'on dit qu'ils s'occupent ensemble de toutes sortes de sciences. M. de Gheldorf est officier...

M<sup>me</sup> Stollman s'interrompit en étendant la main vers Wilbach. Une bannière blanche rayée

de vert venait de se dresser au-dessus du château. À un tournant de la route apparaissait un landau fermé conduit par un cocher en grande livrée.

— Voilà précisément le jeune comte qui arrive, dit la femme de charge.

Par la grille largement ouverte, la voiture entra dans la cour d'honneur et vint s'arrêter devant le grand perron au pied duquel se tenait sur deux rangs la nombreuse domesticité. Genovefa distingua une svelte silhouette masculine qui descendait du landau... Puis, comme la femme de charge et elle avançaient toujours, un rideau d'arbres touffus leur cacha le château.

Dans la vallée, M<sup>me</sup> Stollman quitta la jeune fille pour gagner le village et Genovefa se dirigea vers Wilbach. À une courte distance de la grille d'honneur se trouvait une petite porte indiquée par la femme de charge comme étant toujours ouverte pour faciliter aux catholiques du pays l'accès de la chapelle. De fait, Genovefa n'eut qu'à pousser le battant et se trouva sur l'un des côtés de la cour.

La chapelle était devant elle, reliée au château

par une galerie ornée d'admirables vitraux. D'autres semblables s'encadraient dans les fenêtres du sanctuaire, joyau de pierre aux sculptures délicates.

La décoration de l'intérieur apparaissait d'une discrète richesse. Les cierges de l'autel étaient allumés, mais le chœur se trouvait encore désert. Genovefa s'agenouilla et s'absorba dans une fervente prière. Bientôt, des pas assourdis se firent entendre ; une porte latérale fut ouverte pour livrer passage à un prêtre revêtu des ornements sacrés. C'était celui que Genovefa avait rencontré la veille.

Vers le milieu de la messe, quelques personnes entrèrent sans bruit et se placèrent derrière M<sup>lle</sup> de Herstein. Celle-ci, quand le prêtre eut quitté l'autel, se leva et, après une génuflexion, se détourna pour sortir. Pendant l'espace de quelques secondes, son regard rencontra celui du comte de Gheldorf... Car c'était bien lui, le neveu du vieux prince de Vorst, qui se tenait là, près de la jeune fille blonde rencontrée la veille dans la forêt par M<sup>lle</sup>

de Herstein.

À peine Genovefa avait-elle franchi le seuil de la chapelle qu'il s'inclinait devant elle.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous aborder ainsi. Quelle agréable surprise de vous voir ici ! Nous nous sommes, hélas ! rencontrés pour la première fois en une bien pénible circonstance.

— Je garde toujours une vive reconnaissance à ceux qui m'ont si délicatement aidée en ces premiers instants, dit Genovefa avec émotion. Il m'est doux de pouvoir vous remercier encore une fois, comte de Gheldorf... Mais, en venant dans ce pays, je ne pensais pas vous y rencontrer.

— Y êtes-vous à demeure, mademoiselle ?

— Non, ma sœur et moi passons seulement quelques semaines chez le comte de Redwitz, notre cousin.

— Ah ! je me souviens, en effet, que mon oncle m'avait parlé de cette parenté... Voilà un voisinage inattendu et très heureux, n'est-ce pas, mes sœurs ?

Il se tournait vers la jeune fille blonde qui était sortie avec lui de la chapelle, et que suivaient les deux fillettes aperçues par Genovefa sur la terrasse du château.

— ... Mademoiselle de Herstein, permettez-moi de vous présenter ma sœur Lise, et les jumelles Wanda et Ida, deux folles têtes, mais deux bons cœurs.

— La seconde appréciation fait un peu passer le reste ! s'écria l'une des fillettes avec un petit geste menaçant vers son frère. Sans quoi, tu aurais donné à M<sup>lle</sup> de Herstein une triste opinion de nous, Odo... et en guise de compliment d'arrivée, encore !

Très cordialement, les trois sœurs serrèrent la main de Genovefa. Lise dit en souriant :

— Je vous connaissais déjà de vue, mademoiselle. Nous nous sommes croisées le jour de votre arrivée, et hier, mon oncle et moi vous avons rencontrée dans la forêt que vous paraissiez contempler avec un véritable émerveillement

— Oui, je crois que je vais les aimer beaucoup, ces magnifiques fataies.

Odo dit gaiement :

— À la bonne heure ! Ainsi, il n'y aura pas divergence de goûts entre nous tous. Si vous saviez comme je suis heureux de ce séjour — malheureusement trop court — que je vais faire près de notre chère et vieille forêt !

— Oui, beaucoup trop court ! s'écria l'une des jumelles, en se suspendant à son bras. C'est très ennuyeux, un frère si savant ; on ne peut jamais l'avoir.

— Si, dans peu de temps, ma chère Ida, tu m'auras plus longtemps, répliqua-t-il en passant une main caressante sur les cheveux blonds de la fillette.

S'adressant à Genovefa, il ajouta :

— Je regrette vivement que ma mère ne soit pas ici à cet instant pour faire votre connaissance. Sa frêle santé la prive souvent d'assister à la messe. Mais vous viendrez, n'est-ce pas, la voir tout simplement, en voisine, avec mademoiselle votre

sœur ?

— Oui, je vous en prie ! ajouta Lise avec beaucoup de grâce. Nous sommes à la campagne, l'ennuyeux cérémonial doit être laissé de côté.

— J'en serai ravie ! répondit sincèrement Genovefa.

Dès le premier moment, elle se sentait attirée vers cette jeune fille dont la physionomie, sans être régulièrement jolie, avait un charme délicat

— Nous nous promènerons ensemble dans la forêt ! s'écria Wanda. Et puis, vous nous montrerez les ruines du couvent, mademoiselle ?

— Malheureusement, cela ne me sera pas possible. M. de Redwitz en interdit l'accès depuis la mort de sa sœur.

— Oui, la petite comtesse Agnèle, dit Lise. Bien des gens d'ici l'ont connue. Il paraît que sa mort fut un grand chagrin pour M. de Redwitz... Quelle terrible existence que celle de ce pauvre homme ! Mais, maintenant, il vous a près de lui.

Genovefa secoua la tête.

— Notre présence, je crois, ne changera à peu

près rien à son genre de vie. Je me demande vraiment pourquoi il nous a appelées dans sa demeure.

— C'est une étrange nature, dit M. de Gheldorf. Il est probablement aigri par la souffrance... Personnellement, je le connais peu, mais ma mère l'a vu assez souvent autrefois. Comme vous le savez, sans doute, il avait épousé en premières noces sa cousine, la princesse Douchenska. C'était un superbe cavalier, en même temps qu'un artiste et un érudit.

— Il me paraît encore fort remarquable... Mais l'orgueil doit être terrible chez lui, n'est-ce pas ?

— Hélas ! c'est le grand défaut des Redwitz... Il faut espérer que vous rendrez votre parent moins misanthrope, mademoiselle.

Odo, souriant, attachait sur Genovefa un regard ému et discrètement admirateur.

— Je n'y compte guère, car je me le figure bien peu influençable.

M<sup>lle</sup> de Herstein prit congé de ses nouvelles connaissances après une promesse de prompt

revoir. Elle refit la route parcourue précédemment, seule cette fois, dans la fraîcheur grise de cette matinée brumeuse. Sur les pentes, le brouillard s'évanouissait progressivement, mais les hauteurs demeuraient invisibles et Nelbrück disparaissait sous le voile qu'il conservait toute la journée, ainsi que l'annonçait Norelmeyer à Léna au moment où Genovefa arrivait sur la terrasse.

La jeune fille, après avoir enlevé son chapeau, alla rejoindre sa sœur qui se trouvait dans le salon vert. Héloïse, debout près d'une fenêtre, tenait son front appuyé à la vitre. Elle se détourna, montrant un visage maussade et irrité.

— C'est épouvantable !... Je ne pourrai y résister longtemps ! dit-elle à mi-voix, en se croisant les bras d'un geste découragé. Vraiment, ne se dirait-on pas dans un linceul gris, et cette maison éloignée de tout ne paraît-elle pas un tombeau ? Je ne résisterai pas, te dis-je !

— Tant mieux ! Partons tout de suite ! répliqua joyeusement Genovefa. Tu es majeure, tu es libre, toi, et M. de Redwitz n'osera pas séparer

les deux sœurs...

Un rire moqueur l'interrompit.

— Tu crois que je vais ainsi jeter le manche après la cognée ? Tu t'imagines que je n'ai pas réfléchi à toutes les conséquences de ma décision, en répondant à l'appel de notre parent ? En ce cas, tu ne me connais pas, Genovefa.

— S'il en est ainsi, de quoi viens-tu te plaindre ? Tu possèdes ce que tu as cherché, car M. de Redwitz n'a pas caché le genre de vie qui serait le nôtre ici.

— Cela est incontestable et je ne lui adresse aucun reproche. Mais il m'est permis de chercher quelque dérivatif à cette existence monotone, et je compte étudier au plus tôt les ressources du pays... Ah ! si la cour venait à Sarrenheim ! Mais, d'après M<sup>me</sup> Stollman, ce séjour des souverains est assez problématique.

Héloïse se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à tourmenter avec impatience les flots de dentelle blanche qui ornaient son élégante robe d'intérieur.

Genovefa fit quelques pas vers la porte. Sa sœur paraissait avoir les nerfs assez agités, ce matin, et elle jugeait préférable de ne pas continuer un entretien que cette humeur batailleuse eût fait dégénérer en discussion.

– Un clavecin ! Je ne l'avais pas remarqué dans ce coin sombre, derrière ce large meuble qu'on croirait placé exprès pour le cacher. Voyons quels sons vont en sortir.

Héloïse se levait en parlant ainsi. Genovefa fit observer :

– Tu risques de déranger M. de Redwitz.

– Quelle idée ! Puisqu'il nous enferme dans sa tanière, au moins doit-il nous laisser quelques libertés, je suppose ?... D'ailleurs, n'aie crainte, je ne vais pas entamer un long morceau, chose dont tu me sais incapable.

Contournant le meuble massif, Héloïse atteignit le clavecin dont elle leva le couvercle. Ses doigts frappèrent successivement quelques notes. Des sons aigrelets, bizarres, s'égrenèrent dans le silence du salon.

— C'est affreux ! s'écria-t-elle en riant. Je crois que toi-même ne tirerais rien de cet instrument vieillot, Genovefa.

De nouveau, ses doigts se posèrent sur le clavier jauni et commencèrent les premières mesures d'un menuet à la mode, l'un des rares morceaux dont elle eût retenu quelques bribes.

Le bruit d'un siège tombant à terre se fit entendre dans la pièce voisine. Une porte fut brusquement ouverte, laissant apparaître M. de Redwitz. Il était très pâle, et sa physionomie exprimait un tel mélange de colère et de douleur que Genovefa recula instinctivement.

Le clavecin s'était tu. Héloïse, saisie par cette apparition, demeurait figée sur son tabouret.

Le comte dit durement :

— Fermez cela !

Et il répéta avec violence, en faisant quelques pas vers le clavecin :

— Fermez cela !

D'un geste à la fois peureux et empressé, Héloïse abaissa le couvercle. Par un visible effort

de volonté, M. de Redwitz ramena soudainement un peu de calme sur sa physionomie. Regardant tour à tour Genovefa, interdite, et Héloïse qui se levait, quelque peu démontée en dépit de son habituel aplomb, il dit froidement :

— Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement et je le regrette. Mais soyez averties, une fois pour toutes, mes cousines, que jamais une note de musique ne doit se faire entendre ici. Tous les instruments ont disparu de ce logis. Seul, ce clavecin avait été oublié...

Son visage frémissait, et son regard se détourna de l'instrument vieillot, charmant sous ses peintures ternies.

— ... Vous serez donc privées de musique ici. Sans doute cela vous sera-t-il pénible ?

— Oh ! non pas ! s'écria vivement Héloïse. Bien au contraire, je serai charmée de ne plus entendre les sempiternelles polonaises, sonates et autres fastidieuses choses dont ma sœur me rebattait les oreilles à Fürtsberg..

— Sans doute Genovefa ne dira-t-elle pas de

même ? Je voudrais vous offrir une compensation, mais les distractions n'abondent pas, ici !

— Il y a bien ce château dans la vallée, dit Héloïse. Mais, d'après ce que m'a dit Léna, ce sont des gens très pieux, qui mènent une vie peu mondaine.

— En effet, ce sont des catholiques militants. Mais je ne suppose pas qu'ils s'enferment chez eux comme dans une thébaïde. Il y a là des jeunes filles qui doivent se distraire quelque peu. La comtesse de Gheldorf est une femme intelligente, de grande distinction.

— Vous êtes en relation avec elle, mon cousin ?

— Je l'étais autrefois, mais je ne vois plus personne maintenant. Toutefois, je ne vous obligerai pas à agir de même — quoique, après tout, ce soit le meilleur parti. Que trouve-t-on de bon dans le contact avec l'humanité ?... Enfin, vous comprendrez peut-être cela quand vous aurez goûté à la vie. Essayez, si le cœur vous en dit, de nouer connaissance avec les comtesses de Gheldorf.

— La chose est faite pour moi, dit Genovefa.

Le comte la regarda avec surprise.

— Vraiment ? Vous allez vite en besogne !...

Ah ! j'y pense, vous êtes allée à la chapelle ?

— Précisément, et j'ai rencontré là le comte de Gheldorf, qui venait d'arriver, et m'a présentée à ses sœurs.

Les épais sourcils de M. de Redwitz se rapprochèrent.

— Vous connaissiez Odo de Gheldorf ?

Sa voix avait un accent de sécheresse.

— Il a aidé à ramener mon pauvre père mourant et lui a donné les premiers soins. Je n'oublierai jamais le service rendu à une heure si pénible, non plus que la délicate sympathie du bon prince Vorst, son oncle.

— Vous ne l'aviez pas revu depuis ?

— Non, car il a quitté Fürtsberg le lendemain des funérailles de mon père, étant rappelé par la mort de son souverain.

— Oui, notre duc Ludwig... Il est mort ici...

M. de Redwitz étendait la main dans la direction de Sarrenheim.

— ... La cour était fort paisible sous son règne, mais il n'en est plus ainsi, notre souverain actuel possédant une jeune et nombreuse descendance... Pour en revenir à M. de Gheldorf, il est l'inséparable du prince héritier et ne fait que de courts séjours à Wilbach. C'est un savant, dit-on, et, en cette qualité, il n'apporte peut-être pas au château un élément de mondanité... En résumé, je vous autorise à voir quelquefois les comtesses de Gheldorf, à condition que je ne m'aperçoive en aucune façon de ces relations. Je suis un irréductible solitaire, ne l'oubliez pas.

— Vieil ours ! marmotta Héloïse avec colère, quand la porte se fut refermée sur M. de Redwitz. Pour qui nous prendra-t-on, dis-moi, lorsque, reçues à Wilbach ou ailleurs, nous nous verrons obligées d'interdire à nos relations l'entrée de cette demeure ?

— Les Gheldorf connaissent l'originalité de leur voisin et ne s'en froisseront pas, sois-en certaine.

— Tant mieux ! Mais, vraiment, quel incompréhensible caractère ! Admire ma patience, Genovefa, je t'en prie !

Genovefa eut un sourire d'ironie un peu mélancolique. Elle avait toujours pu constater chez Héloïse cette patience et cette souplesse de caractère, lorsque son intérêt était en jeu.

— Voyons, viens t'asseoir près de moi, ma chère petite, continua Héloïse, saisie d'une subite bonne humeur. Raconte-moi ta visite à Wilbach, dépeins-moi les habitants de cette merveilleuse demeure... Dis-moi, le chemin pour s'y rendre est-il praticable ? Je me propose d'aller à la messe demain.

## VIII

Les velléités de dévotion d'Héloïse se trouvèrent réduites à néant par une pluie torrentielle. Genovefa elle-même ne put s'aventurer jusqu'à la chapelle, car elle eût été absolument transpercée. Vers neuf heures seulement, les nuages se désagrégèrent, un peu de ciel bleu apparut et le soleil brilla enfin, irisant les gouttes d'eau tremblant au bord des feuillages et faisant étinceler le toit encore humide de Nelbrück.

Héloïse, secouant dans l'après-midi son humeur morose, déclara à sa sœur son intention d'aller rendre visite, ce jour même, à M<sup>me</sup> de Gheldorf. Comme Genovefa faisait observer qu'il n'y avait pas lieu de se presser, puisqu'elles étaient arrivées depuis si peu de temps, elle répliqua sèchement :

– Libre à toi, mais, pour mon compte, j'ai hâte

d'introduire dans mon existence un élément quelconque de distraction et je profite pour cela des premières heures de beau temps, peut-être rares dans ce pays quasi sauvage.

Genovefa, jugeant inutile de la contrarier pour un sujet après tout sans importance, se prépara afin de l'accompagner à Wilbach. Elle-même, pour un autre motif qu'Héloïse, se sentait attirée vers cette demeure. Douée d'un cœur aimant, d'une âme délicate, elle souffrait de la solitude morale qui était son lot depuis sa sortie du couvent. À Fürtsberg, elle n'avait rencontré aucune amitié réelle parmi les trop mondaines relations de son père et de sa sœur. Mais, en voyant Lise de Gheldorf, elle avait eu aussitôt l'intuition des affinités existant entre cette jeune fille et elle.

Héloïse se trouvait dans son élément en entrant dans cette demeure décorée avec une discrète magnificence. Elle avait revêtu l'une de ses plus récentes toilettes, une robe de faille noire à rayures lilas dont le prix avait fait soupirer sa sœur, car il ne s'accordait guère avec leur budget.

Cependant, bien que vêtue plus simplement de voile noir garni de broderies mates, Genovefa, par son charme, et sa délicate beauté, éclipsait incontestablement son aînée.

M<sup>me</sup> de Gheldorf accueillit le plus aimablement du monde ses nouvelles voisines. C'était une petite femme frêle, jolie sous ses cheveux prématûrément blanchis. La grâce et la bonté se révélaient aussitôt chez elle, dans sa physionomie comme dans ses paroles. Entre elle, Lise et Genovefa, la conversation prit bientôt un tour élevé qui n'était pas du domaine d'Héloïse. Celle-ci s'occupa quelque temps à passer l'inspection du salon, pièce immense tendue de soie vert pâle brodée de fleurs et de feuillages exotiques. Des meubles et objets d'art d'une valeur inestimable le décoraient et, dans les vases précieux, s'épanouissaient des fleurs, à profusion.

Mais, son examen terminé, Héloïse s'avisa que ces dames étaient un peu ridicules, avec leur étalage de grands sentiments. Vraiment, la distraction serait médiocre pour elle dans cette demeure, si opulente fût-elle !

L'entrée d'Ida de Gheldorf vint interrompre ses réflexions maussades. La fillette précédait de quelques instants le maître d'hôtel qui venait préparer la table à thé.

L'entretien changea de sujet, sur une question adressée par M<sup>me</sup> de Gheldorf à Héloïse. Au moment où celle-ci, lancée dans une description de fête, s'animait au point de faire monter un peu de rose à ses joues mates, M. de Gheldorf parut au seuil du salon, en compagnie de sa sœur Wanda, encore coiffée de sa capeline de promenade.

Héloïse eut un léger mouvement de surprise. Elle avait à peine entrevu le jeune comte, lorsque M. de Herstein avait été ramené mourant chez lui. Le jour des obsèques, il se trouvait perdu dans la foule des connaissances qui avaient défilé devant les enfants du défunt Le sachant très occupé de science, elle s'attendait à voir paraître quelque grave et ennuyeux personnage, plus ou moins raide et compassé – tel que l'était, à Fürtsberg, le baron de Serkau, l'éminent botaniste. Or, elle avait devant les yeux un homme du monde

irréprochable, une très belle physionomie, un peu fière, des yeux d'un bleu profond dont le regard avait un charme rare.

Elle put d'ailleurs se convaincre que si le seigneur de Wilbach était au dire de tous, un remarquable savant il avait le bon goût de n'en rien laisser paraître dans ses relations mondaines. Héloïse s'était empressée de mettre la conversation sur le terrain frivole qui lui était familier et le comte, par courtoisie, lui donnait la réplique avec un apparent entrain, son esprit perspicace ayant vite reconnu cette belle personne incapable de comprendre un autre langage.

Voyant son frère accaparé par Héloïse, Lise, après avoir servi le thé, s'assit près de Genovefa et l'interrogea avec sympathie sur sa vie passée. Elles se trouvaient un peu à l'écart des autres causeurs, à l'ombre d'un massif de palmiers disposés près d'une porte-fenêtre. Un rayon de soleil venait, à travers le feuillage, aviver la chaude nuance dorée des cheveux de Genovefa. Et de ce côté, fréquemment, se dirigeait le regard

d’Odo, tandis qu’il écoutait et répondait d’un air légèrement distrait.

Profitant d’un moment où Héloïse s’entretenait avec Ida et Wanda, M. de Gheldorf se rapprocha de sa sœur et de Genovefa.

— Je te demanderai encore une tasse de thé, ma chère Lise. Ma promenade m’a altéré. De plus, je dois avouer que le thé de Wilbach est infiniment supérieur à celui de la cour.

Lise dit en riant :

— Par exemple ! Je suis certaine que bon nombre de gens, bien au contraire, trouvent un arôme particulier, unique et enivrant, à cette boisson offerte chez nos souverains, par ce seul fait qu’elle est « le thé de la cour ».

— Oui, les sots, les flatteurs, les courtisans, toute cette engeance qui rôde autour des palais pour ramasser quelque faveur. J’ai vu cela de près et, pour ma part, je donnerais toutes les cours du monde afin d’avoir le loisir de résider longuement dans mon cher Wilbach.

— Mais vos travaux scientifiques vous

retiennent à Thünbach ? dit Genovefa.

— Jusqu'ici, oui. Le prince héritier et moi travaillions en collaboration à un important ouvrage. Le voici à peu près terminé maintenant et j'espère faire dans deux ou trois mois un long séjour ici. Une compensation m'a d'ailleurs été donnée dans cet obligatoire séjour à la cour : le prince Moritz est devenu pour moi un ami très cher et les autres membres de la famille régnante me comblient de bontés.

— Ils sont tous charmants, déclara Lise en tendant à son frère la tasse de thé demandée. Malheureusement, comme tous les princes, ils se trouvent entourés d'intrigants... Avez-vous le désir de connaître la cour, mademoiselle ?

— Pas du tout ! Le peu que j'ai vu du monde m'a suffi, je vous assure !

Odo dit avec une légère ironie :

— Mademoiselle votre sœur n'est pas de cet avis. Elle m'a paru brûler d'envie de voir arriver nos souverains.

— Elle aime le monde, le plaisir, le

mouvement. C'était son existence à Fürtsberg et elle s'ennuie fort d'en être privée ici.

– Oui, la solitude de Nelbrück doit terriblement lui peser ! Et vous, mademoiselle, ne vous ennuyez-vous pas dans ce vieux nid ?

– Pas encore, du moins. La forêt me réserve de belles heures et, dans l'intérieur, je sais toujours à quoi m'occuper.

– Êtes-vous musicienne ? Vous chantez, peut-être ?

– Mais oui, un peu. Malheureusement la musique est interdite à Nelbrück, M. de Redwitz ne pouvant souffrir d'en entendre.

– Vous viendrez en faire ici, dit Lise. Et vous chanterez avec Odo, qui a une voix superbe. Wanda est déjà d'une jolie force comme pianiste...

– Et Lise est une parfaite violoniste, ajouta Wanda qui se rapprochait. Voilà de quoi former de véritables concerts... Mais pourquoi le comte de Redwitz abhorre-t-il ainsi la musique ?

– Je l'ignore, car il ne nous a donné aucun

motif de cette interdiction.

— Ce motif, le voici probablement : son fils était un admirable artiste et possédait une voix incomparable, telle que je n'en ai jamais entendu depuis lors... Il est probable que la musique réveille en lui des souvenirs trop poignants.

Tout en parlant, M. de Gheldorf s'avançait sur la terrasse. Les jeune filles se levèrent et le suivirent. Pendant quelques minutes, tous trois contemplèrent en silence la vieille maison seigneuriale qui dominait la forêt, mais se trouvait elle-même écrasée par la masse sombre du bâtiment dévasté.

— Voici l'œuvre de mes ancêtres maternels, dit Genovefa avec tristesse. Cet asile de prière est à jamais détruit... Et eux, les malheureux Redwitz, que sont-ils devenus ? Si l'on en croit la légende, les descendants de Günther n'ont pas eu un sort enviable.

Lise secoua la tête.

— Ce n'est pas une légende, malheureusement. Cette famille a eu de terribles malheurs. En

général, les Redwitz étaient tous des natures fougueuses et passionnées. Tel était aussi le comte Jobst, n'est-ce pas, Odo ?

— Fougueux et passionné, certes ! L'ardeur de son amour paternel était presque excessive. J'ai pu m'en rendre compte pendant le temps où il m'a été donné de les voir, l'un et l'autre.

— Vous avez connu Magnus de Redwitz, comte ?

— Très peu, mademoiselle. Son père et lui vinrent passer un mois à Nelbrück avant de se mettre à voyager. Il avait vingt ans, moi quatorze. À la beauté des Redwitz il joignait la remarquable intelligence de son père. C'était un véritable charmeur. L'orgueil habituel de sa race se trouvait très atténué chez lui ; il savait se montrer bon et indulgent à l'égard de ses inférieurs. Pendant ce mois, nous nous voyions presque chaque jour. Malgré la différence d'âge, nous étions aussitôt devenus des amis. Un jour, en ayant à grand-peine obtenu la permission de son père, nous fîmes tous deux l'exploration des ruines du couvent.

— Je croyais que personne n'y avait pénétré depuis la mort d'Agnèle de Redwitz ?

— Si, nous les avons visitées. Avec patience, nous cherchâmes l'entrée du souterrain et des salles cachées au-dessous des bâtiments, dont l'existence était attestée par un vieux parchemin qui n'en relatait pas l'emplacement. Mais nous ne trouvâmes rien. Cependant, le jour de son départ, Magnus me dit, en me serrant la main : « Vous savez, Odo, je suis retourné hier dans les ruines et je crois bien avoir découvert l'entrée des souterrains ; mais je n'ai pas eu le temps de pousser plus loin mes recherches. Au retour, nous verrons cela... » Hélas ! il n'est pas revenu !

Genovefa dit pensivement :

— Je m'étonne qu'un caractère tel que celui de son père ait pu résister à ce malheur.

De nouveau, elle jeta un long regard sur Nelbrück. Le soleil avait disparu et les nuées sombres qui couvraient le ciel répandaient une intense tristesse sur le vieux logis.

— Voici la pluie, dit M. de Gheldorf.

Les jeunes filles et lui rentrèrent dans le salon. Comme les deux sœurs parlaient de départ, M<sup>me</sup> de Gheldorf déclara qu'elle les ferait reconduire en voiture, mais qu'elle leur demandait une promesse formelle de prompt revoir.

Elle ajouta, en femme de tact qui sait deviner aussitôt les situations délicates :

— Je prévois, connaissant les habitudes de M. de Redwitz, qu'il ne nous sera guère possible d'aller vous voir à Nelbrück, mais vous viendrez plus souvent ici, voilà tout.

Héloïse et Genovefa revinrent donc dans le superbe équipage de Wilbach. L'aînée s'appuyait avec une satisfaction orgueilleuse sur les coussins soyeux. Elle tenait ses paupières à demi closes et devait être occupée par d'absorbantes pensées, car elle n'ouvrit pas la bouche durant le trajet, assez long pourtant, la route carrossable faisant un détour considérable.

— J'allais envoyer Norelmeyer vous chercher avec la voiture, gracieuses demoiselles, dit M<sup>me</sup> Stollman, que les jeunes filles rencontrèrent dans le corridor conduisant à leur appartement.

La femme de charge venait d'accomplir un nettoyage dans quelque partie du logis, car elle portait un récipient plein d'eau savonneuse et, derrière elle, Adelina était chargée de balais et de brosses.

D'un geste méprisant, Héloïse fit signe à la petite fille de se ranger contre le mur et passa en ramenant sa jupe autour d'elle, pour ne pas même effleurer la robe de bure grossière, mais propre, dont était vêtue l'enfant.

Genovefa s'arrêta et posa sa main sur l'épaule maigre d'Adelina.

– Dites-moi, chère petite, donnez-vous toute satisfaction à la bonne M<sup>me</sup> Stollman ? Êtes-vous toujours sa petite aide vigilante et dévouée ?

L'enfant leva sur elle ses grands yeux sombres, en ce moment d'une caressante douceur, tandis que M<sup>me</sup> Stollman s'écriait avec empressement :

– Eh ! oui, mademoiselle, elle fait tout son possible, cette petite-là. Elle m'est très utile, et on peut dire que c'est une bonne enfant.

— Mais vous n'êtes pas méchante pour moi, madame Stollman ! répliqua gravement Adelina. Si vous étiez comme Norelmeyer, je vous détesterais et ne ferais rien du tout.

— Eh bien ! eh bien ! voilà de jolis sentiments !

Mais le regard que la femme de charge attachait sur l'enfant exprimait une admiration contenue. À l'oreille de Genovefa, elle murmura :

— Elle est fière, cette petite... et son frère autant qu'elle.

— Ils ont une distinction innée. Je serais curieuse de connaître leur origine.

M<sup>me</sup> Stollman se détourna d'un mouvement un peu brusque, qui fit jaillir l'eau hors de la bassine qu'elle tenait entre ses bras.

— Bon ! quelle maladroite je fais !... Allons, Adelina, retourpons à notre ouvrage, mon enfant.

Elles s'éloignèrent dans la direction de la cuisine, et Genovefa regagna sa chambre.

Quand elle eut quitté sa toilette de sortie, la jeune fille vint s'asseoir près d'une fenêtre et se mit à broder. La pluie avait diminué, mais le ciel

restait très couvert. Dans une allée du parterre, Genovefa vit apparaître Norelmeyer et le petit Johann. Tous deux étaient trempés ; les vêtements de l'enfant semblaient collés à son petit corps maigre et les beaux cheveux blonds, qui bouclaient naturellement, étaient aplatis de façon lamentable. Mais le visage enfantin conservait sa grâce fière et mélancolique, l'allure du petit garçon demeurait élégante, même sous son pauvre accoutrement mouillé.

« Ces petits êtres m'intéressent étrangement, songea Genovefa en voyant l'enfant disparaître à la suite de Norelmeyer. Certainement, ils ne sont pas bohémiens... Pauvres petits, si je pouvais adoucir leur sort ! »

## IX

La brise matinale agitait le feuillage de la forêt et répandait un mystérieux frémissement sous la voûte sombre que le soleil de mai pointillait de lueurs d'or. Les senteurs sylvestres parfumaient l'ombre fraîche des vieux arbres, dont beaucoup étaient contemporains des moines dépossédés. Cette forêt avait vu le travail opiniâtre des laborieux ascètes, elle avait contemplé leurs vertus souvent héroïques. Peut-être les troncs aujourd'hui plusieurs fois centenaires avaient-ils entendu les gémissements des saintes victimes. Mais ils gardaient les secrets du passé, des bonnes œuvres ou des crimes accomplis dans leur ombre. Et, muets témoins, ils voyaient ce matin passer à leurs pieds la descendante du farouche Günther revenant de soigner un vieux paralytique, l'un de ces manants que les Redwitz avaient coutume d'écraser de leur dédain.

Genovefa marchait lentement, en offrant son visage souriant à la douce haleine de la forêt. Elle était heureuse, car elle venait de soulager une misère, et ce bonheur lui était fréquemment donné depuis un mois.

Un mois !... Oui, en vérité, ce laps de temps s'était écoulé depuis son arrivée à Nelbrück. Et combien il avait passé vite !

À part quelques bourrasques de temps à autre, Héloïse ne se montrait pas trop désagréable, bien qu'elle fût privée de ses distractions habituelles, l'existence à Wilbach étant calme, reposante et peu mondaine. Néanmoins, elle accompagnait sa sœur qui s'y rendait fréquemment et semblait prendre un intérêt très vif aux séances musicales, aux conversations sérieuses ou aux discussions artistiques. Une fois même, elle descendit le matin, en semaine, jusqu'à la chapelle. Cet acte héroïque – qui ne se renouvela pas – fut très remarqué et M. de Gheldorf, qui partait précisément ce matin-là, après avoir allongé de huit jours sa semaine de congé, dit en souriant à Genovefa :

— Vous allez rendre votre sœur semblable à vous, mademoiselle, et à mon retour je trouverai Lise escortée, dans ses tournées charitables, de deux aimables aumônières.

Jusqu'ici, pourtant, Héloïse n'avait pas poussé plus loin sa transformation. Elle continua de se rendre à Wilbach après le départ du jeune comte, mais elle s'absténait de suivre Lise dans les pauvres demeures où elle portait le soulagement de l'âme et du corps. Genovefa, au contraire, était devenue la compagne assidue de M<sup>lle</sup> de Gheldorf et le visage des malades s'éclairait à la vue de ces visiteuses charmantes, pleines de compassion et d'affection prévenances.

Jusqu'à ce moment, Genovefa avait réussi à cacher au comte de Redwitz ses occupations charitables. Elle craignait de sa part une opposition formelle. Mais un rien — une parole d'Héloïse, par exemple — pouvait tout lui révéler.

Heureusement, il vivait retiré dans son appartement et ses cousines le voyaient rarement en dehors des repas, au cours desquels il causait avec aisance, observant surtout Genovefa avec

une attention discrète dont elle finissait pourtant par s'apercevoir et qui lui causait un sourd malaise. Autrement, il ne paraissait pas s'occuper de ses jeunes parentes et, rarement, s'informait de leurs rapports avec Wilbach. Genovefa restait donc toujours très perplexe au sujet de la raison qui avait pu le déterminer à appeler près de lui ses cousines inconnues.

... La jeune fille arrivait près de la source du petit ruisseau. Un tapis de jacinthes entourait les roches humides. Sur un tronc d'arbre renversé, Johann et Adelina étaient assis, penchés sur un livre, si appliqués tous deux qu'ils n'entendirent pas M<sup>lle</sup> de Herstein s'approcher et sursautèrent quand elle posa sa main sur l'épaule de la petite fille. Mais, en reconnaissant Genovefa, ils se rassurèrent aussitôt et le regard de Johann s'éclaira de joie.

– Vous travaillez ensemble, mes chers petits ? Que lisez-vous là ?

– Un livre que nous a prêté le père Lehr, mademoiselle.

– Qui est le père Lehr ?

– Un vieux, vieux bûcheron qui habite tout seul, dans une petite hutte. Il a l'air très méchant, mais il est très bon... Il sait lire et nous a appris, en cachette...

– Pourquoi, en cachette ?

Dans les yeux sombres d'Adelina, Genovefa vit une expression de rancune farouche, tandis qu'elle répondait :

– M. de Redwitz a défendu que nous apprenions... Il voulait que nous soyons des petits sauvages, Norelmeyer l'a dit. Mais nous avons su bientôt qu'il y avait des livres où l'on apprenait tout...

– Alors, nous avons demandé au père Lehr, que nous rencontrons dans la forêt et qui nous parlait doucement.. Il nous a appris à lire, et maintenant nous savons. Mais il a très peu de livres ; nous les avons tous lus plusieurs fois... et je voudrais tant être savant !

– Moi, je voudrais savoir, dit Adelina.

Elle regardait les arbres, le coin de ciel bleu, la mousse tendre et les fleurs parfumées. Son âme

inquiète, privée de lumière, cherchait anxieusement le « pourquoi » de l'existence et l'Auteur de la vie.

Et l'homme implacable qui s'enfermait là-bas dans son chagrin hautain plongeait volontairement ces petits êtres dans les ténèbres. À ses yeux, ils étaient moins, sans doute, que l'herbe du chemin ou la fourmi effleurée par son regard distrait. Norelmeyer et M<sup>me</sup> Stollman veillaient soigneusement à ce que les enfants ne fussent jamais rencontrés par leur maître, dont ils blessaient probablement le regard aristocratique. Cela expliquait que Genovefa ne les eût aperçus que rarement et qu'elle n'eût pu mettre encore à exécution son désir de faire quelque bien à ces pauvres jeunes créatures.

— Que diriez-vous, Johann et Adelina, si je vous prêtais des livres, si je vous apprenais ce que vous désirez tant savoir ? demanda-t-elle en posant sa main sur la tête brune de la petite fille.

Ils se levèrent d'un bond, visiblement stupéfaits. Genovefa sourit en répétant :

— Voulez-vous ? Je vous ferai connaître le bon

Dieu, tout ce qu'il a fait pour nous...

Johann, pâle de saisissement, murmura :

– C'est bien vrai ?

Sur une nouvelle affirmation de la jeune fille, il saisit sa main, la baissa, tandis qu'Adelina s'emparait de l'autre en balbutiant :

– Vous êtes bonne !... Oh ! que vous êtes bonne ! Je vous aime.

Genovefa les attira à elle et les embrassa.

Adelina dit avec ravissement :

– Personne ne nous a jamais embrassés comme cela !

– M<sup>me</sup> Stollman est bonne et vous aime cependant, me semble-t-il ?

– Oh ! oui, et elle nous embrasse quelquefois, quand nous sommes seuls avec elle. Mais elle a toujours peur d'être vue par Norelmeyer.

À ce nom, le doux visage de Johann se contracta, les petits poings se crispèrent.

– Je le déteste ! dit l'enfant avec colère. Quand je serai grand, je le tuerai.

Genovefa s'écria d'un ton de reproche :

– Oh ! Johann, quelle mauvaise pensée !

Il secoua énergiquement sa tête blonde.

– Je le déteste ! Il me dit toujours que je suis un insecte, un ver de terre, moins que rien...

– Eh bien ! savez-vous le meilleur moyen de vous venger ? C'est de devenir très bon, très savant. Ainsi vous jouerez un bon tour à Norelmeyer, qui voudrait vous conserver dans l'ignorance.

– C'est vrai, cela, mademoiselle ! dit le petit garçon que cette idée parut vivement frapper. Quand nous apprendrez-vous ?

– Commençons tout de suite, j'ai un peu de temps avant de rentrer. Je vais vous dire comment Dieu créa le monde.

Et, devant ces petits auditeurs qui retenaient leur souffle, Genovefa leur expliqua le mystère de la création. Quand elle s'arrêta, des exclamations de regret s'élevèrent, bientôt suivies d'ardents remerciements.

– À demain, chers enfants, dit-elle en les

embrassant de nouveau.

Ils s'éloignèrent et, derrière eux, Genovefa rentra à Nelbrück.

Dans le salon bleu, Héloïse vint au-devant d'elle en agitant une lettre.

– De Stephan ! Il accepte l'invitation de M. de Redwitz pour le mois de juillet. Nous tâcherons d'organiser alors quelques fêtes, de secouer cette existence d'une désolante monotonie. M. de Gheldorf sera là aussi, à cette époque, et Ida m'a appris hier que Wilbach recevrait un certain nombre d'invités. Enfin, je pourrai donc vivre !... D'ici là, il me faut patienter, languir dans ce coin perdu !

En tout cas, ce repos forcé semblait avoir la plus heureuse influence sur sa santé. Elle avait même constaté avec ennui une légère tendance à l'embonpoint. Il y aurait là une surveillance active à exercer, des mesures préventives à prendre. Aussi, chaque matin, s'astreignait-elle à faire une promenade pédestre dans la forêt, en attendant que le retour de ses plaisirs favoris lui procurât l'animation nécessaire à sa santé,

prétendait-elle.

— Ce pauvre Stephan endure humiliation sur humiliation ! poursuivit-elle en froissant entre ses doigts la feuille vert pâle délicatement parfumée. Ses camarades sont tous riches... et lui, le malheureux !... Il fera bien, une fois ici, d'essayer de se mettre dans les bonnes grâces de M. de Redwitz pour en obtenir une pension qui lui est vraiment tout à fait nécessaire.

Genovefa dit avec vivacité :

— J'espère qu'il aura la dignité de s'en abstenir !

Héloïse eut un rire moqueur.

— Ne crains rien, il ne sera pas aussi sot que toi ! Ce n'est pas lui qui s'aviserait, par une fierté ridicule, de ne point toucher à l'argent de M. de Redwitz, ainsi que tu imagines de le faire. Aussi vas-tu te montrer, cet été, singulièrement fagotée, avec tes vieilles robes.

— Comme je n'ai aucune intention d'aller dans le monde, cela n'a pas la moindre importance.

— Ah ! tu médites de jouer à la princesse

solitaire, à l'ermite volontaire ? Soit, ma très chère, à ta guise ! Je m'amuserai pour deux.

Elle ramassa la lettre de Stephan, qui avait glissé à terre et, pirouettant sur ses talons, alla s'asseoir dans un confortable fauteuil, tandis que sa sœur se dirigeait vers sa chambre.

Après avoir quitté son costume de promenade, Genovefa s'assit près d'une fenêtre pour terminer une aquarelle qui devait être expédiée le lendemain. Lise lui avait procuré l'adresse d'un marchand de tableaux susceptible d'acquérir ses travaux, et la recommandation de M<sup>me</sup> de Gheldorf, jointe au réel talent de la jeune artiste, aurait peut-être pour résultat de les faire accepter à un prix raisonnable. Ce serait là une ressource fort appréciable, mais il lui faudrait veiller à n'en rien laisser deviner au comte de Redwitz et à Héloïse. Léna, mise dans le secret, porterait elle-même le colis à la gare.

Néanmoins, Genovefa souffrait de devoir cacher comme une honte le travail honorable qui assurerait sa dignité et lui donnerait un jour l'indépendance.

Léna entra, toute joyeuse, apportant une lettre de sa fille. Mariechen annonçait sa prochaine arrivée, avec ses maîtres, à la petite ville d'eaux de Bursbaden.

– C'est tout près !... à huit ou dix kilomètres d'ici, paraît-il ; je pourrai la voir quelquefois, ma Mariechen... Elle me dit qu'elle vous regrette bien toujours, mademoiselle !

– Je suis contente de ce que vous m'apprenez là, ma bonne Léna. Par dévouement pour nous, vous vous étiez bien éloignée de votre fille. Au moins, vous la verrez un peu cet été ; puis, dans quelque temps, nous regagnerons Fürtsberg.

– Le croyez-vous, mademoiselle ? J'ai peur... Je crains que...

– Quoi donc ?

– J'ai entendu, l'autre jour, M. le comte donner l'ordre à Norelmeyer de faire réparer un petit poêle de faïence pour mettre, cet hiver, dans le salon bleu.

Genovefa s'exclama :

– Serait-ce possible ? Oh ! non, non, je ne le

crois pas, Léna ! D'ailleurs, jamais ma sœur n'accepterait de passer l'hiver ici !

— Cela est bien certain !... Et, après tout, rien ne dit que M. le comte fasse poser ce poêle à votre intention, mademoiselle. Il ne faut donc pas vous tracasser d'avance.

À la réflexion, Genovefa se rassura presque complètement. Pourquoi M. de Redwitz aurait-il l'idée de garder à Nelbrück ces jeunes parentes dont il semblait si peu se soucier ? Non, vraiment, cet ordre donné à Norelmeyer n'était pas pour lui causer de l'inquiétude.

L'aquarelle était fort avancée. Genovefa la rangea, ainsi que tous ses accessoires de peinture et, en attendant que sonnât l'heure du déjeuner, elle sortit dans le parterre pour faire quelques pas. Machinalement, elle alla vers le vieux colombier. La porte était ouverte et Genovefa aperçut à l'intérieur une échelle, probablement déposée là par Norelmeyer.

En levant les yeux, elle vit la petite fenêtre et songea aussitôt que, de là, on devait apercevoir une partie des ruines du couvent. Il était facile, du

reste, de s'en rendre compte.

Elle souleva l'échelle, la porta sous la fenêtre et gravit lestement les échelons.

Oui, les ruines étaient là. À gauche se dressait le bâtiment principal, dont la façade d'entrée donnait sur l'esplanade, et qui avait dû contenir dortoir, réfectoire, salle du chapitre. À la suite, une galerie écroulée menait à la chapelle, dont il ne demeurait qu'un pan d'abside ornée d'une admirable rosace de pierre. À droite, après un autre bâtiment à peu près effondré, s'étendait un espace inculte qui avait été, sans doute, le jardin du couvent et où subsistaient des débris d'arcades et de colonnes.

Le mur dans lequel se trouvait encastré le colombier formait le quatrième côté du vaste espace autrefois occupé par le cloître, ainsi qu'en témoignait une rangée d'arcades délicatement sculptées soutenues par de fines colonnes de pierre. Les autres parties de ce cloître gisaient à terre, couvertes par la mousse et les herbes folles.

Une intense végétation avait d'ailleurs tout envahi. Les églantiers et les noisetiers se

penchaient curieusement vers les fenêtres béantes, le lierre étreignait les colonnes et serpentait sur les sculptures gisantes, l'herbe très haute, mêlée de fleurs rustiques, cachait les pierres du vieil édifice consacré au Seigneur. La vie s'épanouissait de toutes parts en ce lieu dévasté par des mains criminelles, le soleil de mai dorait les murailles rousses, baignait de lumière les débris du cloître, projetait, à travers la verdure, des flèches étincelantes sur le sol transformé en un inextricable fouillis de ronces, lisserons et cent autres plantes parasites redevenues libres en ce lieu d'où les avaient chassées, bien des siècles auparavant, les moines qui avaient conquis, à force de labeur, ce terrain inculte.

Une impression de paix mélancolique se dégageait de ces ruines enveloppées de lumière, comme si l'âme sereine des anciens possesseurs eût plané sur elles. Sans doute, les moines avaient pardonné, mais la justice divine poursuivait les coupables dès ce monde. Car les Redwitz ne lui avaient pas offert réparation et le sang versé criait toujours contre eux.

En haut du vieux colombier s'éleva, ce matin-là, une prière ardente et humble – celle d'une descendante de Günther, l'égorgeur de moines. Saisie de pitié à la pensée de l'amer scepticisme, de l'implacable orgueil dans lesquels s'enfermait Jobst de Redwitz, Genovefa demanda pour lui le pardon et la lumière ; elle implora Dieu afin que cet homme apprît à courber devant Lui son front altier, sous lequel demeuraient, sans doute tant de pensées douloureuses.

# X

Héloïse se trouvait en pleine effervescence. Odo de Gheldorf avait écrit à sa mère pour lui annoncer sa prochaine arrivée, en même temps que la famille ducale, laquelle se décidait à venir passer deux mois à Sarrenheim.

M<sup>lle</sup> de Herstein avait vu aussitôt défiler en son esprit de ravissantes visions : présentation à la cour, soirées, fêtes champêtres, promenades en forêt... et au bout de tout cela, le riche mariage qui lui redonnerait le luxe indispensable.

Léna était, par elle, surchargée de travail. Il lui fallait changer des garnitures, confectionner d'élégants corsages, repasser la lingerie et les jupons abondamment garnis de dentelles. À part elle, la femme de chambre maudissait de tout cœur l'idée qu'avaient Leurs Altesses de venir en ce tranquille coin de pays. Les mois précédents avaient été un repos pour elle, Héloïse n'ayant

pas eu l'occasion de grands changements de toilette. Mais combien la frivole jeune personne allait se dédommager maintenant !

Par contre, Genovefa avait reçu cette nouvelle avec un secret ennui. Bien décidé à continuer sa vie tranquille et retirée, elle prévoyait néanmoins qu'il lui faudrait supporter les railleries de sa sœur et résister aux instances de Stephan. Fort heureusement, le comte de Redwitz – elle en avait l'intuition – serait pour elle un allié, en cette occurrence. L'annonce de la venue de la famille régnante et de M. de Gheldorf avait amené un nuage sur son front et, voyant la physionomie joyeuse d'Héloïse, il avait murmuré avec dédain :

– Qu'iriez-vous chercher là ? Il n'y a rien de tel que la solitude, car le monde – et l'entourage des cours en particulier – n'est qu'un ramassis de gens stupides.

Héloïse avait feint de ne point l'entendre et, une fois dans sa chambre, s'était absorbée avec délices dans des arrangements de toilette.

La calme existence de Genovefa continuait, ensoleillée par son amitié grandissante pour Lise

de Gheldorf et par son affection pour Johann et Adelina. Presque chaque jour, sans que nul s'en doutât, elle trouvait le moyen de les instruire des vérités religieuses et des éléments de la science. Ces deux jeunes êtres, doués d'une intelligence remarquable, étaient en outre des cœurs singulièrement délicats et aimants. Ils lui témoignaient une affection passionnée et lui confiaient tout ce qui tourmentait leurs âmes claires, précocement réfléchies.

Tous deux fiers et sensibles, ils différaient cependant de caractère. La nature d'Adelina était à la fois ardente et concentrée, un peu sauvage parfois. Son âme capable de la plus féminine tendresse était en même temps douée d'une rare énergie et savait se dévouer avec un véritable héroïsme. Ainsi le reconnut Genovefa en la trouvant un matin dans la hutte du père Lehr, occupée à panser une plaie repoussante à la jambe du vieillard. L'enfant était très pâle, mais elle serrait les dents en accomplissant la tâche avec des soins méticuleux. Quand Genovefa, l'ayant emmenée dehors, la vit défaillir entre ses bras, elle lui reprocha doucement de s'être ainsi

contrainte.

— C’était pour le bon Dieu, mademoiselle, répondit-elle simplement.

Moins austère était l’âme de Johann. Aisément rêveur, enclin à un tendre mysticisme, l’enfant se montrait fort sensible à la poésie des choses. Il aurait laissé facilement passer des heures en écoutant chanter une fauvette ou en regardant les étoiles. Genovefa lui avait découvert une voix délicieuse et des dons de musicien qu’elle cultivait de son mieux avec l’aide de Lise — loin de Nelbrück, naturellement

La piété de ce petit être était extrêmement vive et profonde, moins ardente que celle d’Adelina, mais plus enveloppée de poésie. Conduit un matin par Genovefa à la chapelle de Wilbach, il demeura un long moment absorbé dans une muette prière et, en sortant, il déclara à M<sup>lle</sup> de Herstein qu’il voulait être prêtre un jour, comme le père Ladislas.

Ainsi s’épanouissaient à la vie surnaturelle ces petites âmes pures. Genovefa se trouvait aidée, dans cette tâche, par M<sup>lle</sup> de Gheldorf et le père

Ladislas, frère de la comtesse, qui s'intéressaient vivement à ces deux enfants. M<sup>me</sup> Stollman avait dû être mise dans la confidence, afin qu'elle ne s'étonnât pas de l'absence d'Adelina et, surtout, qu'elle pût expliquer d'une manière satisfaisante celle de Johann, dans le cas où Norelmeyer aurait réclamé l'enfant. À la vive surprise de Genovefa, la femme de charge lui saisit la main et la baissa en murmurant, d'une voix que l'émotion étranglait :

– Oh ! soyez bénie, mademoiselle, pour ce que vous faites là ! Mes pauvres petits !... Moi, je ne peux rien pour eux. Je suis obligée d'obéir... car, autrement, je serais renvoyée, et, alors, qui les aimeraient et les soignerait ?

– Réellement, croyez-vous que, si vous leur aviez donné quelques enseignements religieux, M. de Redwitz s'en serait fâché ?

– Je ne sais... je n'aurais osé... Depuis la mort de son fils, M. le comte est devenu à peu près athée, je crois. Puis il avait ordonné de laisser ces enfants dans l'ignorance... Pourtant, je vous l'avoue, mademoiselle, j'avais la conscience bien

tourmentée à leur sujet !

– Mais ont-ils été baptisés ?

M<sup>me</sup> Stollman rougit et balbutia :

– Je... je ne sais... Pas ici, en tout cas.

Le père Ladislas procéda donc au baptême sous condition de Johann et d'Adelina. Mais de cette conversation avec la femme de charge, Genovefa conserva le soupçon que M<sup>me</sup> Stollman connaissait quelque chose de l'origine de ces enfants. D'autres indices avaient d'ailleurs déjà surpris la jeune fille – en particulier ses manières toujours réservées à l'égard de ces petits êtres grossièrement traités par Norelmeyer. Jamais elle ne les tutoyait et, parfois, Genovefa avait surpris son regard plein d'une sorte de regret douloureux, qui suivait Adelina et Johann occupés à de pénibles besognes.

Mais parviendrait-elle un jour à percer ce mystère ?

L'arrivée de Stephan était annoncée pour ce soir-là. Tandis qu'Héloïse, vers deux heures,

descendait à Wilbach malgré des menaces d'orage, Genovefa s'installa sur la terrasse pour terminer la peinture d'un éventail. En dépit de la chaleur lourde qu'aucun souffle d'air ne venait atténuer, elle travailla assidûment jusqu'à quatre heures. M<sup>me</sup> Stollman vint à ce moment apporter le café, en faisant observer que si M<sup>lle</sup> Héloïse tardait, elle aurait certainement de la pluie.

Tout en parlant, elle jetait les yeux sur l'éventail que venait de terminer Genovefa. Une sourde exclamation s'échappa de ses lèvres et la jeune fille, en levant les yeux, vit sa phisionomie bouleversée.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle avec surprise.

La femme de charge montra du doigt le sujet que Genovefa avait peint sur le satin blanc, dans un entourage de myosotis et de pâquerettes : un enfant vêtu de la robe blanche des druides, couché au pied d'un chêne, le regard perdu dans une mystérieuse contemplation, ses boucles blondes ceintes de gui et sa main tenant la serpe d'or.

– C'est... c'est Johann ?

La voix de M<sup>me</sup> Stollman était singulièrement troublée.

– Mais oui, c'est Johann ! N'est-ce pas qu'il fait un ravissant petit druide ?... Et il est ressemblant, je m'en aperçois !

– Oh ! oui, c'est lui... tout à fait lui ! Mais, mademoiselle, ne montrez jamais cela à M. le comte !

– Pourquoi donc ?

M<sup>me</sup> Stollman hésita, jeta un coup d'œil vers l'autre extrémité de la maison, là où se trouvait l'appartement de M. de Redwitz, puis dit en baissant la voix :

– Un jour, le comte Magnus, encore enfant, ayant entendu raconter l'histoire des druides, s'en alla mettre une grande chemise blanche, se fit une couronne de gui et, prenant une petite serpe qui servait au jardinier, partit tout seul dans la forêt. Nous le retrouvâmes couché au pied d'un chêne, précisément comme... celui-ci.

Elle se pencha sur la feuille de satin et

considéra longuement l'enfant reproduit dans une pose qu'il affectionnait, alors que, le temps de travail terminé, M<sup>lle</sup> de Herstein contait à ses élèves une histoire instructive ou leur lisait un poème à leur portée.

– Magnus de Redwitz était-il blond ?

Cette question, faite par Genovefa sur un ton d'apparente négligence, amena un frémissement sur le visage de M<sup>me</sup> Stollman.

– Oui, il était blond... et ses yeux étaient... tout pareils à ceux de son père. Ce sont les yeux des Redwitz. Vous les avez aussi, mademoiselle.

Prétextant un gâteau en train, elle s'éloigna avec une sorte de hâte, laissant Genovefa fort songeuse.

Cependant la jeune fille s'avisa qu'il était temps de préparer le café, Héloïse ne devant pas tarder à rentrer, car elle avait déclaré vouloir revenir de bonne heure. Comme elle se levait pour s'approcher de la table, un bruit de pas sur la terrasse lui fit tourner la tête. Elle vit avec surprise M. de Redwitz qui s'avancait vers elle.

Il demanda :

– Est-il vrai, Genovefa, que vous ne touchez pas à votre part de pension ?

– C'est parfaitement vrai, mon cousin.

– Et le motif ?

– Pouvant travailler, et gagner ma vie, je trouve peu digne d'accepter l'argent d'un parent qui a été si longtemps un étranger pour nous, et qui n'a jamais pardonné à ma mère.

Une lueur passa dans le regard du comte.

– Vous êtes libre, dit-il froidement. Mais je continuerai de vous faire verser cette somme, comme auparavant ; vous en ferez ce qu'il vous plaira.

– Soit ! Mais cet argent vous sera restitué intégralement le jour de ma majorité.

Il murmura :

– Oh ! d'ici là !

D'un geste machinal, il se mit à caresser sa barbe soyeuse, tout en regardant Genovefa, qui commençait de préparer le café.

— Voyons, autre chose maintenant ! reprit-il tout à coup. Vous ne m'avez pas caché vos principes égalitaires. C'est probablement dans l'intention de les mettre en pratique que vous voyez quotidiennement la propriétaire de la scierie ?

— Quotidiennement est exagéré, répondit Genovefa avec calme. En réalité, je vois deux ou trois fois par semaine M<sup>me</sup> Stecker, soit chez elle, soit, plus souvent, à Wilbach. C'est M<sup>me</sup> de Gheldorf qui m'a mise en rapport avec cette personne excellente, vraiment distinguée d'esprit et de cœur, et l'une des bienfaitrices de la contrée.

— Et aussi la fille d'un charbonnier, d'un misérable trouvé mort de faim dans sa hutte. Moritz Stecker recueillit l'enfant et, plus tard, son fils Everard commit l'insigne folie de l'épouser. Voilà qui est cette personne « distinguée »... À cela, vous me répondrez que la naissance ne donne pas toujours la distinction physique ou morale. Admettons-le ; mais il n'en est pas moins certain que cette relation n'est pas digne de votre

rang et, pour cette raison, je vous interdis absolument des rapports aussi fréquents. Un simple salut, un mot par hasard ; mais je ne tolérerai pas davantage, Genovefa.

— Pouvez-vous penser, vraiment, que je vais humilier ainsi cette noble femme ? En ce cas, c'est que vous ne me connaissez pas, mon cousin !... D'ailleurs, M<sup>me</sup> de Gheldorf et ses filles reçoivent souvent M<sup>me</sup> Stecker et vont prendre le thé chez elle.

Il eut un mouvement d'impatience.

— Ce sont des exaltées comme vous. Je me reproche de plus en plus d'avoir consenti à ces relations... Que les comtesses de Gheldorf jouent aux châtelaines charitables, cela les regarde, mais il ne me convient pas de vous voir les suivre dans cette voie et courir les taudis des miséreux.

Il fixait sur elle son regard dominateur ; mais elle ne baissa pas les yeux. Elle était décidée à lui faire comprendre que jamais il n'annihilerait sa volonté, jamais il ne trouverait chez elle un docile acquiescement à ses prétentions injustes.

Elle ouvrait la bouche pour une réplique catégorique. Mais les mots moururent sur ses lèvres.

Le regard du comte venait de tomber sur la feuille de satin blanc étalée sur la table. Cet homme hautain, qui semblait toujours si parfaitement maître de lui-même, chancela et se retint précipitamment au dossier d'une chaise. Il était devenu livide et ses yeux s'attachaient avec une avidité douloureuse sur l'enfant blond rêvant sous un chêne.

Il demanda enfin, d'une voix un peu rauque :

– Où avez-vous vu cela ?

– C'est une fantaisie dont j'ai eu l'idée un jour, en voyant le petit Johann dans cette attitude.

– Oui, une fantaisie, rien de plus. Ce... ce vagabond ne peut rien me rappeler...

M. de Redwitz respira avec force, regarda le ciel devenu plus sombre encore et, faisant visiblement effort sur lui-même, dit avec une froide tranquillité :

– Voici l'orage tout proche. Je crois qu'il

serait bon de sonner Stollman pour rentrer ces préparatifs de collation.

— Je le ferai moi-même, mon cousin... Accepterez-vous une tasse de café ?

— Non, merci. Mon régisseur de Stüchausen m'a envoyé une liasse de comptes et...

S'interrompant, le comte fit, simultanément avec Genovefa, quelques pas vers la porte du salon où apparaissaient Héloïse, très animée et Stephan en costume de voyage.

— Figurez-vous que je viens de le rencontrer au croisement des routes de Wilbach et de Nelbrück ! s'écria Héloïse. Il arrivait pédestrement, n'ayant pu trouver un véhicule quelconque à Lansfeld.

Stephan embrassa tendrement sa jeune sœur et s'inclina devant M. de Redwitz.

— Je regrette de survenir ainsi à l'improviste, mon cousin. Mais j'ai découvert un train beaucoup plus direct et je me suis permis d'arriver quelques heures plus tôt.

— Vous êtes tout excusé, dit le comte en lui

tendant la main. Mais vous avez de la chance d'arriver avant l'orage, car la route de la forêt ne vous offrait pas d'abri.

Un éclair fulgurant l'interrompit. Genovefa se précipita sur la table et la rentra avec l'aide de Stephan. Après avoir échangé encore quelques mots avec le jeune officier, M. de Redwitz se retira, malgré les instances d'Héloïse qui voulait lui faire accepter une tasse de café.

– Un homme superbe... mais qui ne doit pas être commode tous les jours ! murmura Stephan, quand la porte se fut refermée sur le comte.

Héloïse eut un geste d'insouciance.

– Oh ! nous n'avons guère affaire à lui ! D'ailleurs, il suffit d'être toujours de son avis, et tout marche fort bien.

– Et toi, qu'en dis-tu, Genovefa ?

La jeune fille, qui commençait à verser le café, tourna vers Stephan son visage sérieux.

– Je préfère t'apprendre dès aujourd'hui que je suis – bien malgré moi – en révolte ouverte contre M. de Redwitz... À propos, Héloïse,

pourrais-tu me dire par qui il a connu mes rapports avec M<sup>me</sup> Stecker et ma résolution de ne plus me servir de son argent ?

L'aînée rougit, en détournant un peu les yeux, car le loyal et clair regard de Genovefa était parfois assez gênant.

— Il m'a interrogée à ton sujet... Et, du reste, il était de mon devoir d'aînée de le prévenir, cette relation étant si peu en rapport avec ton rang. N'oublie pas que tu es fort jeune, Genovefa, tout à fait inexpérimentée, ce qui nécessite la surveillance de tes faits et gestes.

Un soupir d'ironie mélancolique vint aux lèvres de Genovefa. Sans rien répliquer, elle commença de couper le gâteau, tandis qu'Eloïse s'en allait vers une fenêtre. Les grondements se rapprochaient, des éclairs illuminaient le parterre et embrasaient au loin la forêt.

— M. de Gheldorf arrive dans quelques jours, annonça Héloïse. Je pense que Leurs Altesses ne tarderont pas non plus, car on aère Sarrenheim, les ouvriers y travaillent, et un certain nombre de familles de Thünbach ont déjà retenu des

logements aux environs. J'ai hâte de voir un changement dans cette morne, stupide existence !

Elle se rapprocha de la table et mit une main sur l'épaule de Genovefa, en disant d'un ton moqueur :

– Pendant ce temps, Stephan, la jeune personne que voilà jouera le rôle de Cendrillon. Grand bien lui fasse !... Et, après tout, j'aime mieux cela ! ajouta-t-elle entre ses dents, en jetant un coup d'œil sur le charmant visage de sa sœur.

## XI

En remontant le lendemain de Wilbach où elle avait été entendre la messe, ainsi qu'elle le faisait presque quotidiennement, Genovefa aperçut M<sup>me</sup> Stollman qui sortait de l'appartement de son maître, portant une tasse sur un plateau d'argent. Elle apprit à la jeune fille que M. de Redwitz avait un violent accès de fièvre, malaise qui le prenait fréquemment depuis quelques années et durait plusieurs jours.

Genovefa, après avoir déjeuné, s'en alla dans la forêt pour donner à Adelina sa leçon habituelle. Ce jour-là, Johann, occupé par Norelmeyer, n'avait pu accompagner sa sœur. En revenant à Nelbrück, la jeune fille le rencontra sur l'esplanade, traînant péniblement une botte de foin. N'écoutant que l'inspiration de son cœur, elle la saisit entre ses bras et la porta jusqu'à l'écurie, malgré les protestations de l'enfant.

Norelmeyer était là, occupé à panser les chevaux. En voyant M<sup>lle</sup> de Herstein, il s'arrêta net et ses yeux s'écarquillèrent pour contempler ce spectacle inconcevable : une demoiselle de noble maison portant une botte de foin !

– Mais, gracieuse mademoiselle, que faites-vous là ? balbutia-t-il.

– Ceci était vraiment trop lourd pour l'enfant, répondit-elle en jetant son fardeau à terre.

Comme elle revenait sur l'esplanade, elle s'aperçut que d'autres personnes avaient été témoins de son action. Héloïse et Stephan s'avançaient vers elle. La physionomie du jeune homme témoignait de quelque désapprobation et l'aînée montrait ses dents fines en un sourire méchamment railleur.

– Tu joues à la fille de ferme ? dit-elle d'un ton narquois. Les exercices de ce genre finiront par te donner le physique de l'emploi : taille massive, belles couleurs rouges, grosses mains hâlées.

Genovefa sourit avec quelque moquerie.

– Rassure-toi, je n'en arriverai pas là, et je ne pense pas que le fait de porter une botte de foin, par hasard, me transforme en fille de ferme.

– Par hasard ? Qui peut savoir à quelles besognes tu te livres dans tes rapports avec les misérables ? Malheureusement, tous les Gheldorf sont imbus de ces opinions égalitaires et ne peuvent que les entretenir.

– Même le comte ? demanda Stephan.

– Oui, lui aussi. Pourtant, c'est un homme intelligent, il appartient à l'une des plus nobles et des plus anciennes familles d'Allemagne et, personnellement, il aurait le droit de se mettre au-dessus des autres, car, ainsi que tu le verras, Stephan, il est fort séduisant, surtout lorsqu'il veut bien ne pas se faire trop sérieux. Malheureusement, il a des idées de charité, des opinions sociales tout à fait exagérées. À la rigueur, chez un homme dans sa position, cela peut passer pour une originalité, mais j'avoue qu'il me semble fort ridicule de voir des jeunes filles comme Lise de Gheldorf et Genovefa s'en aller jouer à la sainte Élisabeth près des pauvres

de la contrée.

– Évidemment...

Stephan passait sa main sous le bras de sa jeune sœur en la considérant affectueusement.

– ... Il ne faudrait pas exagérer, ma petite Genovefa. Il est bon d'être charitable, mais sans excès... Veux-tu venir faire un tour avec moi ? Nous avons un quart d'heure avant le déjeuner.

– Auquel n'assistera pas M. de Redwitz, ajouta Héloïse. Il est un peu souffrant, ainsi que vient de me l'apprendre Norelmeyer... Va, Genovefa, va faire connaître à Stephan un peu de ta chère forêt. Pendant ce temps, j'irai voir où en est Léna de la confection de mon corsage.

Tandis que les deux jeunes gens s'éloignaient, l'aînée les suivait des yeux. Un pli barrait son front tandis qu'elle songeait :

« Cette petite devient vraiment très jolie... beaucoup trop jolie pour une petite fille qui a une sœur aînée à marier. Le comte Odo paraît déjà très empressé près d'elle... Il faudra que je voie à l'éloigner de Wilbach. »

... Comme Genovefa, après le déjeuner, allait suivre son frère et sa sœur dans le salon bleu, Norelmeyer l'informa que M. de Redwitz la priait de venir lui parler.

Elle trouva le comte assis dans son cabinet de travail, près d'une table légère qui supportait quelques livres, une fiole et un verre d'eau. Le visage qu'il tourna vers sa jeune parente était fatigué, comme creusé, mais le regard restait ferme et impérieux.

— J'ai recours à votre complaisance, Genovefa. Malgré tous mes efforts, il m'est impossible d'écrire une ligne aujourd'hui, et vraisemblablement il en sera de même pendant quelques jours. Or, j'ai reçu ce matin une lettre qui exige une réponse immédiate. Le duc régnant me fait demander la cession d'une partie de la forêt qui m'appartient. Je vous serais reconnaissant de me servir de secrétaire pour cette réponse — qui sera un refus.

— Certes, avec plaisir, mon cousin.

Elle s'assit devant le bureau et commença d'écrire sous sa dictée. Dans cette pièce sévère,

sa jeunesse et sa beauté mettaient une note rayonnante. La physionomie du comte se détendait visiblement et son accent avait une intonation adoucie quand il remercia Genovefa, tandis qu'elle présentait la feuille à sa signature.

— Je vous ai fait perdre un peu de temps — de ce temps si bien employé en travaux de toutes sortes. Il est vrai que vous avez là une occasion d'exercer la charité d'une façon peut-être très méritoire, car je crois que vos préférences vous inclinent du côté des pauvres, plutôt que vers les grands de ce monde.

— La charité ne fait exception ni de rang ni de personnes. Il nous faut faire le bien là où Dieu nous en marque la tâche.

Pensivement, Genovefa ajouta :

— Et les grands sont souvent bien à plaindre.  
— Oui, c'est vrai, dit M. de Redwitz, d'une voix qui parut à la jeune fille un peu brisée.

Pendant un instant, il demeura silencieux, absorbé dans quelque pensée pénible. Par la fenêtre ouverte des sons de piano et de violon

arrivèrent tout à coup, venant de Wilbach. Le comte dit brusquement :

– Fermez, je vous prie !

Genovefa obéit et revint près de lui.

– Si vous avez encore besoin de moi, mon cousin, je serai à votre disposition quand il vous plaira.

– Vraiment, vous me faites cette offre sincèrement ? S'il en est ainsi, je vais encore mettre votre complaisance à contribution. Il y a des comptes de régisseur que je vous prierai de revoir. C'est chose simple et rapide, vous allez voir.

De fait, guidée par lui, Genovefa eut très vite terminé ce travail. Tandis qu'elle rangeait les papiers épars, M. de Redwitz dit avec quelque ironie :

– Je vous ai fait perdre une heure de beau temps. Mais vous aurez du moins la satisfaction de penser que mon hospitalité sera payée aujourd'hui.

Une légère rougeur monta aux joues de

Genovefa. Il avait donc deviné le sentiment qui la poussait à lui offrir son aide ?

– C'est, en effet, un soulagement pour moi, et vous avez là un moyen de me faire trouver moins dure la contrainte dans laquelle vous me tenez, mon cousin.

– Est-elle vraiment si dure ?... Et moi qui me flattais de vous voir déjà acclimatée ici !

Il y avait, dans son accent, un mélange d'ironie et de contrariété.

– ... Cependant, que vous manque-t-il ? Vous avez à Wilbach des relations tout à fait selon vos goûts ; je vous laisse jouir, me semble-t-il, d'une suffisante liberté – trop grande, peut-être, car je crains que vous ne jouiez un peu ridiculement à la princesse charitable...

À propos, est-il vrai, comme me l'a dit Héloïse, que vous ayez résolu de vous tenir à l'écart des réunions dont le séjour de la cour sera le prétexte, à Wilbach comme ailleurs ?

– J'y suis en effet tout à fait décidée. Me désapprouvez-vous, mon cousin ?

— Moi ? Pas du tout !... Bien au contraire !

Sa physionomie témoignait, en effet, d'une évidente satisfaction.

— ... Mais pourrais-je connaître vos raisons ?

— Je n'ai pas les moyens de faire face aux dépenses que nécessiteraient ces réunions et, de plus, le monde ne m'attire pas. Réellement, la privation sera bien minime pour moi !

Il eut un demi-sourire quelque peu sceptique.

— Hum !... Peut-être aurez-vous des regrets, malgré tout. Il est vrai que vous semblez si raisonnable !... Mais vous serez privée souvent de la société de vos amies. Nécessairement, les dames de Gheldorf vont se trouver lancées dans le courant des mondanités.

— Oh ! le moins possible ! La comtesse est de santé délicate, sa fille aînée n'aime pas le monde et M. de Gheldorf, après ses travaux de cet hiver, souhaite mener une vie calme et reposante.

— Ah ! vraiment ? Ainsi, vous aurez le plaisir d'entreprendre de longues conversations philanthropiques, philosophiques, etc., avec ce

personnage austère, fuyant le monde comme vous ?

Genovefa regarda le comte avec surprise. Il parlait sur un ton de persiflage et son regard, devenu dur, s'attachait sur la jeune fille avec une expression d'inquisition qui l'irrita secrètement.

— M. de Gheldorf n'est pas austère le moins du monde, dit-elle avec froideur. Il est même très aimable et fort gai. Mais il sait unir ces agréments à de sérieuses qualités morales, à de profondes convictions religieuses et à une intelligence rare. Il prend peu d'intérêt aux entretiens futiles et aime à s'entretenir de sujets choisis, élevés, toujours intéressants ; mais il n'a absolument rien du pédant, je puis vous l'affirmer.

M. de Redwitz eut une sorte de rire sarcastique.

— Quelle chaleureuse défense ! Vous semblez pénétrée d'admiration pour ce jeune savant... qui n'est pas pédant, chose extraordinaire !

Le teint de Genovefa rosit légèrement. Tout en entourant d'un ruban les papiers qu'elle venait de

réunir, elle répliqua, d'un ton que l'émotion faisait légèrement frémir :

— J'honore en effet le noble caractère de ce jeune homme qui, comblé de tous les dons et pouvant aspirer à tous les succès mondains, occupe sa vie à d'utiles travaux, pratique fièrement sa religion et sait se pencher avec compassion vers l'humanité souffrante. De plus, j'ai envers lui, comme vous le savez, un motif personnel de reconnaissance.

— C'est évident.

Le sarcasme persistait dans l'accent de M. de Redwitz.

— ... Je vois que le comte de Gheldorf est à vos yeux une sorte de chevalier idéal. Mais attention aux désillusions ! Les plus beaux caractères ont leurs dessous, parfois assez laids, sachez-le.

Genovefa eut un vif mouvement de protestation.

— Non, non, l'humanité n'est pas si noire que vous le pensez ! Vous aurez beau me prêcher le désenchantement de toutes choses, je croirai

toujours à la vertu, à la noblesse de certaines âmes. Parce que beaucoup faiblissent dans le chemin de la vie, il ne s'ensuit pas que tous doivent se trouver englobés dans la réprobation. Ce serait injuste... et vraiment bien triste.

– Triste ?... oui, certainement. L'existence est du reste une chose lamentable et, vraiment, je me demande pourquoi nous la vivons ! Un préjugé fait considérer à bien des esprits la mort volontaire comme une lâcheté. C'est une idée fausse...

– Oh ! mon cousin !

Les lèvres du comte eurent une crispation de sarcasme.

– Je ne parle pas pour vous, qui avez des croyances religieuses. Mais moi !...

Il leva les épaules et demeura un moment silencieux, le front appuyé sur sa main. Puis, relevant la tête, il dit avec calme :

– Je vous remercie, Genovefa. Quand vous aurez quelques moments disponibles, je serai satisfait de retrouver votre main secourable. Mes

doigts se fatiguent aisément et j'ai nombre de documents à transcrire.

— Vous me trouverez toujours à votre disposition, répondit Genovefa en s'inclinant pour prendre congé.

Dans l'après-midi de ce même jour, Genovefa descendit à Wilbach avec Héloïse et Stephan. L'arrivée du comte de Gherdorf était annoncée pour le lendemain et cette perspective remplissaient d'allégresse la noble demeure. Timour lui-même témoignait une joie impétueuse et faillit renverser Stephan au moment où celui-ci s'inclinait devant M<sup>me</sup> de Gheldorf.

Vers la fin de la visite, le père Ladislas et Lise prirent à part Genovefa, pour s'entretenir de leurs œuvres communes. Il fut longuement question de Johann, dont la vive intelligence et les remarquables dispositions musicales autorisaient les plus ambitieuses espérances.

— Mais le comte de Redwitz s'opposera inflexiblement à toute tentative pour enlever

l'enfant à sa vie de labeur manuel, fit observer Genovefa. Bien que ne s'occupant pas de Johann et ne pouvant même supporter de l'apercevoir, il semble avoir à son sujet des idées tout à fait arrêtées.

— Nous essaierons cependant un de ces jours, dit le père Ladislas. Il serait criminel d'étouffer les germes si riches de cette charmante nature... Et, d'ailleurs, ce pauvre petit ne supportera pas longtemps les travaux dont on l'accable.

— Ils sont délicieux tous deux, ajouta Lise. Maman, qui a vu Johann, l'autre jour, dit qu'il lui rappelle quelqu'un ; mais elle n'a pu préciser ce souvenir... Il faudra que vous le fassiez chanter un jour à la chapelle, mon oncle. Sa voix est réellement merveilleuse.

— J'y ai pensé. Nous organiserons une petite fête religieuse, et j'espère que M<sup>lle</sup> de Herstein voudra bien se faire entendre, ainsi qu'Odo.

En rentrant à Nelbrück, vers cinq heures, Genovefa aperçut Johann qui errait sur l'esplanade, la guettant évidemment. Elle laissa passer son frère et sa sœur qui parlaient avec

animation et rejoignit l'enfant.

Johann dit avec un air de mystère :

– Mademoiselle, je voudrais vous montrer quelque chose. J'ai trouvé un souterrain.

– Où donc, mon petit ?

– Pas bien loin. Venez voir.

Genovefa suivit l'enfant, qui marchait vivement sur le sol herbeux. Pendant quelques instants, il descendirent la pente à l'ombre des futaies épaisses et atteignirent enfin un amoncellement d'énormes blocs de pierre qui semblaient soudés les uns aux autres.

L'un d'eux, cependant, s'était détaché, sans doute sous la lente action des pluies. Il était à demi suspendu, découvrant une ouverture étroite où devait pourtant passer un corps mince.

– C'est là, mademoiselle, dit le petit garçon.

– Mais c'est très dangereux, Johann ! La pierre peut se détacher complètement

– Oh ! elle a l'air solide ! Adelina est passée par là aussi, hier. Nous avions emporté une

bougie et nous avons très bien vu un grand corridor tout noir, qui descendait, et au bout une vieille porte avec des barres de fer toutes rouillées. On entendait du bruit derrière, comme quelqu'un qui marchait tout le temps, tout le temps. Puis la personne qui était là a poussé un grand soupir... Et après, nous n'avons plus rien entendu. C'est bien étonnant, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est singulier... Mais vous allez me promettre, Johann, de ne plus retourner là. Je vous assure que ce serait trop dangereux.

L'enfant jeta un coup d'œil de regret vers l'ouverture sombre.

– Puisque vous le voulez, je le promets, mademoiselle. Mais j'aurais bien désiré savoir qui habite comme cela sous la terre.

Genovefa sourit, tout en prenant la main de l'enfant pour remonter vers Nelbrück. Évidemment, Johann et Adelina avaient été dupes de leur imagination ; leurs jeunes esprits, impressionnés par l'obscurité et le mystère, avaient cru percevoir du bruit derrière cette porte qui ouvrait sans doute sur les souterrains du

couvent.

En remontant le sentier qui conduisait au logis seigneurial, Genovefa distingua à travers les arbres, un peu éclaircis en cet endroit, la silhouette des ruines de la chapelle. Celles-ci étaient plus considérables qu'elle ne l'avait pensé en contemplant le couvent du haut du vieux colombier. Là encore, la végétation forestière s'emparait de nouveau du domaine, autrefois conquis sur elle, et les débris de colonnes, les arcades, les portiques disparaissaient, en partie, sous une avalanche de verdure.

– C'était beau, quand le couvent existait ? dit Johann. Les moines devaient être bien heureux, mademoiselle ?

– Oui, très heureux, Johann. C'étaient de saintes âmes qui priaient pour les pécheurs et faisaient beaucoup de bien dans la contrée.

– Et le comte Gunther les a tués... Et il a pris la maison des moines. C'est un vol, cela !

– Hélas ! oui ! murmura mélancoliquement Genovefa.

## XII

Wilbach possédait son jeune seigneur, et à Sarrenheim étaient apparus un certain nombre de serviteurs précédant de quelques jours Leurs Altesses. Le paisible pays s'animait, trois ou quatre familles ayant déjà pris possession des logis étroits, mal agencés, loués pour toute la durée du séjour des souverains.

Wilbach avait aussi ses hôtes : deux jeunes officiers, l'un cousin, l'autre ami de M. de Gherdorf. Dès le premier jour de réunion avec Héloïse et Stephan, les projets de promenades et de distractions variées allèrent leur train, tandis que Lise offrait le thé aux causeurs installés sur la terrasse.

Odo se mêla d'abord à la conversation, puis, la jugeant suffisamment lancée entre M<sup>lle</sup> de Herstein et les trois officiers, il se rapprocha de la balustrade à laquelle s'appuyait le père Ladislas.

Celui-ci tourna vers son neveu un regard de souriante affection.

— Te voilà enfin pour quelque temps parmi nous... Vraiment, mon cher enfant, tu as besoin de repos, ta mine nous le dit.

Odo riposta gaiement :

— Mais non, mon oncle, je me sens fort dispos. Vous savez que le travail, c'est ma vie... Le prince Moritz et moi avons déjà fait le plan d'un autre ouvrage que nous commencerons l'hiver prochain.

— Vous êtes infatigables ! Mais sais-tu que, dans ce labeur ininterrompu, tu n'auras pas le temps de penser à ton avenir ? Cependant, nous souhaitons si vivement voir près de toi une jeune comtesse de Gheldorf !

Sans répondre, Odo se pencha et sa main distraite cueillit une rose qu'elle effeuilla machinalement

— Les jeunes personnes sérieuses existent, heureusement, continua le prêtre. Nous en connaissons quelques-unes, dans notre parenté, et

nos relations... Mais peut-être as-tu déjà idée de celle que tu associeras un jour à ta vie ?

Un sourire très doux vint aux lèvres du jeune comte. Il dit à mi-voix :

– Oui, peut-être, cher oncle.

Le père Ladislas le quitta à ce moment pour répondre à un appel de sa sœur. Odo s'accouda à la balustrade et considéra distraitemment les jardins fleuris avec une merveilleuse profusion, ornés de blanches statues, de gerbes d'eau qui étincelaient aux rayons ardents du soleil de juillet. Sous les bosquets et les tilleuls, l'ombre s'étendait, mystérieuse et fraîche... Odo continuait de sourire, tandis que ses yeux semblaient suivre quelque délicieuse vision.

– Wilbach est un lieu de rêve et je comprends que vous soyez heureux d'y être de retour, monsieur de Gheldorf !

Stephan s'avançait vers lui, avec Lise et Genovefa.

Odo se redressa et se détourna vivement. Son regard charmé enveloppa discrètement Genovefa,

tandis qu'il répliquait :

– Oui, j'aime beaucoup Wilbach. Mais je suis heureux surtout d'y retrouver la vie de famille, et aussi ma chère forêt. À Thünbach, j'ai la nostalgie de ses magnifiques futaies, de son air pur, sainement parfumé.

– Comme je vous comprends ! dit Genovefa. Moi, qui vis près d'elle depuis si peu de temps, j'y suis déjà attachée... Je crois que M. de Redwitz subit aussi, sans en avoir conscience, l'influence de cette charmeuse, car je ne m'explique pas autrement qu'il demeure en ces lieux où plusieurs malheurs ont frappé les siens.

– Il a toujours fort aimé Nelbrück, et son fils avait cette même prédilection... Pauvre Magnus, ses restes ne reposent même pas dans sa patrie !

– Comment, son père ne les a pas ramenés ?

– Non, ils sont demeurés en Amérique. Nous avons trouvé cela assez singulier, d'autant plus que M. de Redwitz était là-bas au moment de la mort de son fils. Mais il y a toujours eu chez lui une certaine dose d'originalité.

— Oui, je m'en suis aperçue. Ainsi, je n'ai pu comprendre encore pourquoi il nous avait appelées près de lui. Avec ses habitudes, son genre de vie solitaire, sa nature peu communicative, à quoi lui sert notre présence ?

Quelques instants plus tard, toute la jeunesse s'éloignait pour une promenade dans les jardins. Peu à peu, des groupes s'échelonnèrent. Héloïse écoutait avec un vif intérêt une description de fête au palais royal d'Athènes que lui faisait le baron de Holl, les jumelles causaient sports avec Stephan et M. de Burgen. Lise, souriante et silencieuse, marchait près de Genovefa et d'Odo, qui s'entretenaient de sujets divers et semblaient aussi heureux l'un que l'autre.

Cette fin d'après-midi était délicieusement tiède et quand vint l'heure du départ, Héloïse elle-même refusa la voiture. Le père Ladislas, Odo et Ida reconduisirent leurs hôtes jusqu'à la barrière qui fermait la base du plateau. En remontant vers Nelbrück entre son frère et sa sœur, Genovefa sentait une joie secrète chanter en son âme car, tout à l'heure, quand Odo avait

pris congé d'elle, le beau regard fier contenait une respectueuse tendresse qui avait fait palpiter son cœur.

Comme les jeunes filles et Stephan approchaient de la balustrade de pierre qui séparait le potager du parterre, ils virent le comte de Redwitz qui s'y tenait accoudé, un livre à la main et le regard fixé sur la vallée.

— Vous voilà de retour, jeunes gens ? dit-il, en faisant quelques pas au-devant d'eux. Eh bien ! Stephan, Wilbach vous plaît-il ?

— C'est une résidence idéale, mon cousin ! Et quels hôtes parfaits !... si aimables, si accueillants !...

— Oui, les Gheldorf ont toujours eu cette réputation. De plus, ils ont l'avantage de porter un nom qui est l'un des plus anciens et des plus glorieux de l'Empire. Chez eux, il n'y a jamais de mésalliances, bien qu'en général ils fassent profession de ne se marier que selon leur cœur et leurs traditions catholiques.

— Et la fortune est superbe, n'est-ce pas ?

— Superbe, en effet... ce qui n'est pas à dédaigner, qu'en dites-vous, Héloïse ?

Il regardait la jeune fille avec un demi-sourire nuancé d'ironie.

Elle rougit légèrement, tandis qu'il continuait :

— Et le comte de Gheldorf est fort bien, ainsi que j'ai pu en juger d'ici. Avec toutes les qualités qu'il possède, il ferait un mari parfait, n'est-il pas vrai ?

— Je suis tout à fait de cet avis, répliqua Éloïse avec aplomb. Oui, je ne fais pas de difficulté pour reconnaître qu'il me plaît beaucoup... Et je suis très heureuse de savoir que vous approuveriez ce mariage.

— J'en serais même très satisfait. Il ne vous reste plus maintenant qu'à faire la conquête de ce beau et savant chevalier... Et vous, Stephan, ne tenterez-vous pas de charmer le cœur de la sœur aînée ?

Stephan secoua la tête.

— Non, je ne le crois pas. La comtesse Lise est délicieuse, mais elle m'intimide. Elle me fait

l'effet d'un être un peu en dehors de l'humanité, d'une créature idéale, et... je me sens très petit devant elle, je l'avoue.

Héloïse éclata de rire.

– Quelle idée ! Elle est très dévote – beaucoup trop même –, c'est vrai, mais si tu arrivais à lui plaire, tu la changerais... Qu'en dis-tu, Genovefa ?

Appuyée au tronc d'un saule, Genovefa serrait entre ses doigts la tige d'une rose pourpre cueillie pour elle par Odo de Gheldorf dans les jardins de Wilbach. Était-ce le reflet du feuillage qui la rendait un peu pâle et mettait une ombre sur ses beaux yeux ?

À la question de sa sœur, elle répondit froidement :

– J'en doute et ce ne serait pas à souhaiter. Telle qu'elle est, Lise est une sainte.

– Dis une exagérée, plutôt ! Avec des idées et des habitudes pareilles, elle ne trouvera pas facilement à se marier, en dépit de sa fortune... Je vous avoue, mon cousin, que je n'aime pas

beaucoup cette relation pour Genovefa. M<sup>lle</sup> de Gheldorf ne peut qu'encourager ses excès de dévotion et ses tendances égalitaires.

— Je le crains ! dit M. de Redwitz d'un ton bref.

Il prit une lorgnette déposée sur la balustrade — il avait dû voir ainsi très facilement les châtelains de Wilbach et leurs hôtes — et se détourna pour remonter vers Nelbrück. En même temps, son regard assombrit Genovefa.

Il s'engagea dans une des allées envahies par les herbes folles qui menaient à la maison seigneuriale et les jeunes gens le suivirent. Genovefa marchait un peu en arrière. Cette révélation du but poursuivi par sa sœur lui avait causé une pénible surprise, dont elle avait peine à se remettre. Cependant était-il étonnant qu'Héloïse, si ambitieuse, si avide de luxe et d'honneurs, souhaitât captiver l'opulent comte de Gheldorf, le favori des souverains ? Évidemment son assiduité à Wilbach n'avait pas d'autre motif et Genovefa trouvait maintenant singulier de ne pas l'avoir encore compris.

— « Oh ! ce n'est pas la femme qu'il lui faut ! songea-t-elle avec une sensation de révolte. Elle, si frivole, si personnelle... et lui si généreux, si délicatement bon ! »

Mais vraiment, en y réfléchissant, elle se souvenait d'avoir vu M. de Gheldorf plutôt froid à l'égard d'Héloïse, sous sa courtoisie de grand seigneur. Lise ne lui avait pas caché non plus que son frère trouvait M<sup>lle</sup> de Herstein aînée bien peu sérieuse, trop occupée de mondanités.

« Enfin, ce regard, tout à l'heure... »

Genovefa devint toute rose à ce souvenir. Si M. de Gheldorf l'aimait, elle savait qu'en toute conscience elle n'aurait rien à se reprocher à l'égard de sa sœur. Leurs âmes avaient sympathisé spontanément le premier jour où ils s'étaient connus. Dès ce jour-là même, sans qu'ils s'en doutassent, leurs cœurs s'étaient donnés l'un à l'autre... Mais Héloïse, à ce moment, était encore une inconnue pour Odo de Gheldorf.

Genovefa s'arrêta tout à coup en retenant une exclamation d'effroi. Une voix d'enfant s'élevait

dans une allée voisine — une voix souple, veloutée, admirable. C'était Johann qui chantait ainsi.

Et M. de Redwitz était là !

Le comte s'immobilisait brusquement. Genovefa crut voir tressaillir son grand corps robuste...

À travers les arbustes clairsemés, on apercevait l'enfant. Il s'avancait lentement, les yeux levés au ciel, et ce petit être amaigri, misérablement vêtu, semblait ne plus appartenir à la terre. Les mains jointes, il marchait comme en un rêve.

D'un bosquet surgit Norelmeyer, pâle de fureur. Il marcha vers Johann, le bras levé, en grommelant une menace.

Genovefa allait se précipiter pour défendre le petit garçon. Mais, déjà, M. de Redwitz s'élançait et, au moment où le poing de Norelmeyer allait s'abattre sur la tête blonde, il repoussa le vieillard si brusquement qu'il serait tombé s'il n'avait réussi à se raccrocher à un arbre.

Le visage du comte était blême. Détournant son regard de l'enfant qui levait sur lui ses beaux yeux surpris et terrifiés, il dit sourdement :

– Va-t'en !

Johann tourna le dos et se mit à courir dans la direction du logis. M. de Redwitz parut alors reprendre possession de lui-même. Il passa son mouchoir sur son front où perlait un peu de sueur et revint lentement vers ses jeunes parents.

– Je suisridiculement nerveux, dit-il avec un calme que démentait l'éclat fiévreux de son regard. Je ne puis supporter entendre chanter, et cette voix surtout m'a... m'a désagréablement impressionné.

– Elle est pourtant admirable, dit Stephan. Qui est cet enfant ?

Héloïse plissa dédaigneusement les lèvres.

– Un petit vaurien, tout simplement. La voix est jolie, c'est vrai, mais l'enfant prend des libertés inconcevables et j'aprouve fort Norelmeyer qui voulait châtier cet effronté.

Genovefa s'écria avec indignation :

— Héloïse, c'est odieux ! Un petit être si frêle !... Heureusement, un autre a été plus pitoyable que toi !

Elle regardait avec reconnaissance M. de Redwitz. Le hautain visage parut agité d'un frémissement, pendant quelques secondes.

— Je ne puis voir battre un enfant, dit le comte avec froideur. C'est une faiblesse, je l'avoue, mais je n'en suis pas toujours maître.

Héloïse murmura d'un ton moqueur :

— La phisyonomie de Norelmeyer est à peindre, en vérité ! Le pauvre homme a l'air pétrifié. Il croyait certainement bien faire et obtenir vos bonnes grâces, mon cousin.

Le comte, sans répondre, abaissa son chapeau sur ses yeux et continua sa route vers le logis. Il passa devant Norelmeyer sans lui accorder un regard. Le vieillard, comme l'avait dit Héloïse, paraissait complètement ahuri et sa phisyonomie témoignait d'une stupéfaction presque risible à force d'intensité.

— Un singulier original, notre parent ! dit

Héloïse à l'oreille de son frère.

— Oui... et pas facile ! Je ne voudrais pas être dans la peau de ses domestiques. Ce pauvre vieux a manqué avoir la tête brisée... Il est vrai que le vilain bonhomme le méritait quelque peu, car je ne sais comment il allait traiter cet enfant. Je me préparais à le défendre quand M. de Redwitz m'a devancé, avec une promptitude extraordinaire, étant donné son âge.

— Je me demande ce qui lui a pris, car il n'a pas coutume de se soucier de ces gens-là.

— Mais l'enfant était si touchant ! Quel délicieux petit être ! Il est bien concevable que M. de Redwitz, si peu sensible qu'il soit, ait été indigné...

Genovefa, qui suivait silencieusement son frère et sa sœur, songea :

« Étant donné son caractère et la façon dont il fait traiter ces enfants, non, ce n'est pas explicable. Il y a autre chose... Mais quoi ? »

Tout à l'heure, elle avait été frappée d'une soudaine révélation : la ressemblance de l'enfant

avec le comte Jobst. Johann, le petit paria, avait le type des Redwitz.

Et elle savait aussi, par l'émotion qu'avaient témoignée successivement M<sup>me</sup> Stollman et le comte, devant le petit druide de l'éventail, que Johann ressemblait à Magnus enfant.

## XIII

Une pluie nocturne était venue rafraîchir considérablement l'atmosphère embrasée des jours précédents. Les arbustes du parterre étendaient leurs feuilles délivrées de la poussière impalpable que la sécheresse y avait déposée ; l'herbe folle, souveraine maîtresse des allées, redevenait d'un beau vert brillant.

La brise fraîche, encore humide, venait soulever les cheveux blonds de Genovefa et ramenait un peu de rose à ses joues pâlies. La jeune fille était assise dans le salon, près de la porte – fenêtre ouverte. Une écharpe retenait son bras gauche. Quelques jours auparavant, elle avait été victime d'un accident. Dans une des familles pauvres qu'elle visitait, voulant, pour aider une mère de famille malade, raccrocher un rideau, elle était montée sur une vieille échelle qui s'était brisée sous son poids. Elle en avait été

quitte pour un bras luxé et une très forte commotion. Mais la femme, effrayée, s'élançait hors de la maison pour chercher du secours et, rencontrant M. de Gheldorf qui revenait d'une promenade à cheval, lui apprenait l'accident. Odo se précipita dans la maison. À la vue de sa physionomie altérée, de son regard plein d'angoisse, Genovefa comprit, cette fois, sans doute possible, combien elle était aimée. Le rassurant aussitôt, elle accepta très simplement l'offre qu'il lui faisait, en la voyant très affaiblie par la secousse, de l'accompagner à Nelbrück.

Il l'avait quittée sur l'esplanade, refusant d'entrer, vu l'heure matinale. Mais Héloïse, de sa chambre, l'avait aperçu et elle accourait vers sa sœur, avec sa figure des plus mauvais jours.

— Tu te promènes avec M. de Gheldorf, maintenant ? demanda-t-elle d'un ton persifleur qui cachait mal sa colère.

Et quand Genovefa eut raconté son accident, elle partit dans une charge à fond contre les visites charitables de sa sœur. Finalement, elle lança cette apostrophe :

— Tout cela, bien souvent, n'est que prétexte à rencontres romanesques, n'est-ce pas, ma petite ?

Pourtant, elle baissa les yeux sous le loyal regard de Genovefa, quand celle-ci répliqua :

— Tu devrais savoir, Héloïse, que je ne suis pas femme à comédies de ce genre et m'épargner des accusations qui ne font honneur ni à ton bon sens, ni à ton cœur.

La jeune fille, à la suite de cet accident, avait été saisie d'une assez forte fièvre et l'on avait dû appeler le médecin. Aujourd'hui, elle se trouvait mieux et s'était installée dans le salon, devant cette fenêtre d'où elle apercevait Wilbach. Stephan, pendant ces quelques jours, lui avait tenu fréquemment compagnie, mais elle avait à peine vu Héloïse. Celle-ci descendait tous les après-midi au château avec son frère et Genovefa savait que, depuis deux jours, ils montaient à cheval le matin, avec Lise, le comte Odo et les deux jeunes officiers, hôtes de Wilbach.

Le lendemain de l'accident, le père Ladislas et Lise étaient venus voir Genovefa. De plus, chaque jour, la comtesse de Gheldorf faisait

prendre des nouvelles de la malade et celle-ci savait, par Stephan, que tous, là-bas, s'informaient anxieusement de sa santé.

Quant à M. de Redwitz, elle l'avait vu une fois. Il était resté cinq minutes et avait montré une grande froideur. Stephan disait qu'il était sombre et ne causait plus guère pendant les repas. Tout le long du jour, il demeurait enfermé dans son cabinet de travail, devant les volumineux traités d'histoire dont il extrayait des notes.

Genovefa avait pu se convaincre qu'il était un érudit de premier ordre quand, à plusieurs reprises, il l'avait appelée pour lui servir de secrétaire. En ce moment, il avait entrepris un travail considérable sur l'histoire de la Saxe – œuvre qui n'était pas destinée à être publiée, mais servait uniquement à l'occuper, à « noyer le passé », avait-il déclaré un jour, avec amertume, à sa jeune parente.

Il était encore impossible à Genovefa de travailler aujourd'hui. Depuis un moment, elle avait abandonné son livre et songeait, les paupières closes.

Léna entra pour préparer le café. Elle semblait agitée et, quand Genovefa l'interrogea, elle s'exclama :

– C'est abominable, mademoiselle ! Il paraît que M. le comte a ordonné à Norelmeyer de conduire dans huit jours le pauvre petit Johann à une ferme très éloignée où il demeurera définitivement. Et sa sœur restera ici !

– Est-ce possible ? En vérité, cet homme a perdu tout sentiment humain ! Jamais ces enfants si tendrement unis ne supporteront une telle séparation... Qui vous a dit cela, Léna ?

– C'est M<sup>me</sup> Stollman, mademoiselle. Elle en est toute bouleversée, la pauvre femme, et ne fait que pleurer depuis qu'elle sait cela. Norelmeyer, lui, est tout joyeux. Il n'a jamais aimé l'enfant, qu'il gronde et brutalise à tout propos ; mais, depuis le jour où M. le comte l'a empêché de le battre, c'est pire encore... Et il paraît qu'il a reçu de son maître la défense de le frapper désormais. Cela prouve cependant un peu de compassion. Mais alors, pourquoi l'éloigner ?

Oui, pourquoi ? Qu'avait donc de si

redoutable ce petit Johann pour que le comte de Redwitz ne pût supporter l'idée de l'apercevoir ou de l'entendre encore ?

Johann dans une ferme lointaine, séparé de sa sœur chérie, de tous ceux qu'il aimait ! Le doux petit mystique livré à de rudes villageois, privé de culture intellectuelle et peut-être même d'enseignement religieux. Oh ! il était impossible que pareille injustice s'accomplît !

Mais comment espérer changer la décision du comte ?

Genovefa prêta tout à coup l'oreille. Des pas se faisaient entendre sur le sol dallé de la terrasse, des voix arrivaient jusqu'à elle... la voix de M. de Redwitz et... oui, vraiment, celle de M. de Gheldorf !

La haute taille du comte de Redwitz apparut au seuil de la porte-fenêtre. Derrière lui, Genovefa aperçut le père Ladislas, Lise et son frère.

— Voici vos amis de Wilbach qui viennent prendre de vos nouvelles, Genovefa, dit M. de

Redwitz.

En même temps, il enveloppait du regard la jeune fille. Le teint délicat se nuançait de rose tandis que Genovefa, ayant salué le père Ladislas et embrassé Lise, tendait sa main à Odo, qui l'effleura de ses lèvres.

M<sup>lle</sup> de Gheldorf dit gaiement :

— Je crois que vous voilà tout à fait remise, mon amie ! Vous avez une excellente mine, aujourd’hui... n'est-il pas vrai, monsieur de Redwitz ?

— Excellente, en effet. Mais Genovefa fera bien de ne pas recommencer des imprudences de ce genre — d'autant plus qu'elle n'aura pas toujours à portée un aimable cavalier pour la ramener à Nelbrück.

Cela était dit sur un ton de plaisanterie légèrement ironique ; mais Genovefa crut y saisir une sorte de menace.

— J'ai été fort satisfaite, en effet, de la présence de M. de Gheldorf, car la tête me tournait quelque peu, dit-elle en souriant. Il faut encore

que je vous remercie, comte. Je crains de ne l'avoir pas fait suffisamment l'autre jour, dans mon émotion.

Odo protesta avec chaleur. M. de Redwitz, dont le regard assombri allait du jeune comte à Genovefa, semblant scruter leur physionomie, engagea l'entretien sur une autre voie en parlant au père Ladislas, qu'il savait fort érudit, d'une récente publication historique. Puis Héloïse et Stephan, prévenus de la présence des châtelains de Wilbach, arrivèrent, très empressés. M<sup>lle</sup> de Herstein avait pris le temps de revêtir une très élégante toilette, mais un coup d'œil sur sa sœur lui fit constater avec une rage secrète que Genovefa, dans sa robe d'intérieur en lainage blanc tombant en longs plis autour d'elle, était plus idéalement jolie que jamais.

Et M. de Gheldorf, qui n'avait eu qu'un regard indifférent pour la belle aînée, semblait ne pouvoir détacher ses yeux de la cadette, tout en répondant distraitemment aux questions d'Héloïse sur l'arrivée des souverains, annoncée pour le lendemain.

Il demanda tout à coup :

– Est-il vrai, mademoiselle, que vous ayez résolu de vous enfermer dans la solitude, pendant le séjour de la cour ?

Comme Genovefa répondait affirmativement, il protesta avec vivacité :

– Mais ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez nous priver ainsi de votre présence ! À Wilbach, nous ne vous le pardonnerions pas. Mais vous reviendrez sur cette décision, n'est-ce pas ?

Elle détourna un peu les yeux du regard très doux qui exprimait une vive prière, en répondant, non sans quelque altération dans la voix :

– Je ne le puis, vraiment.

– Même si nous vous en supplions ? M. de Redwitz, est-il vraiment impossible de changer cette résolution ?

Le comte Jobst répondit d'un ton de calme froideur :

– Ce n'est pas moi qui le tenterai, en tout cas. D'ailleurs, ma jeune cousine est très arrêtée dans ses idées. Mais, cette fois, je l'approuve

absolument. Qu'irait-elle chercher dans le monde ? Ce n'est qu'un mirage, qui rend ensuite la vie plus lourde encore.

— Il y a beaucoup de raison dans cette jeune tête-là, dit en souriant le père Ladislas. M<sup>lle</sup> Genovefa n'aime pas le monde, Odo, et elle n'a pas tort.

— Certes ! Mais, ici, il s'agit de réunions très simples, de...

Odo s'interrompit en voyant Genovefa se lever brusquement. Un bruit de pas précipités retentissaient au-dehors et une petite fille s'élança tout à coup dans le salon.

C'était Adelina, haletante, les yeux pleins de larmes.

— Mademoiselle !... Oh ! mademoiselle, ne le laissez pas faire !

M. de Redwitz se leva, le regard menaçant, la main étendue dans un geste de colère.

Mais au seuil du salon apparut Johann. Son visage était coloré, ses yeux étincelaient d'intrépide résolution.

— Mais qu'avez-vous, mes enfants ? s'écria Genovefa, tremblante devant cette incompréhensible audace.

Adelina, saisie par la vue de la société réunie là et, surtout, par la présence du terrible maître, demeurait sans voix. Johann s'immobilisait, pétrifié par la stupéfaction et l'effroi.

La silhouette de Norelmeyer se dressa tout à coup derrière le petit garçon ; la main maigre du vieil homme s'abattit sur la frêle épaule.

— Petit misérable ! Tu oses te révolter, ver de terre ! Et tu parais devant Sa Seigneurie ! Attends, je...

— Qu'y a-t-il, Norelmeyer ? Qu'a fait Johann et pourquoi Adelina pleure-t-elle ?

Genovefa s'avançait vers le vieillard dont la physionomie témoignait d'une fureur difficilement contenue.

— Ce sont des simagrées, gracieuse demoiselle. Ce vaurien s'est avisé de résister quand j'ai voulu tondre sa chevelure et la petite s'est mise à crier...

— Couper ses cheveux ! Oh ! vous ne ferez pas

cela !

Tous ceux qui étaient là portèrent les yeux sur la jolie tête fine couverte des boucles d'or qui formaient à l'enfant une royale parure.

— Ce serait du vandalisme, en effet ! s'écria Odo.

— Pourquoi en avez-vous après ces beaux cheveux, Norelmeyer ? demanda Stephan.

Il avait, comme le père Ladislas et Lise, approuvé d'un geste la protestation de M. de Gueldorf.

Une lueur mauvaise brilla dans les yeux durs du vieillard.

— Ils ne conviennent pas à sa position, monsieur le baron. On n'aurait jamais vu un garçon de ferme avec une pareille perruque. Cela doit disparaître avant que l'enfant quitte Nelbrück.

Et, saisissant le bras de Johann, il ordonna rudement :

— Allons, retourne à l'office, promptement !

Mais le petit garçon recula vivement :

– Laissez-moi ! Je ne veux pas que vous touchiez à mes cheveux !

– Tu ne veux pas ? Tu oses !...

La voix de M. de Redwitz s'éleva, très brève, un peu rauque :

– Que tout cela finisse ! Je te défends de toucher à cet enfant. Laisse-lui ses cheveux et emmène-le.

Le comte se tenait au milieu de la pièce et semblait ne pouvoir détacher son regard de la petite tête blonde qui se redressait fièrement. En prononçant ces derniers mots, il détourna pourtant les yeux et montra la porte d'un geste impérieux.

– Mais... Votre Seigneurie ne pense pas que l'enfant va partir prochainement et que ces cheveux...

Une flamme étincela dans les yeux sombres du maître. Ce que voyant, Norelmeyer saisit précipitamment la main du petit garçon et l'entraîna au-dehors.

Derrière eux, Adelina s'éclipsa doucement, sans que le comte eût jeté un regard sur elle.

M. de Redwitz se tourna vers ses hôtes. Il était très pâle et ses mains tremblaient légèrement

— Veuillez excuser cette scène. Norelmeyer, serviteur dévoué, a parfois de singulières maladresses.

— Et ces enfants deviennent en outre insupportables ! s'écria Héloïse. Je crains que Genovefa n'y contribue pour beaucoup en s'en occupant comme elle le fait.

— Vous vous en occupez ?

Le ton était très sec. Mais Genovefa ne parut aucunement s'en émouvoir. Tôt ou tard, M. de Redwitz aurait su ce que l'indiscrétion — probablement très volontaire — d'Héloïse venait de lui révéler. Elle s'était donc préparée à lui répondre. Très simplement, elle expliqua ce qu'elle faisait pour les deux enfants.

Aucun mécontentement n'apparut sur l'impassible visage du comte. Mais il dit froidement :

— Cette distraction va vous être enlevée, en partie du moins, par le fait du départ de Johann.

Lise dit avec surprise :

— Johann part ? Et pour où donc ?

— Je l'envoie à une de mes fermes, dans la montagne. Il y sera employé au sain et utile labeur de la terre et ne reviendra plus à Nelbrück.

— C'est impossible ! Vous ne serez pas cruel à ce point ?

La voix de Genovefa s'élevait, frémissante d'émoi indigné.

— ... Séparer ces deux enfants ! Destiner ce petit être si délicat à un sort trop rude pour lui !

M. de Redwitz tourna vers sa jeune parente un regard chargé d'irritation.

— Je vous avertis, Genovefa, qu'il est inutile de chercher à changer ma décision, dit-il durement. Cet enfant partira comme je l'ai ordonné.

— Et je suis certaine que cet exil ne lui fera que du bien, ajouta Héloïse.

Elle glissait vers sa sœur un coup d'œil

moqueur.

— ... Ici, ce petit garçon, depuis que Genovefa s'en occupe, se croyait devenu un personnage et prenait des airs effrontés tout à fait intolérables.

Genovefa protesta vivement :

— Effronté, lui ? Non, certes ! Il est fier, c'est vrai, mais dans une juste mesure, et cela lui va si bien.

— Oui, oui, tu es remplie d'indulgence pour tous ces gens-là, nous le savons ! riposta doucereusement Héloïse. Mais tu peux être certaine, ma chère petite, que ces individus, dont la plupart ne valent pas grand-chose, jouent la comédie pour t'attendrir et se moquent de toi par-dessrière.

— Pas tous, mademoiselle, dit vivement M. de Gheldorf. J'en connais de sincères et de méritants. D'autres, il est vrai, le sont moins. Cependant, il est possible, parfois, de faire chez eux un peu de bien. Quant à se moquer de M<sup>lle</sup> Genovefa, je crois bien que peu en auraient le triste courage ! En revanche, nous savons qu'elle

est attendue avec impatience sous nombre de pauvres toits et qu'elle est, en particulier, très aimée des enfants.

Héloïse se mordit les lèvres, en jetant un regard sombre sur sa sœur, qui rougissait légèrement.

La voix de M. de Redwitz s'éleva, brève et sèche :

— Ce sont là des habitudes qui n'ont jamais eu cours dans notre famille. Je sais qu'il n'en est pas de même chez vous, monsieur de Gheldorf. Mais laissez-moi vous dire que, par cette mansuétude et cette charité, ceux qui pensent et agissent comme vous ont largement contribué à donner au peuple ces idées d'égalité, de revendications et à l'inciter à la révolte, alors qu'il fallait, au contraire, resserrer l'étau, appesantir le joug de fer, comme l'ont toujours si bien su faire les Redwitz.

— Ne serait-il pas plus exact de penser que c'est l'oppression, que ce sont les priviléges exagérés ou mal employés d'une classe sociale qui ont déterminé toutes les révolutions ?

— Ce n'est pas mon avis. Le peuple doit être conduit d'une main impitoyable et sentir en nous ses maîtres. Il sera notre ennemi, soit ! Mais croyez-vous donc, comte de Gheldorf, que toute votre belle philanthropie vous fasse aimer de lui ? Il vous hait, soyez-en sûr, et en cas de révolution votre demeure serait peut-être des premières attaquées.

— C'est possible, car le peuple subit trop facilement toutes les influences. Il devient aveugle et fou et marche contre ses plus chers intérêts même, quand un meneur habile s'empare de lui. Mais je ne lui en voudrais pas, car ce n'est pas dans un but humain que j'agis. Il me suffit d'employer ma fortune et les facultés que Dieu m'a départies à faire le bien qui est en mon pouvoir ; je ne recherche pas le succès, mais seulement l'accomplissement de mon devoir.

Cela était dit très simplement, avec cette fière loyauté qui rendait Odo de Gheldorf si sympathique.

M. de Redwitz répliqua ironiquement, tout en glissant un coup d'œil vers Genovefa, dont le

regard ardemment ému approuvait M. de Gheldorf.

– Cela est fort beau, mon cher comte, mais bien idéal pour un vieux sceptique comme moi. Vous ne me convertirez pas à vos idées... Mais voilà un bien sérieux entretien ! Permettez-moi de vous quitter maintenant, car j'ai une correspondance à terminer.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Odo murmura :

– Comme il est bien encore !

– Superbe ! dit le père Ladislas. Mais c'est un homme qui a dû atrocement souffrir.

Héloïse regarda le prêtre d'un air stupéfait.

– Souffrir, lui ? Je l'en crois bien incapable ! Où voyez-vous cela, mon père ?

– Au pli amer de ses lèvres, à certains frémissements de son visage – à ses yeux surtout. C'est un passionné, c'est un sensible... et c'est un épouvantable orgueilleux.

– Oh ! pour un orgueilleux, je ne le nie pas ! Un passionné... Oui, il a pu l'être. Mais un

sensible ? Oh ! cela, non, certainement non !

— Je puis cependant témoigner qu'il a aimé ardemment son fils, dit M. de Gheldorf. La mort de Magnus a dû être un coup affreux pour cet homme sans famille, dont le cœur s'était concentré sur cet enfant.

— Et qui n'avait pas la consolation des croyances religieuses, ajouta pensivement le père Ladislas. Pauvre comte de Redwitz ! Oui, plus pauvre que beaucoup de ceux qu'il dédaigne, mais qui possèdent, eux, la foi et l'espérance.

Celui dont on parlait ainsi venait de pénétrer dans son cabinet de travail. Il se laissa tomber dans un fauteuil et appuya son front sur sa main. Un long moment, il demeura dans cette attitude. Puis, relevant la tête, il attacha un regard de passion farouche sur le portrait de son fils, suspendu au mur en face de lui.

— Non, elle ne sera jamais la femme de ce Gheldorf ! dit-il sourdement. Elle souffrira, soit... mais toi, mon Magnus, tu seras moins malheureux et, moi, je pourrai mourir... enfin, enfin !

## XIV

La bannière ducale flottait sur la plus haute tour de Sarrenheim. Le vieux château, si paisible au temps du défunt duc, débordait maintenant de vie et d'entrain, et cette effervescence se communiquait au paisible petit pays tout entier. La forêt voyait son calme majestueux troublé par le roulement des voitures de la cour, par les joyeux éclats de voix des cavaliers et des amazones, par toute cette gaieté qu'une ardente jeunesse répandait autour d'elle.

Wilbach avait également reçu de nouveaux hôtes, dont la présence animait la belle demeure, ses jardins enchanteurs, son parc touffu et frais. Les rapports avec Sarrenheim étaient quotidiens. Sans cesse, les jeunes princes et princesses apparaissaient à Wilbach dont les châtelains étaient traités en intimes par la famille ducale. Presque chaque matin, Odo sortait à cheval avec

le prince héritier qu'accompagnaient souvent sa femme ou ses frères et sœur. Lise, excellente écuyère, était parfois de la promenade. Retenue par ses multiples devoirs de maîtresse de maison dont la charge était plus lourde par suite de la frêle santé de sa mère, elle avait dû confier à Genovefa, maintenant remise de son accident, une partie de ses occupations charitables.

Jusqu'ici, la tranquillité de Nelbrück n'avait pas été troublée. Mais ce répit ne pouvait être de longue durée. La vieille abbaye et la maison seigneuriale, situées en l'un des plus beaux points de la forêt, ne pouvaient manquer d'attirer une jeunesse entreprenante et curieuse.

Genovefa, cependant, avait réussi à faire ses courses charitables sans rencontrer d'étrangers. Il est vrai qu'elle choisissait une heure fort matinale. Après cela, elle se rendait à la messe où elle rencontrait Lise et ses sœurs, et souvent M. de Gheldorf. Ils échangeaient quelques mots ; Odo exprimait presque chaque fois son regret de voir Genovefa s'abstenir de toutes distractions, Lise demandait des nouvelles de ses pauvres, le

père Ladislas venait parler de la petite audition musicale qu'il comptait donner, quelques jours plus tard, dans la chapelle, et pour laquelle Genovefa et lui exerçaient secrètement Johann. Puis la jeune fille s'en allait vite vers Nelbrück, tout heureuse d'avoir rencontré le regard de ces yeux bleu sombre qui avaient pour elle une si enveloppante douceur.

Elle continuait sa tâche près de Johann et d'Adelina. Une assez grave indisposition de Norelmeyer avait retardé le départ du petit garçon. Mais ce n'était qu'un court répit. Les deux enfants montraient un désespoir qui déchirait le cœur de Genovefa. Johann, parfois, semblait prêt à succomber sous le poids du chagrin. Et le matin du dimanche où il devait chanter à la messe, Genovefa le vit si fatigué qu'elle lui dit :

— Je crois qu'il vaut mieux remettre cela à dimanche prochain, mon chéri. Je vais prévenir le père Ladislas...

Mais Johann protesta :

— Oh ! non, mademoiselle ! Dimanche, je serai

peut-être parti et, avant, je veux chanter pour Jésus.

Il était donc là, dans la tribune, entre Genovefa et Lise. À l'orgue, M. de Gheldorf préludait, tandis que le père Ladislas sortait de la sacristie. Dans la chapelle, la comtesse de Gheldorf était entourée de ses filles cadettes et de ses hôtes. Héloïse et Stephan se trouvaient là aussi. M<sup>lle</sup> de Herstein, tout de mauve vêtue, dissimulait avec peine son irritation. Genovefa allait chanter tout à l'heure, et ce serait un triomphe pour elle. Héloïse se la représentait là-haut, près de M. de Gheldorf, l'ensorcelant à la fois de sa voix et de sa beauté. Elle ne se dissimulait pas que la partie était fort compromise pour elle et, en femme pratique, elle cherchait déjà, dans l'entourage des souverains auxquels M<sup>me</sup> de Gheldorf l'avait présentée, l'époux riche et en belle situation qui pourrait compenser sa défaite. Mais elle savait d'avance qu'il lui serait impossible de trouver réunis chez un autre tous les avantages que possédait le comte de Gheldorf. Aussi éprouvait-elle à l'égard de sa sœur ce ressentiment profond fait de tout son orgueil blessé, de toute son

ambition déçue, de toute sa jalousie pour cette rivale heureuse sans laquelle – dans sa vanité elle en était persuadée – M. de Gheldorf aurait remarqué et apprécié la belle Héloïse.

Oh ! si elle pouvait empêcher ce mariage ! Mais comment ? Avec l'aide de M. de Redwitz, peut-être, si elle réussissait à le rendre hostile à cette union ?

Mais, pour manœuvrer utilement, il aurait fallu le voir davantage. Or, depuis la visite des Gheldorf, il se faisait presque invisible. À l'heure des repas seulement, il apparaissait, montrant un visage sombre et fermé, se contraignant visiblement à échanger quelques propos avec ses jeunes parents.

« Pourtant, je ne veux pas qu'elle l'épouse ! » songeait rageusement Héloïse, en écoutant d'une oreille distraite le largo de Bach exécuté avec talent par Odo.

Voici qu'arrivait maintenant le tour de Johann. Genovefa remplaçait à l'orgue M. de Gheldorf, car c'était elle qui devait accompagner l'enfant. La voix pure s'éleva, veloutée, expressive,

célébrant les louanges de la Reine du ciel. En l'écoutant, Genovefa songea que jamais l'enfant n'avait chanté comme aujourd'hui.

Au moment où la dernière note s'exhalait des lèvres de Johann, M. de Gheldorf se pencha vers la jeune fille en murmurant :

— Magnus !... Mais c'est Magnus !...

Genovefa leva vers lui ses yeux brillants d'émotion.

— Ah ! vous trouvez aussi ? C'est sa voix ?

— Sa voix, son visage, tout ! C'est extraordinaire ! Genovefa, dominant son émotion, se leva, laissant la place à Lise qui allait l'accompagner. Tout d'abord, sa voix tremblait un peu, mais bientôt elle s'éleva, pure et ardente, véritable prière. L'assistance n'existant plus pour elle. Dieu seul était là, et elle le suppliait pour le pauvre enfant qui s'appuyait, extasié, à la balustrade de la tribune ; pour l'homme implacable qui semblait cacher quelque sombre mystère sous son front orgueilleux ; pour Stephan, si léger ; pour Héloïse, dont l'animosité

paraissait croître de jour en jour.

Quand le chant cessa, Odo et Lise ne la complimentèrent point, par égard pour la sainteté du lieu, mais leur regard lui révéla qu'elle s'était surpassée.

Elle s'agenouilla dans la tribune, près de Johann, et demeura en prières jusqu'à la fin de la messe. Alors, avec Lise, M. de Gheldorf et le petit Johann, elle descendit... Mais, en bas des degrés, elle s'immobilisa. Un groupe se trouvait là, composé d'Héloïse, de M<sup>me</sup> de Gheldorf et de deux personnages inconnus : un homme jeune de petite taille, à la mine sérieuse et bienveillante, et une jeune femme brune et fine dont le regard charmé s'arrêta aussitôt sur Genovefa.

– Le prince héritier et la princesse Louisa, dit Odo à mi-voix.

Lise murmura malicieusement :

– Allons, Genovefa, vous ne pouvez esquiver la présentation !

Le petit groupe sortit de la chapelle et M<sup>me</sup> de Gheldorf, prenant la main de Genovefa, dit en

souriant :

— Voilà un des rossignols qui ont charmé vos oreilles, Altesse : M<sup>lle</sup> Genovefa de Herstein, la plus jeune cousine du comte de Redwitz.

La princesse s'écria avec enthousiasme :

— Je vous félicite en toute sincérité, mademoiselle ! Quel délicieux timbre de voix !... Et quelle expression vous mettez dans votre chant !

— Admirable ! appuya le prince. Nous sommes tous deux amateurs de belles voix et M<sup>me</sup> de Gheldorf a eu la charmante pensée de nous prévenir afin que nous ne manquions pas cette audition.

— Et l'enfant, ce ravissant petit chanteur, où est-il ? demanda la princesse.

— Le voici, Altesse.

Lise désignait Johann, arrêté près de la porte de la chapelle. Sa main s'appuyait sur l'épaule d'Adelina qui l'avait attendu à la sortie. Leurs beaux yeux sombres se fixaient avec une timidité mêlée de fierté sur la noble réunion. Ils

formaient ainsi, en dépit de leurs pauvres vêtements, un groupe charmant et le prince assujettit son lorgnon pour les considérer avec intérêt.

— Ce sont des vagabonds recueillis par la charité du comte de Redwitz, Altesse, dit Héloïse avec dédain.

Le prince se tourna vers elle.

— Des vagabonds ? Ils n'en ont cependant pas la mine. Quelle distinction !... et quelle beauté, surtout chez le petit garçon !

— N'est-ce pas ?... Et il est vraiment pitoyable de penser que cet enfant si bien doué sera employé au dur labeur des champs, que cette voix d'or demeurera inutilisée.

C'était Odo qui parlait ainsi. Il s'approchait des enfants et sa main caressa les boucles blondes de Johann.

— Quoi ! On voudrait faire de lui un paysan ? Impossible ! s'écria la princesse. Quel est donc l'auteur d'un tel projet ?

— Le comte de Redwitz, Altesse.

— Mais il faut protester !... Moritz, nous verrons à changer la résolution de ce farouche solitaire !

— Nous pourrons toujours essayer... Il était autrefois, me semble-t-il, un mélomane passionné et son fils avait une voix incomparable.

— La voix de cet enfant ressemble à celle du comte Magnus, dit M<sup>me</sup> de Gheldorf, dont le regard ne quittait pas le visage de Johann.

Le prince réfléchit un moment.

— C'est exact, en effet. J'ai entendu le jeune comte de Redwitz chanter plusieurs fois à la cour et c'était pour tous un enchantement. Quelle fin prématurée que la sienne ! Et quel chagrin pour le malheureux père ! Magnus était un être charmant, un esprit très délicat. Il avait toute la beauté célèbre des Redwitz. Vous lui ressemblez beaucoup, mademoiselle.

— Voilà quelque chose qui a l'apparence d'un compliment... et notre savant prince héritier n'en est point coutumier, chuchota à l'oreille de Stephan la blonde baronne de Holsenheim, dame

d'honneur de la princesse.

Tous les regards se dirigeaient vers Genovefa. Au milieu des autres femmes en claires toilettes, elle avait, dans sa robe de soie gris foncé ornée seulement d'un grand col de broderie blanche, une grâce aristocratique, un charme délicat, dont chacun, à des degrés divers, subissait l'influence.

— Nous ne vous avions pas encore aperçue, mademoiselle, dit gracieusement la princesse. Lise m'avait un peu parlé de vous, en m'apprenant que vous étiez une grande travailleuse et que vous aviez résolu de demeurer à l'écart de nos petites mondanités.

— Ma sœur est une admiratrice de la forêt, dont la vue suffit à son bonheur, déclara Héloïse d'un ton de badinage.

Mais, dans le regard qu'elle dirigeait vers Genovefa, passait une lueur mauvaise.

— Combien je l'approuve ! s'écria la princesse. Je vivrais volontiers dans ce magnifique pays... Moritz, il faudra que nous montions à Nelbrück, un de ces jours. Mais on dit M. de Redwitz fort

original, passablement ours, même. De quelle façon nous accueillera-t-il ?

— Oh ! Altesse ! dit Héloïse d'un ton de protestation chaleureuse.

— Le comte de Redwitz a conservé assez de courtoisie pour recevoir Vos Altesses comme il convient, ajouta Genovefa.

— S'il en est ainsi, nous irons. Je grille d'envie de voir de près ce vieux monastère si pittoresque... et même ce farouche comte de Redwitz dont on parle encore à la cour comme d'un homme si remarquable... Mademoiselle Genovefa de Herstein, nous vous reverrons, n'est-ce pas ? Je n'accepte pas de refus, maintenant que nous avons fait votre connaissance. Vous viendrez à Sarrenheim me faire entendre votre si belle voix, nous causerons musique... Et, tout d'abord, nous nous verrons mardi, à la fête qui aura lieu ici ?

— Altesse, je me suis excusée près de nos amis...

— Oui, M<sup>lle</sup> de Herstein a refusé absolument de

nous donner satisfaction ! dit M. de Gheldorf avec vivacité.

La princesse sourit, en jetant un regard de discrète malice vers le jeune comte.

– Nous ne pouvons accepter cela, mademoiselle. Il faut nous promettre votre présence, j'y tiens absolument. Vous m'êtes tout à fait sympathique... et j'ai le malheur d'avoir la sympathie très tyrannique.

– En ce cas, je ne puis qu'obéir au désir de Votre Altesse. J'accompagnerai donc mardi mon frère et ma sœur.

– À la bonne heure ! Vous voyez, monsieur de Gheldorf, j'ai remporté la victoire... À bientôt, mademoiselle. Et si vous avez quelque influence sur votre parent, tâchez d'obtenir un peu de miséricorde pour ce charmant enfant... Approchez donc, que l'on vous voie, mon cher petit.

Johann s'avança, en levant ses beaux yeux sur la jeune femme qui lui souriait. La main de la princesse caressa les boucles dorées que la

défense du comte de Redwitz avait sauvées quelques jours auparavant.

— Seriez-vous content d'apprendre la musique, de devenir un grand chanteur, mon enfant ?

— Oui, je serais très content, madame, pourvu que je reste avec Adelina. Puis, plus tard, je serai moine comme ceux qui sont morts là-haut et je chanterai pour Dieu, toujours.

— Ah ! il a cette idée de vocation religieuse ? dit la princesse, s'adressant à Genovefa. Ce serait la meilleure solution, il me semble.

— Oui, si M. de Redwitz l'acceptait. Mais je doute qu'il change de résolution.

— Qui sait ! répliqua Héloïse. En voyant Votre Altesse s'intéresser à ce petit garçon, il s'adoucira peut-être. De fait, puisque l'enfant a ce désir, il serait bien simple de le placer en quelque couvent. Son sort se trouverait ainsi assuré... Qui t'a donné cette idée d'être moine, petit ?

M<sup>lle</sup> Herstein, en parlant ainsi, effleurait du doigt la chevelure tout à l'heure touchée par la

main de la princesse.

L'enfant s'écarta, en répondant laconiquement :

– Personne.

– Bah ! Vraiment ? Cependant, avant de connaître le père Ladislas et M<sup>lle</sup> Genovefa, tu n'en avais jamais eu la pensée ?

Le regard profond de Johann se dirigea vers Nelbrück, dont le toit s'apercevait d'ici.

– Si, mademoiselle. Le père Lehr m'avait dit l'histoire des pauvres moines, et je les trouvais si heureux de vivre là dans la forêt, tout près du beau ciel et loin des hommes méchants ! Mais maintenant que le père et M<sup>lle</sup> Genovefa m'ont fait connaître Dieu, je serais encore bien plus content d'être religieux... Oh ! si content d'être religieux... Oh ! si content, si heureux !

– Quel charmant petit être ! murmura la princesse.

Le prince, qui considérait depuis un moment Johann avec une vive attention, se pencha vers Odo et dit à mi-voix :

— Mon cher, cet enfant a le type des Redwitz... Voyez, il ressemble à la cadette des demoiselles de Herstein.

— Ah ! Votre Altesse s'en est aperçue aussi ? Oui, cette ressemblance est indéniable.

— Nous vous retenons debout, chère comtesse ! dit à ce moment la princesse. Il est temps que nous partions, d'autant plus que nous voulons faire une assez longue promenade avant le déjeuner.

Ayant pris gracieusement congé des châtelains et de leurs hôtes, les princes gagnèrent leur voiture qui attendait près de la grille. En passant devant Adelina et Johann, la princesse dit avec un encourageant sourire :

— Soyez tranquille, petit chanteur, nous tâcherons de ne pas faire de vous un paysan, et vous, petite fille aux yeux d'Espagnole, nous ferons en sorte de ne pas vous séparer de votre frère.

Lise, prenant le bras de son amie, lui demanda, tandis que toutes deux gagnaient le château :

— Eh bien ! que dites-vous de notre future souveraine, Genovefa ? Vous ai-je trop vanté son amabilité, sa charité, les qualités qui lui attirent tous les cœurs ?

— Oui, elle est charmante ! Ah ! si vraiment son intervention pouvait avoir quelque effet sur M. de Redwitz !

Héloïse, qui suivait les deux jeunes filles en compagnie de M<sup>me</sup> de Gheldorf, dit ironiquement :

— Sois sans crainte, dès ce soir elle aura oublié ce caprice. Je comprends cela, d'ailleurs, car elle a mieux à penser.

— Il ne s'agit pas d'un caprice, mademoiselle, répliqua M<sup>me</sup> de Gheldorf avec quelque froideur. La princesse Louisa est profondément charitable et, soyez-en certaine, elle s'intéresse très sincèrement à ces pauvres petites créatures.

— Oh ! je ne le nie pas du tout, chère comtesse ! Mais enfin, avec toutes les occupations qu'elle a, Son Altesse serait bien excusable d'oublier ces petits étrangers... Enfin,

je souhaite qu'elle réussisse auprès de M. de Redwitz, car si Johann est banni de Nelbrück, Genovefa va nous faire une mine longue qui sera de nature à augmenter la sombre fureur de notre parent.

Peu après, les deux sœurs et Stephan quittèrent Wilbach. Odo les reconduisit jusqu'à la grille. Profitant d'un moment où Héloïse répondait à une question du baron de Holl, il se pencha vers Genovefa en demandant avec un sourire :

— Me pardonnez-vous d'avoir divulgué à Leurs Altesses le secret de notre petite audition ?

Elle répliqua, avec une gaieté mêlée d'émotion :

— Je devrais vous en vouloir, car c'est une trahison. Mais la princesse m'a témoigné tant d'amabilité, elle s'est montrée si bonne pour ces pauvres enfants, que je ne me sens pas le courage de vous refuser ce pardon.

— Et grâce à elle, nous vous aurons à notre fête. Combien je bénis cette charmante princesse !

Ces dernières phrases parvinrent aux oreilles d'Héloïse. Elle glissa vers sa sœur un sombre regard que Stephan et Odo surprirent au passage.

« Pas contente, ma gracieuse aînée, Genovefa a trop de succès », pensa le premier.

« Elle est jalouse, songea M. de Gheldorf. Genovefa ne doit pas être heureuse près d'elle. Il faut que ma mère aille, le plus tôt possible, parler à M. de Redwitz. »

Quand Stephan et ses sœurs se furent engagés dans le sentier de Nelbrück, ils marchèrent quelque temps en silence. Le jeune officier, contre sa coutume, semblait rêveur. Il se disait que M<sup>me</sup> de Holsenheim était une charmante veuve et qu'elle paraissait témoigner une attention flatteuse au lieutenant de Herstein. Avec cela, élégante, mondaine, assez bien pourvue sous le rapport de la fortune et ayant surtout des espérances sérieuses... L'horizon se teintait de rose devant Stephan.

Mais il devait être bien noir pour Héloïse, car son front prenait le pli des plus mauvais jours.

Elle demanda tout à coup, en tournant la tête vers sa sœur qui marchait près d'elle :

– Alors, c'est décidé, tu renonces à ton vœu de solitude ?

– Pour un soir seulement, à mon grand regret. Mais je ne pouvais refuser devant l'insistance de la princesse.

– Évidemment. Toutefois, je ne voudrais pas, ma petite, que tu me supposes assez naïve pour donner dans ton habile petite comédie. Tout était fort bien combiné pour frapper l'imagination un peu exaltée de la princesse. Pour la fête de Wilbach, tu t'es fait prier juste ce qu'il fallait, afin d'avoir l'air de céder seulement au désir de Son Altesse et de ne pas perdre l'auréole que te confère, aux yeux de certain grand seigneur, ton amour de la retraite et de la simplicité, ainsi que tes affectations de piété et de charité. Au fond, tu aurais été désolée de manquer cette fête, dont tu espères profiter pour mettre le sceau à tes habiles manœuvres en amenant M. de Gheldorf à se déclarer.

– Héloïse, c'est odieux ! s'écria Genovefa

d'une voix oppressée par l'indignation.

— En vérité, que te prend-il ? ajouta Stephan qui regardait sa sœur aînée avec stupéfaction.

Elle leva brusquement les épaules.

— Je tiens à ce que cette jeune personne intrigante et coquette sache que je ne suis pas dupe... et je lui déclare que je mettrai tout en œuvre pour empêcher son mariage avec le comte de Gheldorf — en admettant que celui-ci en ait jamais l'idée.

— Quelle mauvaise créature es-tu donc, Héloïse ?

Comment peux-tu traiter ainsi ta sœur ? — et quelle sœur, si bonne, si dévouée !

Héloïse eut un ricanement moqueur.

— Tout cela ne prend pas avec moi, mon cher ! Je ne vois que le fait tangible, c'est-à-dire que Genovefa cherche à m'enlever le mari de mon choix. Donc, je me défends... et je ne me rends pas encore, Genovefa ! Tu me trouveras entre M. de Gheldorf et toi, ma belle petite !

Elle pirouetta sur ses talons et s'éloigna dans

une allée transversale.

Stephan jeta un regard de tendresse apitoyée sur le visage bouleversé de Genovefa et se pencha pour lui mettre un baiser sur le front.

— Ma petite sœur, ne t'occupe pas de ces méchantes paroles. Elle est exaspérée de voir l'indifférence du comte devant toutes ses avances, mais je suis bien certain qu'elle ne pense pas un mot de ce qu'elle dit.

— Il n'en est pas moins vrai qu'elle me déteste... Et elle ose m'accuser de tout cela ! Stephan, tu sais bien, toi, que je n'ai rien fait pour attirer l'attention de M. de Gheldorf ?

— Si je le sais, ma pauvre chérie ! Tu serais bien incapable de toutes ces intrigues et coquetteries dans lesquelles excelle Héloïse. Moins aveuglée par l'ambition et la jalousie, elle trouverait tout naturel que le comte de Gheldorf soit tombé amoureux de toi, dès qu'il t'a vue. Tu es évidemment la femme idéale pour cet homme sérieux, intelligent, tout à fait remarquable, je le reconnais. Qu'aurait-il fait d'une mondaine comme Héloïse ? Allons, sèche ces beaux yeux,

petite sœur, et oublie bien vite les méchancetés de cette ambitieuse déçue. Je suis si content, moi, que tu nous accompagnes mardi ! Car je suis très fier de ma charmante sœur et je ne doute pas du grand succès qui t'attend à cette fête.

— J'y renoncerais pourtant si volontiers ! murmura Genovefa en souriant.

## XV

Une heure plus tard, Genovefa était en conférence avec Léna au sujet de la toilette exigée par la fête de Wilbach. La femme de chambre avait sorti d'une malle la dernière robe de la jeune fille, jamais portée, car elle avait été faite pour cette soirée qu'était venue réduire à néant la mort de M. de Herstein. Avec quelques retouches nécessitées par la mode actuelle, cette toilette serait délicieuse, ainsi que l'affirmait Léna. Les accessoires étaient là également, rien ne manquait et Genovefa eut un sourire de soulagement en voyant qu'elle n'avait plus à se préoccuper de cette question. Elle se mit à travailler jusqu'à l'heure du déjeuner, qui la réunit de nouveau à son frère et à sa sœur. M. de Redwitz, depuis quelques jours, n'assistait plus à ce repas. Mais aujourd'hui, il était là. Après avoir échangé quelques phrases laconiques avec ses jeunes parents, il dit tout à coup, avec une

intonation quelque peu railleuse :

— Il me semble que vous devenez bien courageuse, Héloïse ? Je vous ai aperçue ce matin descendant vers Wilbach avec Genovefa et Stephan. Cependant, aux premiers temps de votre séjour, vous trouviez l'heure de la messe trop matinale et vous vous en abstenez.

Elle riposta en riant :

— La vie demande quelques sacrifices, mon cousin. Je crois, en effet, que je deviens héroïque, ici. Mais ce matin, il y avait plusieurs attractions à Wilbach et je n'aurais eu garde de les manquer.

— Quelles attractions ?

— M. de Gheldorf nous a joué un superbe morceau d'orgue, puis Johann a chanté, et ensuite Genovefa. Il y avait là le prince héritier et sa femme...

Le visage du comte blêmit, ses yeux où, semblait-il, la colère se mêlait à une sorte d'angoisse, se tournèrent vers Genovefa qui, par un effort de volonté, maîtrisait l'émotion causée par cette nouvelle méchanceté de sa sœur.

— Vous avez fait chanter Johann ?... devant le prince Moritz, devant les Gheldorf ?

Elle répondait avec une apparente tranquillité :

— Mais oui, mon cousin. Y a-t-il là quelque chose de répréhensible ?

— Il y a que vous prenez d'étranges libertés ! Mais je ne le souffrirai pas, Genovefa !

Il s'interrompit en voyant entrer Norelmeyer, qui apportait un plat. Pendant un long moment, ce fut le silence. Le visage du comte restait très pâle et le pli profond qui s'était formé sur son front ne s'effaçait pas. Héloïse jetait en dessous des coups d'œil de satisfaction mauvaise sur sa sœur qui ne parvenait pas à dissimuler complètement sa pénible émotion.

— Nous serait-il possible, mon cousin, d'avoir la voiture mardi soir pour nous rendre à la soirée de Wilbach ? demanda-t-elle tout à coup, du ton de grande déférence qu'elle prenait toujours en s'adressant à M. de Redwitz.

Il répondit froidement :

— Mais oui. Vous n'aurez qu'à prévenir

Norelmeyer.

— Je vous remercie... Savez-vous que Genovefa se décide à nous accompagner ?

Les sourcils du comte se rapprochèrent.

— Avez-vous vraiment changé d'avis, Genovefa ? demanda-t-il sèchement.

— La princesse me l'ayant demandé, je me suis vue dans l'impossibilité de refuser.

Une lueur railleuse passa dans le regard de M. de Redwitz.

— Je vous aurais crue plus ferme dans vos résolutions. Mais le mirage agit sur vous aussi, je le vois.

Elle ne répliqua rien. Chez le comte et sa sœur, elle sentait des dispositions hostiles qui auraient dénaturé toute explication de sa part.

Comme on se levait de table, M. de Redwitz dit à sa jeune cousine :

— Venez dans mon cabinet, Genovefa. J'ai à vous parler.

Elle le suivit dans la pièce assombrie par les

volets clos. Il lui désigna une chaise et s'assit près de son bureau.

— Nous ne travaillerons pas aujourd’hui. Je veux seulement vous communiquer mon désir... non, disons plutôt ma volonté de ne plus vous voir accepter d’autres invitations, à Wilbach ou ailleurs. Vous assisterez à cette soirée, puisque vous l’avez promis à Son Altesse, mais ce sera tout, entendez-vous, Genovefa ?

Et, sans paraître remarquer la stupéfaction qui coupait la parole à la jeune fille, il continua du même ton péremptoire :

— Il sera bon aussi d’espacer vos visites à Wilbach et de mettre fin à vos visites de charité. Vraiment, il est grand temps que vous reveniez à de plus saines idées, et ce n’est pas en fréquentant les Gheldorf que vous obtiendrez ce résultat. Ce sont gens exagérés, cerveaux chimériques dans le genre du vôtre, et je me reproche d’avoir autorisé jusqu’ici ces relations.

Genovefa reprenait sa présence d’esprit. Elle riposta fièrement :

— En effet, il aurait été plus loyal de me faire connaître dès le premier jour votre impitoyable despotisme ! Mais ne croyez pas que je courberai la tête sous vos volontés, comte de Redwitz ! Je ne suis plus une enfant et je refuse d'obéir à une autorité absolument illégitime, d'ailleurs, car mon tuteur seul a des droits sur moi.

Le comte prit sur son bureau une lettre qu'il tendit à la jeune fille.

— Lisez ceci. Vous y verrez que M. de Stoffenhauberg se décharge sur moi de sa tutelle, en alléguant son grand âge et ses nombreux chagrins.

Les lèvres de Genovefa tremblaient, tandis qu'elle parcourait la courte missive. Mais quand elle releva la tête, M. de Redwitz rencontra un regard ferme et résolu.

— Soit, retenez-moi de force ! Sachez seulement que je considère votre autorité comme usurpée et que je ne vois plus en vous un parent, mais un geôlier.

La colère, pendant quelques secondes, fit

étinceler le regard du comte.

— Ne me provoquez pas ! dit-il d'une voix sourdement frémissante. Les colères des Redwitz sont terribles. Mais persuadez-vous bien, Genovefa, que vous ne pouvez lutter avec moi et cédez de bonne grâce, afin qu'il n'y ait plus d'antagonisme entre nous.

Mais elle secoua énergiquement la tête.

— Non, jamais ! Vous avez la force, je garde mon droit... Et celui-ci triomphera un jour, j'en suis certaine.

Les épais sourcils blonds se froncèrent violemment.

— Vous voulez la guerre ? Soit, vous l'aurez... Tout d'abord, je dois vous avertir, afin que vous preniez vos dispositions en conséquence, que vous aurez à passer l'hiver ici.

Elle frémit, mais fit bonne contenance.

— Héloïse ne l'acceptera jamais, dit-elle avec calme.

— Qui vous parle d'Héloïse ? Elle est majeure et libre d'agir comme bon lui semble. Du reste, à

cette époque, elle sera probablement comtesse de Gheldorf.

Genovefa ne put retenir un geste de protestation, tandis que son visage se couvrait de rougeur.

— Vous ne croyez pas ? dit laconiquement le comte. Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle n'est pas la femme qu'il faudrait à M. de Gheldorf.

— Vraiment ? Peut-être pensez-vous que Genovefa de Herstein ferait mieux son affaire ?

En voyant la rougeur s'accentuer sur le visage de Genovefa, il continua, avec une irritation mal contenue :

— Je dois vous avertir que si vous avez eu la folie de faire quelque rêve de ce côté, il vaut mieux y couper court dès maintenant, car jamais je n'autoriserais ce mariage.

Bien que stupéfaite par cette catégorique déclaration, Genovefa réussit à conserver son sang-froid.

— Vraiment ? Et quelle raison, je vous prie ?...

— Vous la connaîtrez plus tard... bientôt, j'espère. Admettez, pour le moment, que je veuille favoriser les visées d'Héloïse en mariant l'aînée avant la cadette. Alors, une fois votre sœur pourvue, nous nous occuperons de vous.

— Ce sera tout à fait inutile, car je vous avertis que je ne me laisserai jamais marier contre mon gré. Vous pouvez me retenir ici comme en une prison, mais vous ne m'imposerez pas un époux de votre choix, comte de Redwitz !

Dans les yeux du comte, la jeune fille vit passer une lueur de défi.

— C'est ce que nous verrons !... Une prison, dites-vous ? Oui, Nelbrück sera cela pour vous, mais mon seul désir est que vous l'acceptiez volontairement un jour. Soyez sans crainte, puisque vous aimez tant vous dévouer, puisque vous avez pitié de ceux qui souffrent, vous trouverez tout cela ici !

Genovefa, frappée du son étrange de sa voix, vit son visage se crisper douloureusement pendant quelques secondes. Mais, détournant son regard de celui de la jeune fille, il ajouta

brièvement :

– Nous reparlerons de cela plus tard. Maintenant, je vous donne votre liberté.

Elle inclina légèrement la tête et se dirigea vers la porte. Un petit secrétaire en bois de citronnier se trouvait placé tout contre la portière de damas pourpre. Celle-ci, soulevée par Genovefa, frôla le dessus de marbre et fit tomber à terre une miniature encadrée d'or ciselé. La jeune fille se baissa et la ramassa en y jetant un coup d'œil machinal. Elle retint une exclamation. C'était la tête charmante de Johann qu'elle avait sous les yeux – un Johann moins frêle, moins rêveur, mais comme lui d'une grâce aristocratique, d'une fine élégance dans le costume de velours rouge qui rappelait cependant si peu les pauvres vêtements du petit paria de Nelbrück

– Que vous arrive-t-il ? demanda M. de Redwitz en se rapprochant.

– Cette miniature vient de tomber... C'est votre fils, n'est-ce pas, mon cousin ?

— Oui, c'est Magnus, répondit une voix un peu rauque.

Le comte tendit la main, prit la miniature et ouvrit un tiroir de son bureau. Mais il demeura immobile, les yeux fixés sur le visage qui lui souriait. Sa main tremblait. Pendant un court instant, Genovefa vit sur la hautaine physionomie une tragique expression de désespoir et de tendresse passionnés.

Puis un bruit sec retentit. La miniature avait été jetée dans le tiroir et celui-ci fermé brusquement. M. de Redwitz se tourna vers sa jeune parente.

— Voyez le néant, l'inutilité des affections, Genovefa ! Voilà à quoi elles se réduisent : un portrait. Dès lors qu'importe celui-ci ou celle-là ? Que sert de désirer un cœur qui nous comprenne et nous aime ? En admettant que nous ayons la chance rarissime de le rencontrer, un rien brise cette union et nous voilà désemparés, broyés, sans espoir, pauvres fous qui nous appuyons sur un roseau ! Croyez-en mon expérience, ne recherchez jamais une affection quelconque, mais

vivez pour le devoir tout sec, car c'est là le secret d'un relatif bonheur.

— Comme chrétienne, je sais que le devoir est la base de l'existence. Mais pour que nous y trouvions la consolation et la paix, il importe qu'il soit soutenu par un idéal, lequel n'est autre que l'amour : amour divin, amour paternel, conjugal, amour du prochain. Il est impossible de trouver le bonheur dans un devoir sec, aride, sans espérance et sans douceur. Ne le savez-vous pas vous-même, qui souffrez en dépit de votre vie austère, parce que vous avez desséché votre cœur et que votre existence est vide et sans but ?

Il répeta d'une voix altérée :

— Vide et sans but ? Ah ! vous croyez cela ? Certes, je n'ai pas d'espérances d'au-delà et tout finira pour moi à la mort ; mais, en cette vie, j'ai encore une tâche à remplir. Lorsque j'en aurai chargé une autre, je pourrai partir car, dès lors, il me sera possible de dire en toute vérité que mon existence est inutile. Mais si je souffre ainsi encore aujourd'hui, en dépit des années écoulées, si je dois endurer ce tourment jusqu'à mon

dernier instant, c'est, sachez-le, parce que j'ai aimé uniquement, follement, un être qui m'a échappé un jour... Et, de ces blessures-là, fût-ce après de nombreuses années, il sort toujours du sang.

Genovefa tressaillit à ce cri d'immense désespoir. Oui, le père Ladislas avait dit vrai, cet homme souffrait atrocement.

Le voyant demeurer silencieux, comme absorbé dans une méditation douloureuse, Genovefa s'éloigna. Elle se dirigea vers la forêt afin d'y trouver la solitude et le silence nécessaires pour calmer l'agitation intérieure, l'angoisse profonde qui lui demeuraient de cet entretien.

De moins en moins, elle comprenait cet homme étrange. Quel but poursuivait-il donc ? Pourquoi, tandis qu'il semblait se désintéresser des faits et gestes d'Héloïse, paraissait-il s'acharner après elle pour lui imposer sa despotique volonté ?

Un hiver à Nelbrück, seule avec ce tyran, privée de tous rapports avec le dehors, puisqu'il

lui interdisait à la fois ses visites de charité et ses relations avec les Gheldorf – lesquels, du reste, à cette époque, se trouveraient en résidence à Thünbach !

Et si M. de Gheldorf demandait sa main, ce serait un refus qu'on lui opposerait.

Genovefa, la courageuse, se sentait un moment abattue ; l'horizon lui apparaissait très sombre, chargé de nuages.

Mais, très vite, son habituelle confiance en Dieu reprit le dessus. Si vraiment elle devait demeurer encore à Nelbrück, c'est que peut-être, humble instrument de la Providence, elle avait une tâche à remplir près de cet homme aigri et incroyant. Son bonheur personnel devait passer après le salut d'une âme, et même lui être sacrifié. D'ailleurs, si M. de Gheldorf l'aimait, comme elle le croyait, ils étaient assez jeunes pour attendre deux ans encore, jusqu'à l'époque de sa majorité. Odo devait être une de ces âmes qui ne connaissent pas l'inconstance et qui ne se donnent pas deux fois.

« Puis j'aurai Adelina, à qui je pourrai faire un

peu de bien, songeait-elle. Mais mon pauvre petit Johann ! Comme il ressemble à Magnus ! J'ai été au moment d'interroger M. de Redwitz, coûte que coûte, mais je n'ai pas osé. Il faudra pourtant que je sache... M<sup>me</sup> Stollman doit être au courant, certainement.

Absorbée dans ses pensées, elle était arrivée à la clairière où bouillonnait la source du ruisseau. Elle s'arrêta tout à coup en retenant une exclamation. Au pied de la roche était étendue une femme misérablement vêtue, qui semblait évanouie.

Genovefa s'avança vivement et se pencha vers la malheureuse. Celle-ci était une jeune femme, belle encore malgré sa grande maigreur. La chevelure, d'un noir bleuté, s'était dénouée, entourant le visage émacié, dont elle faisait ressortir la pâleur.

Genovefa prit une des mains de l'inconnue. Elle était brune et durcie, mais très fine. La jeune femme fit un léger mouvement, ses longs cils foncés se soulevèrent, laissant voir deux grands yeux noirs, un peu hagards, qui se fixèrent sur

Genovefa.

– Êtes-vous blessée ? demanda doucement la jeune fille.

L'étrangère fit un signe négatif. Ses paupières s'abaissèrent de nouveau, ses lèvres se serrèrent comme pour retenir une parole. Mais Genovefa entendit néanmoins cette plainte :

– J'ai faim.

La jeune fille se redressa, prête à courir à Nelbrück pour chercher le nécessaire. À ce moment, elle vit Adelina qui débouchait d'une allée en récitant son chapelet avec ferveur.

– Adelina, venez, ma petite !

La jeune femme tressaillit et ouvrit tout grands ses yeux sombres. Elle dit faiblement :

– Adelina... Adelina...

– Serait-ce votre nom ? demanda Genovefa.

– Non... Denisa....

La petite fille qui arrivait s'arrêta à quelques pas de l'inconnue et joignit les mains en un geste de compassion.

— Je vais chercher ce qui lui est nécessaire, dit Genovefa. Vous, restez près d'elle pour la rassurer, mon enfant.

Elle s'interrompit. La jeune femme s'était soulevée et regardait avidement Adelina. Ses mains se tendaient vers l'enfant comme si elle eût souhaité la saisir, l'attirer vers elle.

Adelina frémit sous ce regard ardent. Elle fit encore quelques pas... Alors, l'étrangère saisit sa jupe, considéra de près l'étoffe grossière, le tablier de toile bleue qui entourait la taille de l'enfant. Un douloureux désappointement se refléta sur cette physionomie creusée par la souffrance et la misère.

— Non, ce n'est pas Adelina, murmura la faible voix.

— Mais si, je suis Adelina ! Vous ne vous trompez pas, madame.

L'enfant s'agenouilla et approcha son visage de celui de la jeune femme... Celle-ci la considéra longuement, fiévreusement.

— Mais oui, tu es Adelina ! Pourtant...

pourtant...

Ses doigts palpaient de nouveau la robe de l'enfant.

– ... Ton nom ?... Le nom de ton père ?

– Je l'ignore. Johann et moi n'avons connu ni notre père ni notre mère.

– Johann ?... Tu dis Johann ?

L'étrangère, haletante d'émotion, saisissait la main de la petite fille.

– ... C'est ton frère ?

– Oui, madame.

– Mais on ne t'a jamais parlé de ton père ?

– Jamais. Nous avons été trouvés dans la forêt et le comte de Redwitz nous a recueillis.

– Dans la forêt ?... Il vous a recueillis ?

La physionomie de Denisa exprimait la plus intense stupéfaction.

– ... Il ne vous a pas dit qui vous êtes ?

– Non, madame.

– Alors, qu'a-t-il fait de vous ?

– Mais... des domestiques.

L'étrangère se renversa en arrière, en devenant plus pâle encore.

– Des domestiques !... eux ! balbutia-t-elle.

De nouveau, elle perdit connaissance. Laissant Adelina près d'elle, Genovefa s'éloigna rapidement afin d'aller chercher quelque cordial pour la malheureuse, évidemment épuisée par la fatigue et l'inanition. Mais, tout en marchant, elle songeait avec émotion que l'énigme allait sans doute s'éclaircir. Adelina ressemblait à cette étrangère, c'était incontestable.

À l'office, Léna se trouvait seule. M<sup>me</sup> Stollman s'était couchée pour une heure ou deux afin d'essayer de calmer une forte migraine.

– Il n'en peut être autrement, car elle ne fait que pleurer, dit la femme de chambre tout en réunissant ce que lui demandait sa jeune maîtresse. Je vais aller avec vous, mademoiselle, car cette inconnue peut être une rôdeuse et qui sait s'il n'y a pas une bande cachée par là pour faire un mauvais coup ?

– Oh ! non, la pauvre créature n'a pas la physionomie de cela ! Toutefois, venez quand même, vous me serez utile. Mais promettez-moi, quoi que vous entendiez ou deviniez, de garder le silence.

– Bon, mademoiselle, vous savez qu'il n'y a rien à craindre avec votre vieille Léna... Tout est prêt, nous pouvons partir maintenant.

Quand les deux femmes atteignirent la clairière, un spectacle inattendu s'offrit à elles. L'étrangère avait repris connaissance. L'un de ses bras entourait le cou d'Adelina blottie contre sa poitrine et ses lèvres se pressaient sur le front de l'enfant.

Elle leva sur Genovefa un regard à la fois craintif et joyeux.

– C'est ma fille !... C'est ma petite Adelina !

– C'est maman... maman... maman !

Adelina répétait ce mot avec délices, comme pour bien se pénétrer de cette joie immense, inespérée. Penchant un peu plus la tête, elle mit un baiser ardent sur la joue de la pauvre femme.

— Serait-ce vrai ? s'écria Genovefa en prenant la main de l'étrangère. Vous seriez la mère de ces pauvres chers petits ?

Dans le regard alanguis de Denisa, une flamme s'alluma tout à coup.

— Oui, ils sont à moi... à moi toute seule, puisque leur père n'est plus. Je vais les emmener loin, bien loin d'ici, mes chéris... oh ! mes chéris !

Elle s'affaissa de nouveau. Genovefa et la femme de chambre lui firent boire un cordial et bientôt elle parut reprendre quelques forces. Son regard, un peu moins las, erra sur les arbres dont le feuillage touffu procurait à la clairière une agréable fraîcheur.

— Mais vous ne pouvez demeurer ici pendant la nuit... Qu'allons-nous faire, Léna ?

— Il fait bon, ici... J'ai tant marché, je suis si fatiguée !

La femme de chambre prit un air perplexe. Il ne fallait pas songer à introduire la pauvre créature à Nelbrück. D'autre part, le village de

Wilbach était à une distance trop considérable pour y transporter cette femme si affaiblie.

– Mademoiselle, j'ai une idée ! dit Adelina.

– Quoi donc, ma chérie ?

– Le souterrain... vous savez bien ? Maman se trouverait à l'abri là.

– En effet, ce serait parfait si l'entrée était plus praticable. En outre, votre mère y serait bien seule, mon enfant.

La jeune femme tourna vers Genovefa un regard profond, empreint d'une pathétique désolation.

– Seule, je le suis depuis si longtemps ! Cela ne m'effraye pas, je vous assure. L'important est que je sois bien cachée, afin que M. de Redwitz ne soupçonne pas ma présence, car il m'empêcherait d'emmener mes enfants, il me ferait arrêter, emprisonner... Il me tuerait peut-être ! Cachez-moi !... Oh ! vous qui semblez si bonne, cachez-moi bien, je vous en prie !

Elle saisissait la robe de Genovefa et levait sur la jeune fille des yeux suppliants.

– Ne craignez rien, madame, je ferai tout pour éviter cela ! Le souterrain dont parle Adelina serait une cachette très sûre, mais les abords m'en paraissent difficiles, surtout pour vous qui êtes si faible.

– Non, je me sens forte maintenant...

La jeune femme se leva avec l'aide de Genovefa et se tint debout, en chancelant un peu. Elle avait une taille souple, élégante en dépit de sa grande maigreur, et ses mouvements étaient pleins de grâce. Son type était celui des créoles de l'Amérique du Sud et, bien qu'elle parlât un allemand correct, son accent à lui seul eût décelé une étrangère.

– Essayons le souterrain, dit Genovefa. Aussi bien n'avons-nous pas à choisir.

Léna tordit et releva la longue chevelure de la jeune femme, puis Genovefa et elle la prirent chacune par un bras et, à petits pas, elles se dirigèrent vers le souterrain, précédées par Adelina qui se retournait à tout instant pour regarder sa mère et lui sourire.

Genovefa hocha la tête en considérant l'ouverture qui lui paraissait dangereuse. Mais Léna, l'ayant soigneusement examinée, déclara que le bloc de pierre détaché de l'amoncellement se trouvait tout à fait stable. Des degrés naturels dans le roc permettaient d'atteindre facilement l'entrée... Et la situation isolée de ce souterrain, dans un coin sauvage de la forêt, donnait espoir que l'étrangère serait en sûreté ici.

Adelina courut à Nelbrück chercher une lanterne et quelques bougies, pendant que sa mère se reposait de l'effort accompli pour arriver jusque là. La jeune femme s'était assise sur une roche plate ; ses mains se joignaient et ses lèvres remuaient.

– Mademoiselle, dites-moi : mes enfants sont-ils élevés dans la religion catholique ?

– Oui, madame, grâce à Dieu !

– Ah ! je craignais tant ! Mon mari m'avait promis cela et je sais qu'il aurait tenu sa promesse... Oh ! mon Dieu !

Elle se tordit les mains en jetant vers le ciel un

regard de navrante douleur.

— Magnus !... mon Magnus ! dit-elle tout bas.

Genovefa l'entendit cependant. Elle se pencha vers elle et lui prit la main.

— Dieu a eu pitié de vous puisqu'il a permis que vous retrouviez vos enfants. Vous les cherchiez depuis longtemps ?

— Oh ! je savais où ils étaient ! Pendant des années, j'ai eu le courage de rester là-bas, sans nouvelles d'eux. Je craignais de leur faire du tort... Mais, un jour, c'en a été trop ! Il fallait que je les voie, ne fût-ce que de loin. Je voulais les contempler, m'enivrer quelques instants de leur beauté, de leur bonheur. Je partis donc, mendiant mon pain, travaillant de-ci de-là. J'arrivai ici pour tomber à demi morte près du but... Et je trouve mes enfants aussi pauvres que moi ! Ils n'auront pas, du moins, à rougir du dénuement de leur mère ; ils n'auront rien à regretter. Nous partirons tous trois, nous retournerons dans mon pays. Je travaillerai, je peinerai pour eux...

Pauvre femme, qui n'avait pas la force de se

soutenir !

Des larmes de compassion montèrent aux yeux de Genovefa.

– De quel pays êtes-vous, madame ?  
– Du Pérou, répondit laconiquement l'étrangère.

Elle semblait peu désireuse de continuer la conversation. Cependant, ce fut elle qui la reprit un peu après en demandant :

– Vais-je voir mon petit Juan ? C'est ainsi que je l'appelais, dans la langue de mon pays.  
– Je crains que non. Il doit travailler au jardin.

Un gémississement s'échappa des lèvres de Denisa.

– Oh ! s'il voyait cela, mon fier mari ! Son fils, son petit Johann qu'il considérait avec tant d'orgueil et d'amour, lorsqu'on le mit entre ses bras, le jour de sa naissance... Est-il beau, mon petit enfant ? Est-il bon et pieux ?

– Il est très beau et c'est un petit ange.  
– Oh ! soyez béni, mon Dieu ! Qu'ai-je à

désirer des biens de ce monde, puisque vous m'avez donné ces deux trésors ?... Il était blond, mon mignon, et il avait de grands yeux noirs si beaux ! Il doit ressembler à son père ?

– De façon frappante.

La jeune femme attacha sur Genovefa ses yeux ardents.

– Vous avez connu Magnus ?

– Non, je n'ai vu de lui qu'un portrait.

– Qui êtes-vous, mademoiselle, vous qui vous intéressez avec tant de bonté à une pauvre abandonnée ?

– Je m'appelle Genovefa de Herstein et je suis la fille d'une cousine du comte de Redwitz.

Un peu d'effroi passa dans les yeux de Denisa.

– Vous êtes sa parente ? balbutia-t-elle.

– Ne craignez rien, je suis fort loin de partager ses idées et vous pouvez être assurée de ma discréction absolue.

Adelina revenait à ce moment. Avec Léna, elle alla faire une exploration dans le souterrain, puis,

la femme de chambre ayant, au retour, déclaré que l'endroit était habitable, Genovefa et elle aidèrent l'étrangère à y pénétrer. Ce ne fut pas sans quelque peine. Mais, ensuite, sur le sol en pente douce, la marche devenait facile. Au bout d'un couloir, on arrivait à une sorte de petite salle au fond de laquelle se voyait la porte dont avaient parlé naguère les enfants.

Denisa, épuisée, se laissa tomber sur le sol.

– Maintenant, je suis à l'abri... Laissez-moi, ne vous retardez pas plus longtemps, mademoiselle... Et toi aussi, va-t'en, ma petite fille, car il ne faut pas qu'on s'aperçoive... Tu m'amèneras Juan... puis, aussitôt que je serai plus forte, nous partirons.

Genovefa se pencha vers elle.

– Soyez tranquille, madame, nous ne vous abandonnerons pas. Ma femme de chambre va se rendre au village afin de se procurer quelques provisions qu'elle viendra vous apporter, en même temps que des vêtements et des couvertures. Puis, ce soir ou demain matin, je tâcherai de vous amener Johann.

– Oh ! merci, merci ! Comme Dieu est bon de m'envoyer un tel secours !... Mais dites-moi, mademoiselle, au cas où je serais plus malade, me serait-il possible de voir un prêtre ?

– Certes. Je vous en amènerai un, celui-là même qui s'intéresse tant à vos enfants. À bientôt, chère dame, reposez-vous tranquillement en vous disant que nous ne vous oublierons pas.

Denisa embrassa passionnément sa fille, qui s'éloigna avec Genovefa et la femme de chambre, non sans se retourner plusieurs fois pour regarder la jeune femme qui lui envoyait des baisers.

– Je vais aller apprendre tout de suite à Johann que nous avons une maman ! dit Adelina, à peine hors du souterrain.

La joie avait remplacé, dans les grands yeux sombres, l'habituelle mélancolie.

– Certes, ma chérie, mais soyez bien prudente, afin que personne ne vous entende. Il faut qu'on ignore encore la présence de votre mère.

– Oui, parce que M. de Redwitz l'empêcherait peut-être de nous emmener ?... Cependant,

qu'est-ce que cela lui ferait, mademoiselle ? Il nous déteste, il ne veut pas nous voir, même de loin.

Au fait, le comte serait-il fâché de voir disparaître les enfants ? Mais pourquoi les avait-il gardés jusqu'ici ? Certes, le mystère s'était déjà grandement éclairci pour Genovefa, aujourd'hui. Magnus avait fait une mésalliance et son père, évidemment, n'avait jamais voulu reconnaître ce mariage. Mais pour quel motif n'avait-il pas laissé les enfants à leur mère, puisqu'il ne les reconnaissait pas comme ses petits-enfants ?

Voilà ce que Genovefa ignorait encore, et ce que Denisa lui apprendrait peut-être.

## XVI

M<sup>me</sup> Stollman sortait de la maison au moment où Genovefa y arrivait. Elle portait un bol plein d'un liquide fumant et se dirigeait visiblement vers l'écurie.

— Pourquoi donc vous êtes-vous levée ? demanda la jeune fille en considérant avec compassion sa mine défaite. Léna, pour un soir, aurait pu vous remplacer.

— Oh ! il faut bien que je me secoue ! Puis je vais voir comment se trouve mon pauvre petit Johann.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est tombé tout d'un coup dans le jardin et Norelmeyer me l'a ramené sans connaissance. Je l'ai couché aussitôt. Il est revenu à lui, mais sa tête est toute brûlante et il divague un peu. Je lui porte du tilleul, cela le calmera peut-être.

— Je vais avec vous. Pauvre petit, il souffrait de la tête, ces jours-ci, il était visiblement fatigué. C'est ce départ qui le rend malade.

Genovefa suivit la femme de charge jusqu'aux écuries près desquelles couchait Johann, dans un petit appentis meublé d'un tronçon de chêne et d'une planche posée sur des tréteaux, en guise de siège et de table. Adelina, qui les avait précédées, était agenouillée près de la mince paillasse, posée à même le sol de terre battue.

L'enfant était très rouge, ses yeux brillaient anormalement, mais il reconnut Genovefa et lui tendit les bras.

— Oh ! que j'ai mal, mademoiselle ! dit-il plaintivement.

Elle se pencha pour baisser son front brûlant.

— Où donc, mon cher petit ?

— À la tête... Oh ! ce soleil !... J'ai si chaud !

Ses mains s'agitaient fébrilement, tout son petit corps était secoué de frissons.

M<sup>me</sup> Stollman souleva doucement la tête blonde et fit boire à l'enfant le liquide parfumé.

Les mains de la femme de charge tremblaient si fort qu'elle avait peine à tenir la tasse.

— Mais on ne peut laisser ici cet enfant malade ! dit Genovefa. Il lui faudrait un lit.

— Je l'ai dit à Norelmeyer, mademoiselle, mais il ne veut pas en entendre parler. Il prétend même, le malheureux, emmener demain ce pauvre petit hors de Nelbrück, comme il a été convenu ! Je vous demande un peu si ce ne serait pas une pitié !... Un crime, oui, absolument !

La voix de M<sup>me</sup> Stollman était altérée par une émotion puissante, dont témoignait aussi sa physionomie troublée.

Elle ramena soigneusement la couverture sur l'enfant et se redressa, en passant son mouchoir sur ses yeux pleins de larmes. Pendant quelques instants, elle regarda Johann qui semblait s'assoupir.

— Il faut le laisser maintenant, car si Norelmeyer arrivait, cela ferait des histoires. Je reviendrai plus tard.

— Moi aussi, dit Genovefa. Restez-vous près

de votre frère, Adelina ?

— Oh ! oui... n'est-ce pas, madame Stollman ? dit la petite d'un ton suppliant.

— Restez, restez, mon enfant, je ne demande pas mieux. Il n'y a que Norelmeyer qui... mais tant pis ! Il se passe vraiment ici des choses trop monstrueuses ! dit la femme de charge entre ses dents.

Elle sortit, et Genovefa la suivit, après avoir embrassé Johann. La jeune fille gagna le salon bleu et sortit sur la terrasse. Elle se sentait très lasse, moralement et physiquement, et il lui semblait qu'un cercle douloureux enserrait son front. Pendant un long moment, elle considéra l'horizon de pourpre dans lequel déclinait le soleil. La montagne s'embrasait de lueurs ardentes, la forêt semblait couronnée de flammes. Une clarté rose baignait la vallée, le château, et faisait miroiter le petit lac. Mais Genovefa ne voyait tout cela que machinalement. Elle pensait avec indignation à l'épouvantable dureté de cœur dont faisait preuve M. de Redwitz à l'égard de ses enfants... ses petits-enfants ! Et

qu'adviendrait-il, s'il connaissait la présence de la jeune étrangère si près de Nelbrück ?

Il était impossible de prévoir les événements qui allaient se produire. Genovefa, déjà anxiouse pour elle-même, sentait l'inquiétude l'envahir à ce sujet. Ce sourd malaise persista pendant le dîner. Du reste, l'air morose du comte n'était pas fait pour le dissiper. Stephan et Héloïse, seuls, faisaient les frais de la conversation. Ils parlaient de Sarrenheim, où ils s'étaient rendus cet après-midi avec les Gheldorf, et vantaient la grâce des souverains, l'entrain des jeunes princes, l'amabilité des châtelains de Wilbach.

— M. de Gheldorf s'est montré charmant, ajouta Héloïse. Il m'a fait visiter la vieille galerie de portraits, qui est une des curiosités de Sarrenheim, et nous avons longuement parlé. Il m'a confié qu'il y aurait cet hiver, à Thünbach, une excellente troupe théâtrale.

— M<sup>me</sup> de Holsenheim me l'a dit également. Elle aime beaucoup le théâtre... C'est vraiment une femme charmante !

— Qui ferait une charmante baronne de

Herstein ! dit Héloïse en riant.

– Et pourquoi pas ?

M. de Redwitz regarda sa jeune parente.

– Holsenheim ? Quel est son nom de jeune fille ?

– Adélaïde de Sarrelau.

– Bonne famille, de noblesse moins ancienne que les Redwitz et les Gheldorf, mais qui peut s'allier à eux. Cette personne est veuve ?

– Oui, mon cousin.

– Et riche ?

– Sa fortune est relativement peu importante pour le moment, mais elle doit hériter d'un vieil oncle qui l'aime beaucoup et dont elle est la seule parente.

– Eh bien ! tâchez de réussir par là, Stephan. Je vous accompagne de tous mes vœux.

Sur ces mots, M. de Redwitz se leva et, souhaitant brièvement le bonsoir aux trois jeunes gens, regagna son appartement.

Dans la soirée, Genovefa se rendit près de

Johann. Une tempête s'annonçait et, déjà, le vent s'abattait en tourbillons brûlants sur l'esplanade. Le ciel était très sombre ; des gémissements lugubres, plaintes de la nature enlevée à son repos, montaient de la forêt.

Dans l'appentis, le vent entrait tout à son aise. Mais il ne parvenait pas à rafraîchir l'enfant malade. Une fièvre violente terrassait Johann, des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres. Adelina, assise près de lui, semblait une petite statue de la douleur.

— Oh ! mademoiselle, il est bien malade ! dit-elle en tournant vers Genovefa son visage gonflé par les larmes. Je lui ai dit que nous avions retrouvé notre maman, mais il n'a pas compris.

Comme pour donner un démenti à la petite fille, un mot, plus distinct, sortit des lèvres de Johann :

— Maman !

— Ah ! il se souvient tout de même ! Mais comment pourrait-on le guérir, mademoiselle ? Oh ! dites-moi ce qu'il faut faire ! J'irai mendier

ce qui sera nécessaire, si M. de Redwitz ne veut pas faire soigner mon frère !...

La porte s'ouvrit à ce moment, laissant apparaître la longue silhouette de Norelmeyer. Le vieil homme eut un mouvement de surprise à la vue de Genovefa. Puis, se ressaisissant aussitôt, il la salua, tout en jetant un coup d'œil mauvais du côté d'Adelina.

— Vraiment, gracieuse demoiselle, vous êtes trop bonne de venir visiter ainsi ce petit misérable ! dit-il d'un ton doucereux. Votre Seigneurie gâte ces jeunes drôles, si bien qu'ils regimbent ensuite contre notre autorité. Ce paresseux veut se faire plaindre et dorloter...

— Dorloter ! Pauvre petit, sur un pareil lit ! Ne voyez-vous pas que cet enfant est gravement malade ?

Il est impossible de le laisser ici cette nuit. Il lui faut une chambre close, un bon lit et le médecin.

Une sorte de ricanement s'échappa des lèvres du vieillard.

— C'est-à-dire le traiter en seigneur... rien que cela ! Non, non, mademoiselle, il doit supporter les conséquences de sa condition et il demeurera ici... jusqu'à après-demain, où je le conduirai à la métairie de Glokenau.

— Il n'est pas possible que vous commettiez cette indignité, Norelmeyer ! J'espère, du reste, que M. de Redwitz sera un peu plus humain. Je vais lui demander l'autorisation de faire transporter dans la maison ce pauvre enfant.

— Il est tout à fait inutile de déranger M. le comte, mademoiselle.

La voix du vieillard semblait légèrement troublée.

— ... Jamais il n'autoriserait pareille chose. D'ailleurs, j'ai reçu de lui pleins pouvoirs sur Johann.

— Même pour le laisser mourir ?... Surtout pour cela, peut-être ? s'écria Genovefa, hors d'elle-même.

La petite lampe posée sur la table rudimentaire éclairait trop mal pour que la jeune fille pût

discerner l'expression du visage de Norelmeyer, mais elle perçut une plus grande altération dans la voix un peu balbutiante qui répliquait :

— En vérité, quelle idée vous prend, gracieuse demoiselle ?

Mais, presque aussitôt, l'accent redevint ferme, tandis que le vieillard ajoutait :

— Votre Seigneurie à d'étranges pensées, qu'elle permette à un vieux serviteur de le lui dire ! Si un autre qu'elle m'adressait pareille insinuation, il passerait un mauvais quart d'heure... Allons, toi, file d'ici !

Norelmeyer se tournait vers Adelina, en étendant un bras vers la porte. L'enfant joignit les mains.

— Oh ! laissez-moi près de lui ! Il ne peut rester seul cette nuit.

— Oui, laissez-la, Norelmeyer ! dit Genovefa.

— Je ne le puis, mademoiselle ; Johann demeurera seul ici comme à l'ordinaire. Allons, hors d'ici, Adelina.

La petite fille embrassa longuement son frère,

présenta son front au tendre baiser de Genovefa et sortit en réprimant ses sanglots. Genovefa posa ses lèvres sur la joue du petit malade, qui semblait s'assoupir, et s'éloigna à son tour, sans paraître remarquer le salut de Norelmeyer.

Une fois couchée, la jeune fille ne put arriver à s'endormir. La tempête faisait rage au-dehors, la maison tout entière gémissait. Mais, surtout, Genovefa songeait à l'enfant souffrant, isolé, et une douloreuse indignation gonflait son cœur. Vers minuit, n'y tenant plus, elle se leva dans l'intention de se rendre près de lui. Du côté du jardin, le passage conduisant aux écuries n'était jamais fermé. Elle revêtit une robe de chambre, s'enveloppa d'un manteau et, ouvrant la porte-fenêtre, sortit sur la terrasse.

La lune, voilée de nuages, éclairait faiblement le parterre. Les arbres étaient furieusement secoués par les rafales dont le hurlement lugubre se faisait entendre sans interruption. Genovefa fit quelques pas... mais elle s'immobilisa, saisie d'effroi. La plainte entendue le soir de son arrivée s'élevait encore. À n'en pas douter, elle

venait du côté des ruines.

Ce cri, au milieu de la tempête, était si navrant que Genovefa frissonna en reculant instinctivement. N'était-ce pas un des malheureux Redwitz, atteint par la réprobation divine, comme tous les descendants de Gunther, qui revenait errer et gémir à travers le domaine volé ?... Ou la jolie petite Agnèle pleurant sur la fin de sa race ?

Tout, dans cette demeure maudite, rappelait une souffrance ou un désespoir. La belle comtesse Angelica avait été tuée dans le salon bleu et, de l'endroit où elle se trouvait, Genovefa pouvait apercevoir le hêtre où s'était lâchement pendu le père du comte Jobst. Le vieil arbre, que la tempête agitait sans pitié, laissait échapper la plainte sourde d'un être blessé.

Genovefa frissonna de nouveau. Dans l'obscurité, le hêtre semblait un gigantesque squelette agitant désespérément ses longs bras décharnés.

Mais elle se ressaisit aussitôt, avec son habituelle énergie.

« J'ai les nerfs bien faibles, ce soir ! songea-t-elle. Allons vite près de ce pauvre enfant ! »

Elle descendit les degrés de la terrasse, mais s'arrêta de nouveau. La même plainte venait de retentir encore. Puis une imprécation suivit, apportée par le vent jusqu'aux oreilles de la jeune fille.

— Mais on dirait la voix de Norelmeyer ! murmura-t-elle.

Sans réfléchir davantage, et obéissant à une impulsion subite, elle s'élança vers le vieux colombier.

L'échelle était demeurée là ; Genovefa la dressa contre le mur et, montant légèrement, atteignit la lucarne.

La lueur voilée de la lune éclairait discrètement les bâtiments dégradés et les ruines du cloître. Dans cette lumière pâle, la rosace de pierre de la chapelle se découpait assez distinctement. Mais le côté du cloître encore debout se trouvait complètement dans l'ombre.

Un chuchotement semblait sortir de là...

Et, tout à coup, un corps souple surgit hors des arcades, s'élança légèrement à travers le dédale de pierres. Une exclamation se fit entendre, et deux personnes apparurent hors du cloître. Genovefa reconnut avec stupéfaction M<sup>me</sup> Stollman et Norelmeyer.

Ils s'efforçaient d'atteindre l'être mystérieux qui bondissait de-ci de-là, trébuchait parfois, mais se redressait aussitôt. C'était un homme grand et mince, dont la tête semblait couverte d'une chevelure claire. Il s'arrêta tout à coup et s'appuya contre un débris d'arcade. Des aristoloches retombaient autour en longues traînes, formant un encadrement romantique à cet inconnu dont Genovefa entendait la respiration haletante. Il tourna un peu la tête dans la direction du colombier... Ce visage, jeune encore, long et fin, très pâle, terminé par une barbe claire, était le vivant portrait de Jobst de Redwitz... et de Johann.

Norelmeyer et la femme de charge avaient atteint l'arcade où les attendait paisiblement celui qui les fuyait tout à l'heure. Le vieillard posa sur

son épaule une main rude.

— Eh bien ! Votre Seigneurie peut se vanter de nous avoir donné du mal, aujourd’hui !

Sa voix tremblait de colère.

— ... Trois fois courir ainsi, c'est un peu trop pour de vieilles jambes comme les miennes... Tant pis, nous allons le rentrer, madame Stollman. J'ai besoin de dormir, à la fin !

— Mais il est si malheureux tout seul, quand ses crises le prennent ! Il n'y a que l'air du dehors qui lui procure un peu de soulagement, vous le savez bien.

— Oui, je sais... je sais surtout que je fais un métier de galerien ! Voilà deux heures que nous sommes ici, à surveiller ce malheureux fou...

— Si M. le comte vous entendait parler ainsi !

— Mais il ne m'entend pas et j'en profite pour appeler les gens par leur nom. M. le comte veut encore sauver les apparences... n'empêche que celui-ci n'est et ne sera toujours qu'un insensé. Jamais il ne reviendra beau, brillant, orgueilleux comme il l'était lorsque...

Norelmeyer s'interrompit un instant. Sa voix avait pris une intonation de joie triomphante qui fit douloureusement tressaillir Genovefa.

— ... Oui, il était dans tout l'éclat de ses seize ans et de son bonheur insolent, ce jour où son fouet de chasse me frappa au visage parce que j'avais laissé mourir son chien Odin. Cette brûlure, je la sens toujours !

— Quoi ? N'avez-vous pas oublié ce mouvement de vivacité, bien racheté par l'habituelle bonté du jeune maître ?

— Oh ! non, je n'ai rien oublié !

Une rancune impitoyable vibrait dans l'accent du vieillard. Mais l'inconnu ne semblait pas entendre ce qui se disait près de lui. Immobile, la tête levée, il semblait inconscient.

Norelmeyer dit rudement :

— Allons, il faut rentrer, monsieur le comte. Et, surtout, pas de gémissements !

S'adressant à la femme de charge, le vieillard ajouta :

— Il finirait par attirer l'attention de l'autre

côté. Je crains surtout la jeune demoiselle, qui me paraît une fine mouche.

— Venez, monsieur le comte, il faut vous reposer, maintenant.

La voix de M<sup>me</sup> Stollman se faisait douce, presque caressante. La femme de charge prit la main de l'inconnu qui se laissa emmener sans résistance. Tous trois disparurent dans le bâtiment de gauche et l'enclos retomba dans le silence, dans la solitude.

Genovefa descendit, remit l'échelle à sa place et sortit du colombier. Son cœur battait avec violence, ses jambes fléchissaient un peu sous elle. Cette scène imprévue l'avait bouleversée. La révélation subite du secret si bien caché jusqu'ici lui laissait une impression de stupéfaction et d'effroi, mêlée de compassion pour le malheureux à peine entrevu. Celui-ci, à n'en pas douter, devait être Magnus de Redwitz — le beau Magnus devenu fou.

Mais pourquoi son père le faisait-il passer pour mort ?

Une seule explication se présentait à l'esprit de Genovefa. L'orgueil de M. de Redwitz n'avait pu supporter l'idée que ce fils, héritier de son nom, ce superbe jeune homme qui était son idole, serait désormais un objet de pitié ou de dédain. Il avait voulu cacher pour toujours cette tare de sa race finissante. Magnus, le dernier comte de Redwitz, était mort d'accident à l'étranger, dans l'entier épanouissement de son intelligence et de sa beauté. Le monde avait salué ce malheur avec respect... et le pauvre être sans raison avait disparu dans les ruines du monastère dévasté par ses ancêtres. Les ombres des moines veillaient sur le descendant de Gunther.

Une rafale s'abattit sur la jeune fille et la fit chanceler. Elle se redressa, résolue, malgré la tempête grandissante, à se rendre près du petit malade. Quelles angoisses devaient l'assaillir en entendant ces hurlements effrayants, en sentant passer sur son corps l'haleine furieuse des éléments déchaînés !

Genovefa s'en alla hâtivement dans la direction des écuries. En passant devant les

fenêtres de M. de Redwitz, elle ralentit le pas et s'efforça de le rendre plus léger. À travers les fentes des volets clos s'échappaient des rais de lumière. Elle savait que le comte, sujet aux insomnies, passait souvent des nuits entières au travail. Maintenant, elle comprenait quelle souffrance amère, inconsolable, torturait ce cœur altier.

Le point dangereux était franchi, Genovefa respira plus librement et pressa de nouveau le pas. Elle atteignit enfin l'appendis et, ouvrant doucement la porte, entra avec précaution.

À la faible lueur de la lune, elle constata aussitôt avec terreur un effrayant changement chez l'enfant. Une fièvre violente agitait le frêle petit corps, un souffle irrégulier s'échappait des lèvres sèches. Constamment, Johann portait la main à sa tête brûlante.

Genovefa, s'agenouillant près de lui, prononça son nom, mais il ne parut pas entendre. Ses yeux dilatés ne reconnaissaient pas la jeune fille, son oreille était sourde à la voix aimée.

Genovefa se redressa, saisie d'effroi. Le

pauvre petit, sans secours, allait infailliblement périr. Il lui fallait des soins immédiats.

Oui, il fallait courir vers M. de Redwitz, le supplier de faire venir un médecin et de permettre qu'elle s'occupât de l'enfant, s'il n'était pas déjà trop tard. Il fallait qu'elle fit céder le cruel, l'épouvantable orgueil de cet homme !

Elle s'élança au-dehors et, en quelques instants, se trouva sur la terrasse, devant les fenêtres du cabinet de travail. En murmurant une brève et ardente prière, elle frappa contre le volet.

Presque aussitôt, la fenêtre fut ouverte et la voix du comte demanda :

– Qui est là ?  
– Genovefa... Quelqu'un est malade, mon cousin...

Le volet s'écarta. M. de Redwitz apparut dans la clarté des deux grandes lampes posées sur le bureau.

– Qui est malade ?  
– C'est Johann.

– Johann ? répéta une voix rauque.

Et le comte fit un mouvement en arrière.

– Il va mourir ! Oh ! ne refusez pas de le faire soigner. Permettez que...

– Il va mourir, dites-vous ? Qu'a-t-il donc ? demanda la même voix méconnaissable.

– Il a une fièvre effrayante et paraît souffrir beaucoup de la tête. Son départ le tourmentait affreusement, puis hier, Norelmeyer, bien que le voyant souffrant, l'a forcé à travailler au jardin, sous ce ciel si lourd. Je crains que...

Sans la laisser achever, le comte sortit sur la terrasse et, d'un pas hâtif, prit le chemin des écuries, suivi de Genovefa, quelque peu abasourdie.

Quand elle entra dans la misérable chambrette de l'enfant, elle vit M. de Redwitz penché vers le petit malade. Il tenait entre ses doigts un des frêles poignets et ses yeux s'attachaient sur le visage contracté.

Il se redressa et tourna la tête vers Genovefa. Elle vit une physionomie bouleversée, un regard

d'angoisse. Elle entendit la voix rauque qui disait :

— Il paraît très mal... Ce peut être une fièvre cérébrale. Avant toute chose, il faut l'enlever d'ici.

Il prit l'enfant dans ses bras, avec d'infinites précautions, et l'emporta vers la maison. Derrière lui venait Genovefa, qui se demandait si elle était bien éveillée.

M. de Redwitz entra dans son cabinet de travail et s'arrêta quelques secondes, les yeux fixés sur une porte que Genovefa avait toujours vue close. Un combat semblait se livrer en lui. Puis il eut un brusque mouvement d'épaules, comme pour rejeter quelque insoutenable fardeau et murmura :

— Non, non, je ne veux plus lutter ! C'est fini !

Il marcha vers la porte, l'ouvrit et entra dans la pièce voisine. Du geste, il avait désigné à Genovefa une des lampes du bureau. La jeune fille, à sa suite, pénétra dans une chambre garnie de tapisseries flamandes, meublée de vieux chêne

sculpté. La couronne comtale surmontait le lit drapé de brocart pourpre, ainsi que le dossier des fauteuils ; les armoiries des Redwitz étaient peintes au plafond à caissons. Aucune pièce du logis n'avait offert à Genovefa le spectacle de ce luxe majestueux, du raffinement de confort dont témoignaient tous les détails de cet ameublement.

M. de Redwitz s'approcha d'un divan et y déposa l'enfant. Ses mains tremblantes glissèrent sous la petite tête des coussins soyeux, couvrirent le corps frissonnant de l'épaisse contrepointe de brocart enlevé au lit.

— Je vous prierai, Genovefa, d'aller réveiller Stollman afin qu'elle apporte le linge nécessaire pour préparer le lit, dit-il de la même voix si étrangement changée. Il faudra aussi le chauffer. Pendant ce temps, je vais chercher le nécessaire dans ma petite pharmacie.

La jeune fille, en hâte, se dirigea vers les combles. M<sup>me</sup> Stollman venait sans doute de rentrer seulement du couvent, car elle apparut tout habillée quand Genovefa eut heurté à sa porte. En entendant le bref récit qui lui était fait,

elle eut une exclamation étouffée et son large visage s'irradia de bonheur.

— Est-il possible ? Enfin, enfin, justice est rendue à l'innocent ! Ô Seigneur, soyez béni !...

Elle tremblait d'émotion et chancelait presque.

— ... Et c'est peut-être à vous que nous devons cela, mademoiselle ! Vous avez pris si courageusement la défense des persécutés !... Mais ne faisons pas attendre M. le comte. Le temps seulement de prendre les clefs et je descends.

Quelques instants plus tard, Genovefa et elle se trouvaient dans la lingerie. Tout en choisissant les draps, la femme de charge demanda :

— Dans quelle chambre M. le comte a-t-il mis l'enfant, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Dans une pièce magnifique, voisine de son cabinet de travail.

Laissant glisser à terre les draps qu'elle tenait déjà, M<sup>me</sup> Stollman joignit les mains.

— La chambre du comte Magnus ? Son père l'avait fait meubler pour lui, avec toute la

magnificence dont il se plaisait à entourer son idole. Et voici qu'il y installe l'enfant ! Il le reconnaît solennellement pour le descendant des Redwitz, il pose sur son front la couronne comtale...

– C'est le fils du comte Magnus, n'est-ce pas ?

– Mais oui, mademoiselle, Adelina et lui sont ses enfants, issus de son mariage avec une Péruvienne, épousée contre le gré de son père, pendant le séjour qu'il fit seul là-bas. C'est une bien triste, bien douloureuse histoire !... Mais, s'il en est ainsi, ce n'est plus cela qu'il nous faut ! ajouta la femme de charge en repoussant dédaigneusement du pied les draps tombés à terre.

Elle choisit soigneusement du linge très fin, orné de broderies armoriées, puis, sur la demande de Genovefa, le lui remit, tandis qu'elle allait préparer le nécessaire pour chauffer le lit de l'enfant.

Mais, à ce moment, une impérieuse sonnerie retentit. Genovefa et M<sup>me</sup> Stollman se précipitèrent vers l'appartement de M. de

Redwitz. Elles trouvèrent le comte courbé sur l'enfant, qui se tordait dans une sorte de convulsion.

— Stollman, vite, un médecin ! Il va mourir ! dit une voix étranglée. Que Norelmeyer coure à Sarrenheim, c'est le plus près, et qu'il ramène le médecin de la cour !... Allons, vite, vite ! cria le comte avec colère, en rencontrant le regard quelque peu ahuri de la femme de charge.

M<sup>me</sup> Stollman sortit précipitamment. Genovefa s'approcha du lit. Le visage de l'enfant était convulsé, ses yeux se dilataient d'une manière effrayante.

M. de Redwitz se pencha de nouveau sur lui ; sa main se posa, très doucement, sur la petite tête brûlante.

— Calme-toi, mon bien-aimé !... Magnus, mon petit Magnus !

Était-il possible que cette voix, habituellement si brève, si impérative, pût prendre un tel accent de tendresse ?... Que cette physionomie hautaine pût exprimer tant d'amour ?

Une légère détente sembla se produire, au bout d'un moment. M. de Redwitz dit à Genovefa, d'un ton bienveillant dont il n'était pas coutumier :

— Allez vous reposer, maintenant, mon enfant. Je suffirai à veiller notre petit malade.

— Si vous le permettez, je me retirerai dans le salon vert. Je serai ainsi tout près, si vous avez besoin de moi, et, en outre, je pourrai connaître aussitôt le diagnostic du médecin.

— Faites comme vous l'entendez. Si l'enfant reprend un peu de lucidité, il sera certainement heureux de vous voir. En ce cas, je vous appellerai.

Genovefa alla s'étendre sur un canapé, dans le salon vert. Mais il lui fut impossible de sommeiller. Ses nerfs étaient surexcités par la succession d'événements inattendus dont Nelbrück et ses alentours avaient été le théâtre, en cette seule journée, et par l'inquiétude que lui inspirait l'état de Johann. Puis elle pensait à la pauvre femme, seule dans le souterrain — la femme de Magnus, la comtesse de Redwitz.

Et lui, le malheureux Magnus ? Son père le privait-il donc de la lumière du jour pour être bien certain que nul œil étranger ne verrait sa déchéance ?

« Comment cela va-t-il finir, mon Dieu ? songea Genovefa. Ayez pitié de cette pauvre femme, de ces chers petits innocents ! Attendrissez le cœur de cet homme, Seigneur ! »

## XVII

Deux heures sonnaient lorsqu'un roulement de voiture annonça l'arrivée du médecin. M. de Redwitz vint au-devant de lui et, tout en répondant à son profond salut, dit d'une voix altérée :

— Je vous ai fait appeler pour mon petit-fils...

Ils entrèrent tous deux dans la chambre dont la porte se referma sur eux.

Norelmeyer, qui avait introduit le médecin, s'était arrêté au seuil du cabinet de travail. De sa place, Genovefa distinguait sa physionomie contractée, empreinte d'une rage sourde. Elle vit son bras se tendre vers la chambre, elle entendit siffler ces mots entre ses lèvres blêmies :

— Va, va, vagabond, je trouverai bien à prendre ma revanche. Aujourd'hui, un caprice du maître te fait seigneur ; demain, un autre caprice

t'enverra là-bas... où j'aurais dû te conduire plus tôt, ce qui aurait empêché cette épouvantable catastrophe.

Il se détourna brusquement et s'éloigna... Évidemment, le vieil homme était exaspéré de ce dénouement imprévu. La rancune gardée contre le père avait rejailli sur l'enfant si semblable à lui et les ordres du comte Jobst, sa coupable indifférence, n'avaient que trop bien servi ce coupable besoin de vengeance. Maintenant, le petit persécuté triomphait et le persécuteur avait tout à craindre du ressentiment de son maître.

M<sup>me</sup> Stollman arriva quelque temps après, appelée par un coup de sonnette, et, un peu plus tard, le médecin sortit, reconduit par la femme de charge ; Genovefa s'avança alors vers la chambre. M. de Redwitz se tenait debout, les bras croisés, devant le lit où était couché l'enfant. Il dit à voix basse :

– Entrez, Genovefa.

Elle l'interrogea anxieusement :

– Eh bien ?

— Le médecin prétend qu'il y a encore un peu d'espoir... Oh ! non, non, il ne mourra pas !

Avec une violence concentrée, le comte acheva :

— Car, alors, c'est moi qui l'aurai tué !

Il passa la main sur son front et poursuivit, la voix altérée :

— J'ai été fou de lutter si longtemps ! Il « lui » ressemble trop, surtout depuis un an. Et cette voix-là voix délicieuse de mon Magnus. J'ai été dur jusqu'à l'excès pour cet enfant, j'ai tout tenté pour combattre l'impérieux sentiment qui me poussait vers lui... Enfin, n'y tenant plus, j'ai résolu de l'éloigner. Je ne croyais pas possible de le reconnaître comme mon petit-fils, comprenez-vous ? Le mariage de Magnus était une mésalliance, et il n'y en avait jamais eu auparavant dans notre famille. Mais cet enfant a tout des Redwitz. C'est ce qui m'a vaincu... Qu'il était beau et charmant, ce jour où j'empêchai Norelmeyer de le frapper ! Lorsqu'il leva sur moi ses grands yeux noirs – les yeux de mon fils – je crus un instant ne plus pouvoir y tenir. Il me

fallut un immense effort de volonté... et je le renvoyai aussitôt, car je ne pouvais le voir là, avec ses pauvres habits, son petit visage pâle et fatigué... Et cette brute de Norelmeyer qui voulait couper ses boucles blondes ! Cependant, il va falloir les supprimer, par ordre du médecin.

Il étendit la main et toucha légèrement la chevelure dorée éparsée sur l'oreiller. Puis il reprit, avec un accent de raillerie amère :

– Vous devez penser que je suis un être bien faible et bien inconstant, Genovefa ? Voilà encore une preuve à l'appui de la thèse que je soutenais, l'autre jour, sur la folie des affections et la paix puisée dans le devoir tout sec, dépouillé de ces faiblesses. Si je n'avais commis la faute de tant aimer mon fils, je n'aurais pas accompli aujourd'hui cet acte de démence qui détruit l'œuvre de plusieurs années.

– Dites un acte de justice qui ne pourra que vous attirer l'estime des gens de bien, mon cousin !

Il eut un mouvement d'épaules.

— Cela dépend du point de vue. Il ne vous est pas défendu de le considérer comme tel, mais, pour moi, c'est un terrible accroc donné aux traditions de ma race. Enfin, je m'attacheraï à faire de l'enfant un vrai Redwitz... Retournez maintenant chez vous, Genovefa. Je suffirai, avec Stollman, pour veiller Johann — ou plutôt Magnus, car il s'appelle Johann-Magnus de Redwitz. Et je n'oublierai pas, mon enfant, que vous seule, avec ma fidèle servante, avez été bonne pour lui.

Il tendit la main à la jeune fille et celle-ci vit une émotion inaccoutumée dans le regard qui s'attachait sur elle.

Avec l'apparition de l'aube, la tempête s'apaisa. À cinq heures, Genovefa, ne pouvant fermer les yeux, se leva et alla ouvrir la fenêtre. Des nuages violacés couvraient le ciel, l'atmosphère était d'une lourdeur intense. Dans le parterre, les arbustes brisés gisaient à terre, des feuilles jonchaient les allées, et le vieux hêtre avait une de ses maîtresses branches arrachée, encore tenue au tronc par une lanière d'écorce.

Genovefa s'habilla et, par la terrasse, gagna les portes vitrées du cabinet de travail. Elles étaient closes et aucun bruit ne se faisait entendre. Comme la jeune fille, n'osant frapper, allait se retirer, un rideau fut écarté et le visage de M<sup>me</sup> Stollman apparut derrière la vitre. En apercevant M<sup>lle</sup> de Herstein, la femme de charge ouvrit doucement la porte-fenêtre et s'avança sur la terrasse.

– Comment est-il ? demanda Genovefa.

– Pas de mieux, pas de pire non plus, mademoiselle. M. le comte ne l'a pas quitté. Seigneur ! dirait-on le même homme qui paraissait tant haïr le pauvre agneau ! Au fond, je pensais bien qu'il exagérait la dureté pour ne pas risquer de faillir ; mais je n'aurais jamais osé espérer qu'il en vînt là ! On ne sait vraiment sur quoi compter, avec cette nature !... Mais je crois, mademoiselle, qu'il a aimé l'enfant dès le premier jour, quand je l'ai ramené dans mes bras, si petit, si délicat et si joli ! C'était un miracle de gentillesse... Et M. le comte me défendit de me trouver jamais avec lui sur son passage. Il s'était

aussitôt aperçu qu'il ressemblait au comte Magnus et il avait peur de subir le charme de ce petit être. Mais cela est arrivé quand même, grâce au Ciel ! L'injustice est réparée – pour lui, du moins.

– Pour lui ? Et Adelina ?

M<sup>me</sup> Stollman leva les yeux au ciel.

– Elle !... Oh ! elle, c'est tout autre chose ! Elle est le portrait de sa mère et cela seul suffit amplement pour la faire détester de son grand-père.

– Comment, vous ne voulez pas dire que M. de Redwitz refuserait maintenant de reconnaître Adelina pour sa petite-fille ?

– Je ne veux rien dire, mademoiselle, mais je crains...

Elle s'interrompit. Adelina arrivait en courant des écuries et, de loin, elle demanda avec angoisse :

– Où est Johann ? Où a-t-on mis Johann ?

Elle avait dû se lever à la hâte pour aller près de son frère, car sa chevelure en désordre flottait

sur son corsage boutonné à demi. Un grand cerne bleuâtre sous ses beaux yeux inquiets montrait qu'elle avait passé une nuit d'insomnie.

Genovefa l'attira tendrement à elle.

– Ne craignez rien, petite Adelina. Johann est dans un bon lit, bien soigné, et nous espérons qu'il guérira bientôt.

– Dans un lit ! Quel bonheur ! Il était si mal là-bas ! Mais dans quel endroit, mademoiselle, pour que j'aille vite près de lui ?

– Vous ne le pouvez pas en ce moment, ma chérie, cela le fatiguerait.

– Oh ! par exemple ! Je sais marcher très doucement et rester des heures bien tranquille, n'est-ce pas, madame Stollman ?

– Certainement... mais il faut laisser reposer Johann, je vous assure, ma petite fille, dit la femme de charge, visiblement embarrassée.

Elle se tut subitement. M. de Redwitz apparaissait au seuil du cabinet de travail.

À la vue d'Adelina, le visage pâli par l'angoisse parut se durcir, une lueur d'irritation

traversa les yeux sombres.

— Stollman, avez-vous donc oublié mes recommandations ? dit-il durement. J'ai défendu que cette petite approchât de mon appartement, et la voici à ma porte ! Êtes-vous folle, en vérité ?

— Mais non, Votre Seigneurie, balbutia la femme de charge. Certainement, j'allais la renvoyer... mais la pauvre enfant venait savoir des nouvelles de son frère.

— Son frère ? Elle n'a plus de frère, sachez-le. Je veux...

Un cri s'échappa des lèvres d'Adelina :

— Il est donc mort ?

S'arrachant aux bras protecteurs de Genovefa, elle vint se dresser devant le comte, en attachant sur lui un regard brûlant d'angoisse.

— Va-t'en ! recule-toi ! dit-il avec une colère méprisante. Tu n'as plus de frère, Johann n'existe plus. Il n'y a ici que Magnus, comte de Redwitz, mon petit-fils...

Pendant un moment, la physionomie d'Adelina exprima l'ahurissement le plus

complet. L'enfant balbutia enfin :

— Mais alors, moi... moi... je suis...

— Toi, tu n'es qu'une enfant misérable, recueillie, élevée par charité. Tu ne seras toujours que cela, parce que...

D'un ton bas et haineux, M. de Redwitz ajouta :

— Parce que tu es la fille de ta mère et que je te déteste.

Sur ces mots, il se détourna et rentra dans son appartement en fermant brusquement la porte derrière lui.

Genovefa et M<sup>me</sup> Stollman entraînèrent Adelina. La pauvre enfant, dans une crise de désespoir, sanglotait et appelait son frère. Elle se calma un peu sous les caresses de Genovefa, mais une souffrance poignante demeurait sur cette physionomie contractée.

Genovefa la laissa avec M<sup>me</sup> Stollman et s'en alla vers le souterrain en compagnie de Léna, qui portait quelques réconfortants. Qu'allait-elle faire, la pauvre Denisa, maintenant que le sort de

Johann était radicalement changé ? Se contenterait-elle d'emmener la petite méprisée, sans chercher à revoir son fils, devenu l'héritier idolâtré du comte de Redwitz ?

Les dégâts étaient considérables dans la forêt, mais le bloc de pierre demeurait immuable. Au fond du souterrain, Genovefa et la femme de chambre trouvèrent l'étrangère couchée à terre, tout contre la porte qui avait intrigué naguère Johann et Adelina. Son oreille touchait le battant et elle parlait d'un ton de supplication passionnée.

« Elle est folle ! » songea Genovefa avec effroi.

La jeune femme tourna vers elle son visage émacié, sur lequel se mêlaient la joie et l'angoisse.

— Il est là, mon Magnus, mon mari ! J'ai entendu sa voix, sa chère voix ! On m'avait dit là-bas qu'il était mort. C'était un mensonge. Il est là ! Il faut que je le voie ! Mais comment ouvrir cette porte ?

Genovefa se pencha vers elle.

– Qu’avez-vous donc entendu, madame ?

– Tout à l’heure, j’ai entendu chanter... et c’était lui, je vous dis que c’était lui ! Mais j’ai eu beau appeler, personne n’a répondu.

– C’était peut-être une illusion... ou bien vous n’étiez pas tout à fait éveillée ?

– Oh ! si ! Je pensais au bonheur de voir arriver, ce matin, mon petit Johann... Mais vous ne l’amenez pas, mademoiselle ?

Genovefa lui apprit alors la maladie de Johann et le changement subit qui s’était opéré dans le sort de l’enfant. Elle écoutait, le visage blêmi, les yeux pleins d’angoisse.

– Alors, il va peut-être mourir ? Et sa mère, bien qu’elle soit tout près, ne pourra pas aller près de lui ? Non, non, ce n’est pas possible ! Promettez-moi, mademoiselle, que s’il se trouve en danger de mort, vous me ferez prévenir ! Je me traînerai sur les mains s’il le faut, mais je verrai mon fils, je l’embrasserai vivant. Que m’importeront alors la colère et la haine du comte

de Redwitz ! Promettez-moi, je vous en supplie !

— Oui, je vous le promets, pauvre mère. Dussé-je encourir le mécontentement de M. de Redwitz, je vous mènerai près de votre fils si un dénouement fatal paraît devoir se produire. Mais j'espère beaucoup, car il va être très bien soigné... et nous prierons tant pour lui !

— Oui, oh ! oui ! Mon chéri ! Je l'ai à peine connu. Il avait un an et sa sœur venait de naître, lorsque M. de Redwitz les emmena. Mais le cœur d'une mère n'oublie pas. À travers l'immense espace qui nous séparait, je les voyais en esprit grandir, se développer de corps et d'âme. Quelle souffrance de penser que jamais je ne les embrasserais, que jamais ils ne m'appelleraient : « Maman. » Mais je me disais qu'en retour de ces joies sacrifiées, ils se trouvaient exempts de la pauvreté qui était mon lot. Pour les faire riches et leur conserver un rang qui était bien à eux, j'avais renoncé à mes droits maternels... Et c'est en vain que je me suis torturé le cœur pendant ces huit années ! Mes enfants sont demeurés aussi pauvres que moi. Ils ont souffert... Leur aïeul

m'avait fait dire : « Donnez-les-moi, jurez de ne jamais chercher à les revoir et à vous faire connaître d'eux. À ce prix, je les emmène avec moi à Nelbrück ! » Je crus qu'il voulait les traiter en héritiers et prenait seulement ses précautions afin de n'avoir rien à redouter de mon intrusion dans son existence aristocratique. Je fis ce serment qui me brisait le cœur, parce que je voulais voir mes enfants préservés du sort médiocre que, seule, je pouvais leur donner, et surtout leur conserver ce nom de Redwitz que le père de Magnus m'interdisait de porter... Hélas ! vous avez vu à quelle condition étaient réduits mes pauvres petits ! Justice est enfin rendue à Juan – mais à Juan seul. Adelina est trop semblable à moi... Heureusement, elle m'aura, ma chérie ! Nous nous aimerons tant ! Je travaillerai pour elle...

Dans un gémissement, la pauvre femme murmura :

– Mon Juan, mon petit enfant ! N'est-ce pas affreux d'enlever à une mère ses droits sur ses enfants ?

– Comment cela s'est-il fait ?

– Oh, je ne sais trop ! Je ne connais rien à toutes ces rouerries d'hommes d'affaires. À la suite d'une fièvre violente, mon cher Magnus était devenu fou. Le comte de Redwitz n'avait plus donné signe de vie, après la scène terrible qui aboutit à la rupture entre le père et le fils. Je lui écrivis pour lui faire connaître l'état de Magnus. Il ne répondit pas, mais arriva un jour à la maison de santé où était interné mon mari. Dès ce moment, il fut le maître. J'étais demeurée dans notre propriété de Santa-Rosa avec les enfants et, de là, j'allais voir Magnus – chères et douloureuses visites, car il ne me reconnaissait pas. Dès le jour de son arrivée, M. de Redwitz me fit interdire de les continuer. Comme je voulais passer outre, il me fit chasser.

Elle s'interrompit en frissonnant, à l'évocation des souffrances endurées.

– ... Un jour, un homme d'affaires vint me trouver et m'apprit que M. de Redwitz avait obtenu l'annulation de mon mariage, en invoquant je ne sais quelle erreur. Je ne compris

rien aux termes de la loi dont se servit ce personnage, mais je saisiss les conséquences – les affreuses conséquences. M. de Redwitz voulait supprimer le lien qui m'unissait à son fils.

« J'étais très jeune – dix-sept ans – très ignorante de la vie. Mon père était mort l'année précédente, je n'avais comme parents qu'un frère dur et envieux et une belle-sœur qui me jalouxait. Nous n'avions cherché, Magnus et moi, à faire aucune relation, nous contentant de vivre l'un pour l'autre, dans la solitude de Santa-Rosa. Inexpérimentée, faible et malade, abandonnée par mon frère qui, seul, aurait pu me soutenir, je ne pouvais rien. L'injustice s'accomplit et je fus sommée d'avoir à sortir du domaine, héritage de la famille maternelle de mon mari, qui devait être désormais géré par M. de Redwitz, ainsi que toute la fortune de Magnus. Mes enfants, « ses enfants » ne pouvaient plus prétendre à rien.

« Alors, j'eus un sursaut de révolte. J'écrivis à cet homme barbare une lettre indignée, en lui déclarant que je n'accepterais pas ainsi cette décision odieuse, que je ne laisserais pas

dépouiller de leur nom et de leurs biens les enfants de Magnus. Au bout de quelques jours, je reçus de son homme d'affaires une lettre laconique m'informant qu'il était disposé à se charger de Johann et d'Adelina, aux conditions que je vous ai dites tout à l'heure.

« Vous pouvez penser par quelles luttes terribles je passai ! J'aimais ardemment mes enfants, mais si je ne pouvais leur faire restituer la fortune de leur père, je n'avais à leur donner que la pauvreté, car mon frère, de son côté, avait réussi à me dépouiller légalement de ma part dans l'héritage paternel. Puis je pensais que le comte, qui avait tant aimé son fils, se laisserait toucher par le charme et la beauté de mes chéris. J'écrivis la douloureuse acceptation et, quelque temps après, la femme de charge de M. de Redwitz vint chercher les pauvres petits. »

Un sanglot brisa la voix de Denisa. Elle courba la tête en murmurant :

– Quel martyre !

Genovefa saisit ses mains décharnées et les pressa entre les siennes.

— Pauvre femme !... Et Magnus était-il irrémédiablement privé de raison ?

— Les aliénistes consultés avant l'arrivée de son père le déclarèrent incurable, sauf un, qui fut moins affirmatif et prétendit que peut-être, à la longue, des soins constants et beaucoup d'affection pourraient améliorer son état et même amener la guérison. Mon Magnus, si bon, si beau, si tendre pour sa Denisa !

Elle s'affaissa sur le sable, en cachant entre ses mains son visage crispé par la souffrance.

— ... Et pensez quelle fut ma torture, quand j'appris, par un journal qui me fut intentionnellement envoyé, la mort de mon bien-aimé mari ! Il avait succombé à un transport au cerveau sur le yacht de son père qui le ramenait en Allemagne. Je n'eus pas le soupçon d'une tromperie. Mais, maintenant je sais qu'il est vivant. Je sais qu'il est là, tout près ! Oh ! le voir, le voir, mon bien-aimé !... Mademoiselle, comment le pourrais-je ?

— Hélas ! je crains qu'il n'y ait là d'insurmontables difficultés ! En dehors des

domestiques de M. de Redwitz, la présence de Magnus est ignorée de tous. Par hasard, elle m'a été révélée cette nuit. Pour tous les autres, Magnus de Redwitz est mort.

– Que faire ? Que faire ? gémit Denisa. Ô mon Dieu, inspirez-moi, car tout est noir en mon esprit !

La mort planait sur Nelbrück. Dans la chambre somptueuse du jeune comte de Redwitz, un frêle enfant se débattait contre elle et un homme au regard sombre le considérait avec une douleur silencieuse, plus poignante que les sanglots. Le médecin avait reparu vers neuf heures, mais il n'avait pu donner encore qu'un bien faible espoir – si faible que M. de Redwitz n'y croyait pas.

Genovefa était revenue près du petit malade. En tenant la main de Johann, elle priait avec ferveur. Le comte tourna tout à coup vers elle son visage contracté.

– Vous l'aimiez ? dit-il d'une voix altérée.

D'ailleurs, qui n'aurait pas été attiré vers un être si charmant ?

Sa main se crispa sur le drap et il couvrit d'un regard de brûlante tendresse la petite figure souffrante.

— Mais dites donc à votre Dieu qu'il le sauve ! s'écria-t-il tout à coup avec violence. À quoi servent vos prières, s'il doit y demeurer sourd ?... Mais cet enfant m'appartient et je le lui disputerai !

Il se laissa tomber dans un fauteuil et appuya son front sur sa main tremblante.

Vers dix heures, il devint évident que l'état de l'enfant empirait. Songeant alors à la promesse faite à Denisa, Genovefa s'éloigna doucement et alla trouver sa femme de chambre, qui travaillait à la robe de bal. Elle la chargea d'avertir l'étrangère de l'aggravation survenue, en choisissant un moment où elle pourrait s'éloigner sans risquer d'éveiller les soupçons.

— D'autant mieux que M<sup>lle</sup> Héloïse est déjà dans tous ses états à propos de la nouvelle que

vient de lui apprendre Norelmeyer, dit Léna. Il est vrai que c'est tellement extraordinaire ! Ce pauvre petit paria, le petit-fils de M. de Redwitz !

Genovefa se retira chez elle et se mit à chercher un moyen de faire entrer Denisa dans la chambre de son fils sans que le comte s'en aperçût. Cela paraissait de prime abord à peu près impossible, M. de Redwitz ne quittant pas cette pièce d'un moment. Cependant, qu'adviendrait-il d'une rencontre entre eux ?

Une porte ouverte avec précipitation vint interrompre les réflexions de la jeune fille ; Héloïse, en costume d'amazone, parut, suivie de Stephan.

– Enfin, te voilà !

Elle jetait brusquement sa cravache et ses gants sur la table.

– ... On ne sait vraiment jamais où tu es passée ! Dis-moi donc si Léna et Norelmeyer ne sont pas victimes d'un accès d'aliénation mentale ? Ils m'ont rapporté tour à tour une nouvelle si inconcevable !...

— Mais très exacte ! Johann et Adelina sont les enfants de Magnus de Redwitz, nés de son mariage avec une jeune Péruvienne de famille honorable et de modeste origine. M. de Redwitz a enfin foulé aux pieds ses préjugés de caste en laissant parler son cœur pour son petit-fils.

Le teint mat d'Héloïse pâlit, ses lèvres se comprimèrent violemment.

— Ainsi, on ne peut en douter ? Il a bien commis cet acte de démence ?... Oui, il est fou, Stephan, cela me paraît incontestable !

La voix de la jeune personne tremblait de colère.

— ... Cet être sorti on ne sait d'où, un Redwitz !... notre parent, par conséquent ! Une telle idée ne se peut soutenir.

La contenance de Stephan témoignait aussi d'un profond désappointement. En effet, Johann, le petit paria d'hier, venait se mettre comme un obstacle entre eux et l'opulent héritage du comte de Redwitz.

— Tu trouves sans doute cela charmant, toi ?

dit Héloïse en regardant sa sœur avec irritation. Oui, oui, je connais de longue date tes aberrations. Tous les cerveaux s'en vont à la dérive, décidément ! Jusqu'à cet homme que je croyais si profondément ancré dans ses idées aristocratiques, tellement fier de sa généalogie intacte qu'il eût tout sacrifié pour lui épargner une éclaboussure... Lamentable erreur ! Pour une girouette, en voilà une bien conditionnée, il faut l'avouer !

Elle saisit ses gants et les tordit nerveusement.

Genovefa dit avec fermeté :

– Il a accompli un acte de justice et de réparation qui l'honore plus que tout ce qu'il lui en a coûté, Dieu seul le sait exactement. Mais il ne peut être question de folie ou d'exaltation soudaine, car depuis longtemps il luttait contre l'impérieux sentiment qui l'entraînait vers cet enfant.

– Oui, je me rappelle quelques actes de faiblesse... D'autres fois, il semblait ne pouvoir l'apercevoir, même de loin. Tout cela dépose en faveur de ma thèse, car de telles contradictions ne

peuvent exister dans un cerveau bien équilibré.  
Mais Léna prétend que le petit est très malade ?

– Oui, en danger de mort.

La physionomie d'Héloïse s'éclaira subitement.

– Il y aurait là un dénouement parfait... le plus souhaitable, en vérité ! Le petit garçon disparu, le caprice du comte n'aura plus d'objet, car il n'a jamais paru se soucier d'Adelina.

– Héloïse, tu as des pensées odieuses !  
Souhaiter la mort de cet enfant !

– Je ne souhaite rien du tout, ma très chère. Simplement, je constate l'opportunité d'une telle solution. C'est que je ne pose pas pour les grands sentiments, moi !

Elle eut un rire ironique et sortit de la pièce.

Stephan, s'approchant de sa jeune sœur, l'embrassa affectueusement

– Je ne t'ai pas encore dit bonjour, ce matin, Genovefa. Tu es bien pâle, tu paraiss fatiguée. C'est la maladie du petit Johann qui en est cause, n'est-ce pas ? Quelle aventure ! La pauvre

Héloïse tombe du haut de ses rêves... et moi, j'avoue aussi ma désillusion. Il n'y a que toi, chère petite sainte, qui voie tout cela d'un œil désintéressé.

– Oh ! certes, je n'ai pas songé une seconde à ces questions ! murmura-t-elle avec un geste d'indifférence.

## XVIII

Quand Stephan se fut éloigné, Genovefa s'assit sur la terrasse et essaya de travailler. Mais elle se sentait profondément agitée par les inquiétudes, les soucis qui occupaient son esprit et son cœur. Elle laissa bientôt tomber son aiguille et attacha son regard songeur sur Wilbach. Les jardiniers donnaient en ce moment la liberté aux gerbes liquides des bassins et des vasques, qui retombaient en flots irisés dans un rayon de soleil victorieux un moment des nuages. Le jardinier chef se promenait à travers les allées, constatant les dégâts causés par la tempête. Il fut bientôt rejoint par M. de Gheldorf et Lise, et tous trois continuèrent l'inspection, en discutant aussi, probablement, sur l'éclairage des jardins pour la fête du lendemain.

Le regard de Genovefa se mouilla en suivant la fine silhouette de Lise. Elle savait que cette

amie si chère allait bientôt dire au monde un adieu définitif pour entrer, au commencement de l'hiver, dans un monastère de bénédictines. Sa mère et son frère acceptaient courageusement le sacrifice. Mieux que tous, ils savaient que cette âme si haute était faite pour appartenir uniquement à son Créateur. Genovefa l'avait aussi compris, elle s'inclinait comme eux, sans murmurer, devant l'appel divin, mais elle souffrait profondément à l'idée de perdre cette discrète et charmante confidente, dont l'exemple et les conseils l'avaient fortifiée pendant ces derniers mois.

Un bruit léger du côté des appartements du comte de Redwitz lui fit tourner la tête. Elle étouffa un cri d'effroi, en voyant une femme maigre et pâle, misérablement vêtue, qui gravissait les marches en s'appuyant sur l'épaule d'Adelina.

Denisa ! Mais la malheureuse allait se faire ignominieusement chasser ! Qui sait même à quelle extrémité pouvait se porter le comte envers cette créature haïe ?

Genovefa s'élança vers l'étrangère. Mais celle-ci, surexcitée sans doute par l'amour maternel, avait déjà atteint une des portes-fenêtres de la chambre de Johann. Au moment où Genovefa, haletante, la rejoignait en balbutiant : « Arrêtez, je vous en supplie ! », sa main impatiente tournait le bouton et poussait un des battants.

— Qui est là ? Qui se permet d'ouvrir cette porte ? dit une voix basse et courroucée.

Repoussant Genovefa qui essayait de l'entraîner, Denisa entra et, à sa suite, se glissa Adelina.

M. de Redwitz était assis près du lit. Il se mit debout avec un sourd cri de stupéfaction ; puis, soudainement, la fureur décomposa son visage, le mépris et la haine étincelèrent dans son regard.

— Vous !... vous ici !... Vous aviez juré, pourtant ! Mais qu'est-ce qu'un serment pour les gens de votre espèce !

La jeune femme s'était arrêtée au seuil de la chambre. Elle portait la main à son cœur qui

battait sans doute très fort ; son maigre visage exprimait un effroi navrant et blêmissait tellement que Genovefa craignit de la voir perdre connaissance. Mais les derniers mots du comte semblerent la galvaniser. Elle se redressa et, dans ses yeux, passa une fierté mêlée d'indignation.

– Un serment vaut autant pour nous que pour ceux de votre race, monsieur de Redwitz ! dit-elle avec dignité. Ce n'est pas à vous, du reste, de m'adresser un pareil reproche... à vous qui m'aviez fait comprendre que mes enfants seraient traités ici conformément à leur rang, tandis que je les retrouuai, hier, relégués plus bas que vos serviteurs. Est-ce un acte loyal, cela, comte de Redwitz ?

Le visage du comte se contracta violemment.

– Il ne vous appartient pas de juger ma conduite, misérable femme ! Tout est permis pour se défendre des intrigants... et, d'ailleurs, je n'avais rien promis.

– Non, mais vous m'aviez fait comprendre...

Il l'interrompit durement :

— Je ne suis pas d'humeur à écouter vos élucubrations ! Sortez, ou je vous fais chasser !

— Non, vous ne le ferez pas ! dit énergiquement Denisa.

Elle s'avança d'un pas. Mais ses jambes, trop faibles, chancelaient et pliaient.

— ... Vous ne le ferez pas. Vous n'ajouterez pas cette cruauté à tant d'autres ! Je veux voir mon fils, mon Juan... une fois, une fois seulement ! Puis je partirai, en emmenant Adelina, que vous n'aimez pas... que vous ne pouvez aimer, puisqu'elle me ressemble... Et donnez-moi aussi Magnus ! Je le soignerai, car je l'aime toujours autant, même privé de raison, mon cher mari !

Le comte recula d'un pas. Il dit sourdement :

— Mais cette femme est folle elle-même ! Que raconte-t-elle là ? Mon fils est mort, et sa femme n'existe pas !

Mais les yeux sombres de Denisa ne s'abaissèrent pas, sous le regard de défi orgueilleux.

— Ainsi, vous me supprimez, simplement ?

Mais j'ai un cœur, moi, et il parle, il crie... Des hommes ont bien pu déclarer nulle l'union, cependant contractée loyalement de part et d'autre, devant un ministre de Dieu, cela n'empêche pas que ce cœur bat toujours, en dépit de vos ordres, monsieur de Redwitz. J'aime mon mari, j'aime mes enfants. Oh ! quoi que vous fassiez, jamais vous n'empêcherez que ceux-ci soient à moi, d'abord !

– Votre fille, oui, mais lui, non, non. Lui est mon petit-fils !

– Mais il est mon fils avant tout ! J'ai bien pu un jour, dans mon inexpérience, céder mes droits sur lui, il n'empêche qu'il est toujours à moi... à moi, mon Juan bien-aimé !

Et, avant que le comte pût l'empêcher, elle se précipitait vers le lit et mettait un baiser ardent sur la main de l'enfant.

– Mon chéri ! murmura-t-elle avec un accent de tendresse déchirante.

– Vous allez le tuer, misérable !

M. de Redwitz ne se possédait plus. Sa main

impitoyable saisit brusquement la jeune femme par le bras pour la forcer à reculer. Mais la pauvre créature s'affaissa sans connaissance. Elle venait d'user tout son reste de forces dans ce dernier effort.

Genovefa se précipita vers elle et la soutint entre ses bras. Adelina saisit une des mains inertes qu'elle baissa en balbutiant :

– Elle est morte !... maman, maman !

Le comte s'élança vers la sonnette et l'agita violemment. Puis il se tourna vers Genovefa.

– Laissez cette femme ! dit-il impérieusement. Stollman et Norelmeyer vont l'emporter et la mettre dehors.

Genovefa se redressa, pâlie par l'indignation.

– Non, vous ne commettrez pas cet acte odieux ! Quoi que vous puissiez dire et faire, celle qui est là est la femme de votre fils, la mère de vos petits-enfants. D'ailleurs, fût-elle la dernière des étrangères, l'humanité vous défendrait de traiter ainsi une femme malade, mourant de faiblesse et de fatigue.

Il détourna un peu la tête devant ce regard étincelant de reproche.

— Que m’importe ! Je ne permettrai pas qu’elle demeure un instant de plus sous mon toit. Vous ne savez pas combien je la hais. Elle m’a séparé de mon fils par un fossé que tout mon amour pour Magnus n’a pu combler, car il s’agissait de répudier un passé glorieux en autorisant un Redwitz à épouser la fille d’un petit hacendero de là-bas, descendant de paysans espagnols venus chercher fortune au Pérou. J’ai refusé mon consentement, je n’ai plus revu mon fils... non, je ne l’ai plus revu, car lorsqu’il a fallu aller le chercher, ce n’était qu’une ombre de mon beau Magnus – une enveloppe, devrais-je dire. Il était fou...

Sa voix se brisa sur ces derniers mots, prononcés presque à voix basse.

— ... Fou, celui qui avait été ma vie, mon orgueil... par la faute de cette femme, car, sans son mariage, il ne serait pas demeuré dans ce pays qui ne convenait pas à son tempérament

— Pardon, mon cousin, ne pourrait-on penser

aussi que votre implacable dureté, cette rupture entière et violente, le chagrin de se voir séparé de vous, aient exercé sur cette nature peut-être très impressionnable une influence néfaste, préparant ainsi les voies à cette maladie ?

Il devint livide.

— Prétendez-vous insinuer que je suis cause de sa démence ? dit-il avec violence. Moi ! moi ! Osez-vous avancer cela, Genovefa ?... Et pour défendre cette créature ?...

— Je défends la faiblesse et le bon droit, où qu'ils se trouvent, mon cousin. Votre fils a pu être coupable en passant outre à votre volonté, cette étrangère l'a été aussi, peut-être, en l'épousant malgré votre opposition. Mais n'avez-vous pas exagéré la dureté à leur égard ? N'avez-vous pas été cruel, souverainement injuste ?... Et surtout envers cette jeune femme abandonnée là-bas, envers ces enfants innocents que vous priviez de leurs droits, et de leur nom même ?...

— Assez, Genovefa ! interrompit le comte d'une voix étouffée. Vous ne comprenez pas encore combien sont puissants sur moi ce que

vous appelez les préjugés de race et ce que je nomme la conscience de mon rang. J'ai pardonné à mon fils parce que je l'avais détaché des liens abhorrés, j'ai pardonné à son fils pour l'amour de lui. Mais les autres !... ah ! je les hais !... Emportez cette femme !

L'ordre s'adressait à M<sup>me</sup> Stollman et à Norelmeyer, qui apparaissaient.

Les deux serviteurs n'avaient pu voir encore Denisa que leur cachait M<sup>lle</sup> de Herstein. Quand M<sup>me</sup> Stollman, en s'avançant, l'aperçut, elle eut une sourde exclamation et balbutia avec terreur :

– Elle... Seigneur !

La femme de charge et Norelmeyer prirent le corps inanimé et s'éloignèrent. Genovefa, saisissant la main d'Adelina, les suivit sans adresser la parole à M. de Redwitz. L'inexorable cruauté de cet homme la révoltait et, si elle était demeurée en face de lui, des paroles d'indignation auraient jailli involontairement de ses lèvres.

Ce fut dans le petit appentis, naguère logis de

Johann, que M<sup>me</sup> Stollman et son compagnon déposèrent la jeune femme. Norelmeyer s'éloigna aussitôt, en affectant des airs méprisants. Dès qu'il eut disparu, M<sup>me</sup> Stollman se laissa glisser à genoux près de Denisa qui semblait reprendre ses sens. Elle enveloppa d'un regard navré le visage amaigri, creusé par la misère et les souffrances morales.

— Voilà ce qu'il en a fait ! dit-elle à mi-voix. Elle était si belle lorsque je la vis à Santa-Rosa, ce jour où j'allai chercher les enfants !... si belle et si touchante, pauvre jeune dame ! Comme elle pleurait en embrassant ses chéris, en me les recommandant ! J'ai fait mon possible pour eux, je puis l'affirmer, mais j'étais malheureusement bien impuissante. Norelmeyer attisait le ressentiment de M. le comte et m'accusait de faiblesse pour ces pauvres innocents. Mais que voulez-vous, mademoiselle, je ne pouvais m'empêcher de voir en eux les enfants de mon jeune maître, les vrais héritiers de Redwitz !

La jeune femme sortait complètement de son évanouissement ; ses beaux yeux pleins

d'angoisse firent le tour de la pauvre demeure et s'arrêtèrent enfin sur la femme de charge.

— Je connais cette figure, murmura-t-elle. Où donc l'ai-je vue ?... Ah ! oui, c'était le jour... le jour...

Elle tordit ses mains frêles et des larmes glissèrent le long de ses joues.

— Oui, madame, c'est bien moi qui ai emmené Johann et Adelina, dit M<sup>me</sup> Stollman avec émotion. Je ne vous avais vue qu'une fois, mais je vous ai reconnue quand même... Madame, j'ai toujours aimé vos chers mignons, mais je n'étais pas la maîtresse...

— Oui, je sais que vous avez été si bonne ! Adelina m'a dit... Merci, merci !

M<sup>me</sup> Stollman baissa respectueusement la fine main brunie qui se tendait vers elle.

— Madame, je ferai mon possible pour vous apporter quelque soulagement ! Mais pourquoi... oh ! pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Mais je voulais les voir ! Ne comprenez-vous pas que j'avais soif de les voir ? Les

circonstances ont fait que je me suis dévoilée à Adelina, mais ce n'était pas mon intention en venant ici, car je croyais mes enfants riches et choyés. En ce cas, leur pauvre mère n'aurait pu que leur nuire. Mais ils étaient pauvres, malheureux, c'était bien le moment de revendiquer mes droits !

Elle saisit la main de Genovefa.

– Ai-je eu tort ? Dites, mademoiselle, ai-je été coupable en cédant à l'impulsion de mon cœur ?

– Non, certes ! Nous ne pouvons qu'admirer le courage dont vous avez fait preuve en accomplissant ce pénible voyage, dans quelles conditions ! C'était Dieu qui vous conduisait vers vos enfants malheureux, madame de Redwitz.

– Madame de Redwitz ! Oui, c'est mon nom malgré lui, malgré tout !... Mon pauvre Magnus ! Si je pouvais au moins le voir !

M<sup>me</sup> Stollman tressaillit et les couleurs de son visage s'avivèrent un peu.

– ... Il est si près de moi ! Ne pourriez-vous pas me conduire près de lui à l'insu du comte de

Redwitz ?... Cinq minutes... cinq minutes seulement !

— Mais... mais... vous savez bien...

La pauvre M<sup>me</sup> Stollman, tout éperdue, ne savait comment se tirer de ce cas épineux. Ce fut Genovefa qui lui vint en aide.

— Nous savons que le comte Magnus est vivant. J'ai assisté cette nuit à la scène dans le cloître.

Une expression de soulagement détendit les traits de la femme de charge.

— Bon, j'aime autant cela, mademoiselle. Je ne puis dire à quel point me pesaient ces dissimulations... Oui, M. le comte a enfermé son fils dans les souterrains du couvent, pour dérober au monde le secret de sa démence. Oh ! il l'entoure de luxe, de tous les adoucissements qu'il peut apporter à son état... Il est bien doux, bien paisible à l'ordinaire, pauvre cher jeune comte, et son service est très facile, d'autant plus qu'il aime la solitude et supporte peu de temps notre présence près de lui. À des intervalles assez

éloignés seulement, il lui prend une agitation étrange, aux approches de la nuit. Alors, il gémit, il parle dans une langue étrangère, il redit un nom – toujours le même. Une promenade à travers les ruines peut seule le calmer.

– Ce nom, quel est-il ? interrogea Denisa en attachant sur la femme de charge son regard brûlant.

– C'est le vôtre, madame.

– Le mien !

Une joie indicible vibrait dans l'accent de la jeune femme.

– ... Il ne m'a donc pas oubliée, mon Magnus !

– Non, madame, et même son père, qui allait souvent le visiter au début, malgré la douleur de le voir en cet état, a cessé peu à peu de le rencontrer en s'apercevant que le peu de pensée survivant dans l'esprit du jeune comte allait tout entier vers vous... que pour lui, le père, il n'avait plus un souvenir.

La jeune femme joignit les mains en levant vers Genovefa et M<sup>me</sup> Stollman un regard extasié.

— Que cela est doux à entendre ! Mais il faut que je le voie, il faut que j'aille à lui, et peut-être que la vue de sa Denisa réveillera sa raison. Madame, vous me mènerez près de mon mari ?

De saisissement, M<sup>me</sup> Stollman, toujours agenouillée pour se trouver au niveau de la jeune femme, manqua de tomber en arrière.

— Vous mener près du comte Magnus ? Ô Ciel ! madame, n'y songez jamais, cela est impossible.

— Il le faut ! Il le faut ! dit Denisa avec exaltation. Pensez donc, s'il pouvait guérir ! N'en seriez-vous pas heureuse aussi, vous qui paraissez l'aimer ?

— Si je l'aime, mon pauvre jeune seigneur ! Chaque fois que je me rends près de lui, il me semble qu'une épine me perce le cœur. Mais quant à une espérance de guérison, vous vous abusez, madame. Les médecins — et combien M. le comte en a-t-il consulté, dans le plus grand secret ! — l'ont déclaré incurable.

— Les médecins se trompent parfois.

D'ailleurs, là-bas, l'un d'eux m'avait donné un peu d'espoir. Dites-moi que vous me conduirez près de lui, je vous en supplie ?

– Non, je ne peux pas... je vous assure, madame !

Et, se relevant avec une souplesse étonnante chez cette corpulente personne, M<sup>me</sup> Stollman sortit précipitamment

La jeune femme gémit :

– Elle ne veut pas ! Je ne pourrai pas le voir !

– Qui sait ! Elle y viendra peut-être. Mais en tout cas, si elle ne cède pas, je chercherai un moyen d'arriver jusqu'à Magnus. Maintenant que nous connaissons sa présence dans le couvent, il doit être facile de découvrir le passage qui sert à Norelmeyer et à M<sup>me</sup> Stollman pour se rendre près de lui. Reposez donc en paix, madame. Je vous suis toute dévouée et je tenterai l'impossible pour vous donner un peu de consolation. Après le déjeuner, je vous apporterai des nouvelles de votre bien-aimé petit malade.

– Oui, je vous en prie, mademoiselle ! Oh !

quelle torture de penser qu'il est mourant et que sa mère n'a pas le droit de l'approcher !

– Dieu compensera au centuple ce sacrifice, pauvre mère ! D'ailleurs, qui sait si le cher enfant ne surmontera pas cette crise ? Les médecins peuvent se tromper, comme vous le disiez tout à l'heure.

– Mais il sera quand même perdu pour moi ! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ! J'ai signé moi-même l'acte qui me séparent de mes enfants ; je l'ai donc voulu... mais je ne le ferais plus aujourd'hui !

## XIX

Au début de l'après-midi, la fille de Léna arriva inopinément, ayant plusieurs jours de congé par suite d'une absence impromptu de ses maîtres. Mariechen était toute joyeuse de revoir sa mère et sa chère jeune maîtresse. Genovefa s'entretint quelques instants avec elle, puis alla s'installer dans sa chambre avec l'intention de mettre la dernière main à une aquarelle. Mais elle dut aussitôt y renoncer. Le ciel se couvrant de plus en plus, tout travail de ce genre était impossible par un jour si sombre.

Dans la pièce voisine, Héloïse et Stephan parlaient. Peut-être discutaient-ils sur les chances de recueillir l'héritage de Redwitz. Héloïse devait être fort anxieuse à ce sujet, car elle était restée à peu près complètement silencieuse et très morose tout le long du déjeuner, auquel n'avait point paru M. de Redwitz.

Mais elle ignorait l'existence de Magnus, le véritable héritier ; elle ne se doutait pas de l'obstacle caché qui se dressait entre elle et cette fortune... même après la mort de Johann.

Comment s'y prendrait le comte Jobst pour concilier les droits de son fils aîné avec sa volonté de voir ignorée à jamais l'humiliation infligée à sa race ? Genovefa se le demandait, mais elle ne doutait pas que ce puissant cerveau eût trouvé une combinaison géniale.

Les réflexions de la jeune fille furent interrompues par la pluie qui commençait de tomber et arrivait jusqu'à sa table de travail. Elle se leva pour fermer la fenêtre. Au même moment, Léna entra, un peu précipitamment.

– Mademoiselle, Leurs Altesses !

– Que me dites-vous là, Léna ?

– Oui, oui, le prince héritier et sa femme, avec M. de Gheldorf et la comtesse Lise. Ils sont en voiture découverte et viennent probablement se réfugier à Nelbrück.

– Prévenez mon frère et ma sœur. Il faut que

nous allions recevoir ces hôtes inattendus, car, en un pareil moment, je doute que M. de Redwitz se dérange.

Genovefa se dirigea rapidement vers le salon vert. M<sup>me</sup> Stollman s'y trouvait déjà, debout près d'une des portes vitrées qu'elle venait d'ouvrir. Elle exécuta une profonde révérence à l'entrée des princes, que suivaient Lise et Odo de Gheldorf, M<sup>me</sup> de Holsenheim, la dame d'honneur et le secrétaire du prince.

— Nous envahissons la demeure du comte de Redwitz, dit en souriant la princesse. J'espère qu'il n'en voudra pas à de pauvres promeneurs menacés d'une averse torrentielle... Ah ! voilà M<sup>lle</sup> de Herstein ! Vous le voyez, chère mademoiselle, je suis arrivée à mes fins : me voici entrée à Nelbrück.

Tout en parlant, elle tendait la main à Genovefa, qui s'inclinait devant elle.

— Le vieux Nelbrück ne peut qu'être charmé de l'honneur qui lui est fait aujourd'hui, Altesse. Malheureusement, Votre Altesse y entre en un triste jour et M. de Redwitz sera sans doute privé

de lui offrir ses hommages.

– Pourquoi donc ? Est-il malade ?

– Non, pas lui, mais son petit-fils est dans un état presque désespéré.

– Son petit-fils ?

Brièvement, Genovefa donna les explications nécessaires, qui provoquèrent une vive surprise, sauf chez Odo et Lise, car ils soupçonnaient depuis un certain temps quelque chose de la vérité.

– Inouï ! s'exclama le prince. Quelle nature que celle de cet homme ! Mais la petite fille, que devient-elle dans tout cela ?

– D'elle, il ne faut pas lui parler, hélas ! Il ne peut la souffrir, parce qu'elle ressemble à sa mère.

– Mais c'est affreux ! dit le prince avec émotion. J'espère qu'il reviendra à de meilleurs sentiments et couronnera ainsi l'œuvre de justice qu'il a commencé d'accomplir.

Héloïse et Stephan entrèrent à ce moment et un petit cercle se forma autour des princes. M. de

Gheldorf manœuvra habilement pour s'asseoir auprès de Genovefa. Héloïse s'en aperçut et, dans ses yeux, passa une lueur de colère.

— Je bénis cette pluie bienheureuse, dit à mi-voix Odo. Autrement, nous n'aurions osé, Lise et moi, nous présenter de nouveau à Nelbrück, dans la crainte de gêner M. de Redwitz. Cependant, nous en avions une envie folle. Wilbach vous voit si peu maintenant, mademoiselle !

Une tristesse et un reproche très doux s'exprimaient dans son accent. Le cœur de Genovefa battit un peu plus vite et son teint pâli devint légèrement rose.

— M<sup>me</sup> Stollman ne va-t-elle pas nous servir le café ? Vois donc un peu, Genovefa ! dit Héloïse, sans s'apercevoir, dans son irritation, qu'au mépris de toute étiquette elle coupait la parole au prince.

— Non, non, ne vous dérangez pas, mademoiselle ! s'écria la princesse en arrêtant du geste la jeune fille prête à se lever. Nous n'avons besoin que d'un abri... Savez-vous que je suis très heureuse de cette circonstance qui me permet de

passer quelques instants près de vous, jeune solitaire, et en même temps de voir ce vieux Nelbrück ? Je suis fort curieuse de visiter les ruines.

Héloïse dit avec empressement :

– C'est chose facile, Altesse. Je vais faire demander à M. de Redwitz...

Genovefa interrompit sa sœur :

– Tu oublies qu'il y a du danger.

Au fond, elle ne croyait plus guère à cette raison, probablement donnée par le comte pour éloigner les oreilles indiscrettes et les yeux curieux des lieux où vivait Magnus.

Héloïse eut un geste d'incrédulité.

– Du danger ! Pas plus que dans tant d'autres ruines visitées par les touristes, probablement. C'est là une idée du comte depuis la mort de sa sœur.

Lise dit pensivement :

– On prétend que ce fut la crosse abbatiale, sculptée en relief au-dessus du cloître, qui se

détacha et causa la mort d’Agnèle. Connaissiez-vous cette particularité, Genovefa ?

– Non, je l’ignorais encore. Pauvre petite Agnèle, elle aussi a connu le poids terrible des responsabilités pesant sur les générations de Redwitz, dont aucune ne voulut offrir réparation pour le crime de l’aïeul.

– Le farouche Günther ? Il paraît qu’il était l’époux d’une Syrienne plus implacable, plus sanguinaire encore que lui-même et qui fut la véritable instigatrice de l’attaque contre l’abbaye de Nelbrück.

– C’est affreux ! dit la princesse avec un léger frisson. Les femmes sont véritablement des êtres épouvantables... n’est-il pas vrai, comte de Gheldorf ?

Un sourire malicieux accompagnait cette question.

Odo riposta sur le même ton :

– Quelquefois, oui. Mais lorsqu’elles sont vertueuses et bonnes, rien ne peut leur être comparé. Elles sont la poésie, le charme, la

lumière de notre vie, et combien serait décolorée, aride, notre existence sans mère, sans épouse, sans sœur !

Le prince frappa amicalement sur l'épaule de M. de Gheldorf.

— À la bonne heure, mon cher, voilà un cri du cœur ! Nous vous approuvons chaleureusement, d'ailleurs. Mais, puisque vous avez une si haute opinion de la femme, comment n'êtes-vous pas engagé encore dans les liens du mariage ?

— Votre Altesse doit reconnaître que cette haute opinion me faisait précisément un devoir de rechercher avec soin, entre beaucoup, celle qui deviendrait la gardienne de mon foyer. Certes, j'ai rencontré de nobles et vertueux caractères, mais... il faut penser que j'étais bien difficile, car l'idéal rêvé ne m'apparaissait pas. Aussi ma sœur Ida me prédisait-elle que je mourrais dans la peau d'un célibataire.

— Mais comme vous nous parlez au passé, nous pouvons en augurer qu'il n'y avait là qu'une imagination d'Ida, répliqua la princesse en riant.

M<sup>me</sup> Stollman entrait à ce moment, portant le café sur un plateau de vermeil. Héloïse lui dit impérativement :

— Allez, je vous prie, demander au comte si nous pouvons visiter les ruines. Leurs Altesses en ont le plus grand désir.

Les ustensiles s'entrechoquèrent sur le plateau, tandis que s'empourprait le visage de la femme de charge.

— Visiter les ruines ! dit-elle d'une voix troublée. Mais, gracieuse demoiselle, vous savez bien... c'est trop dangereux...

— En tout cas, on peut contempler à distance ces débris branlants. Allez donc demander à M. de Redwitz...

La princesse l'interrompit :

— Non, mademoiselle de Herstein, ne faites pas déranger ce pauvre comte ! Nous reviendrons un autre jour, à un moment plus favorable...

S'adressant à la femme de charge, elle demanda avec bienveillance :

— Comment va ce cher enfant ?

— Il y a vraiment, depuis une heure, de l'amélioration, Votre Altesse. M. le comte reprend un peu d'espoir et...

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'interrompit. Au seuil du cabinet de travail parut M. de Redwitz. Il s'avança et vint incliner sa haute taille devant les princes.

— Je prie Vos Altesses d'excuser mon retard à venir leur présenter mes devoirs, mais je viens d'apprendre seulement l'honneur qui est accordé à Nelbrück.

Le prince lui tendit la main en répliquant aimablement :

— Nous sommes très heureux, comte de Redwitz, de l'occasion qui nous est donnée de passer quelques instants sous votre toit. Mais nous regrettons de venir vous troubler dans les moments d'inquiétude que vous traversez. Aussi vous prions-nous d'agir comme si nous n'étions pas ici et de retourner auprès de votre petit malade.

— Oui, ne vous occupez pas de nous, ajouta la

princesse. Je demandais précisément des nouvelles du cher enfant. Il va mieux, paraît-il ?

— Oui, Altesse, vraiment mieux depuis un moment. Il dort maintenant assez paisiblement

— J'en suis bien heureuse ! Quel délicieux petit être ! Il nous a tous charmés quand nous l'avons vu à Wilbach. Et quelle voix, vraiment angélique !

— Elle m'a rappelé d'une façon frappante celle de ce pauvre comte Magnus, que j'eus le plaisir d'entendre autrefois, dit le prince.

La physionomie de M. de Redwitz se crispa légèrement. La princesse Louisa, s'en apercevant, changea de sujet d'entretien.

— Quelle solitude vous avez trouvée ici, monsieur de Redwitz ! C'est la retraite d'un anachorète, d'un contemplatif.

— Simplement celle d'un homme qui a souffert, Altesse. Je vis séparé du monde, seul avec mes livres, et les heures coulent, longues et uniformes.

— Elles passeraient cent fois plus vite au milieu

du monde, mon cousin ! s'écria Héloïse. S'il me fallait vivre ainsi une année seulement, je mourrais d'ennui !

Une lueur ironique brilla dans le regard du comte.

— Vous, je le conçois, Héloïse. Aussi ne vous demanderai-je pas le même sacrifice qu'à votre sœur.

— Quel sacrifice, mon cousin ?

— De demeurer l'hiver à Nelbrück pour tenir compagnie au solitaire que je suis.

M. de Gheldorf dit avec une vivacité mêlée d'inquiétude :

— Vous avez accepté, mademoiselle ?

Elle répondit avec calme :

— M. de Redwitz peut vous dire que non.

— C'est exact. Mais je vous crois assez charitable pour ne pas refuser la tâche qui vous attend près de moi.

— Il est évident que vous êtes bien seul ici, fit observer la princesse, et la présence d'une

charmant e jeune parente ne peut que vous être agréable. Mais, d'autre part, Nelbrück est un séjour fort austère pour elle. L'hiver doit y être affreusement triste... Et le voisinage des ruines n'est pas fait pour égayer cette demeure. J'aime visiter ces vestiges du passé, mais je trouve mélancolique de vivre près d'eux.

— Nous serait-il possible de voir de près celles-ci, mon cher comte ? demanda le prince.

M. de Redwitz tressaillit légèrement.

— Elles sont dangereuses, Altesse, et vraiment je craindrais...

La princesse dit en souriant :

— Oh ! nous sommes des intrépides ! Parfois, nous avons fait des explorations fort téméraires. En tout cas, nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'ensemble, si vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

— Soit, si Votre Altesse le désire, répondit M. de Redwitz d'un air constraint. Je vais faire apporter la clef du couvent et nous pourrons nous y rendre aussitôt que Vos Altesses auront pris le

café.

— Non, avant plutôt. Voyez, la pluie a cessé, il faut profiter de cette éclaircie qui n'aura peut-être pas de durée. Nous prendrons le café en revenant.

Le comte s'inclina et sonna pour donner l'ordre à M<sup>me</sup> Stollman d'apporter la clef. La femme de charge ne put entièrement dissimuler son émotion, — bien compréhensible, maintenant, pour Genovefa, — mais elle s'éloigna aussitôt et revint en tenant à la main une énorme clef rouillée dont se saisit M. de Redwitz.

— Vous resterez près de l'enfant, Stollman, dit-il brièvement.

La princesse protesta :

— Non, non, ne quittez pas pour nous votre petit malade ! Je ne le souffrirai pas !

— Il va mieux et dort en ce moment. Je ne laisserai à nul autre l'honneur d'être le guide de Vos Altesses.

Le comte ouvrit la porte donnant sur l'esplanade. À la suite des princes et de leur hôte, les jeunes gens se dirigèrent vers la porte du

couvent. Dans la serrure, M. de Redwitz introduisit la clef et la tourna avec difficulté. Ce n'était donc pas ici l'ordinaire passage pour se rendre près de Magnus, songea Genovefa, bien décidée à profiter de cette occasion inespérée pour recueillir tous les indices possibles.

Sous une vigoureuse poussée, les battants s'écartèrent enfin, laissant voir une salle voûtée garnie de lourds piliers.

La princesse fit quelques pas en avant et sa jupe souleva un nuage de fine poussière.

— Il fait froid ici, dit-elle en ramenant autour d'elle son écharpe de crêpe de Chine.

— Aussi n'y ferons-nous que passer pour gagner le préau, répliqua M. de Redwitz, en s'avancant le premier, afin de précéder les visiteurs.

Ils traversèrent deux salles dévastées, aux murs crevassés, aux fenêtres béantes, et se trouvèrent au seuil du préau, en face des débris du cloître. La végétation folle, couchée sous l'averse, se redressait maintenant, un peu éplorée

encore, mais délivrée de la poussière qui ternissait son feuillage. Des gouttes d'eau, qui produisaient sur les dalles un « flac » monotone, tombaient des chapiteaux encore existants au-dessus des colonnes du cloître.

— Quel coin pittoresque et délicieux ! s'écria la princesse. Je ne crois pas qu'il y ait du danger à s'avancer un peu, monsieur de Redwitz ?

— Je ne le pense pas, Altesse, répondit-il du même air constraint.

Genovefa, suivant la direction de son regard, surprit le coup d'œil anxieux jeté sur l'herbe foulée, sur les arbustes brisés par les allées et venues nocturnes de Magnus et de ses gardiens.

Toute la société se trouva bientôt réunie au pied des colonnes. Le prince et sa femme se penchaient sur les pierres jetées pêle-mêle, admirant, en connaisseurs, des débris de sculpture. Héloïse, la dame d'honneur, Stephan et le secrétaire les suivaient, en paraissant prendre un intérêt très vif à cette exploration archéologique. M. de Redwitz, lui, s'était arrêté au centre du cloître, près d'un petit bassin ovale

dont le pourtour de pierre verdie était brisé. Il semblait avoir oublié la présence de ceux qu'il avait amenés là et demeurait immobile, plongé dans une songerie douloureuse. En cet étroit espace qui était le lieu de promenade de son fils, il évoquait sans doute l'image de ce Magnus tant aimé, errant sans raison à travers les pierres antiques et les colonnes effondrées, ou debout sous les arcades enguirlandées d'aristoloches, tel que l'avait vu Genovefa la nuit précédente.

Le souvenir du pauvre insensé était aussi venu impérieusement à la pensée de la jeune fille, dès qu'elle avait pénétré dans le préau. Laissant les amateurs d'archéologie errer à travers les ruines, elle s'était réfugiée vers la partie du cloître encore debout. Les longues traînes des plantes grimpantes retombaient autour d'elle. Dans ce cadre de verdure un peu mouvante, elle était une apparition charmante, ainsi que le lui déclara Lise, qui venait à elle en compagnie de son frère. Et le regard du jeune comte appuya éloquemment cette opinion.

– Mais vous semblez triste, Genovefa ? ajouta

M<sup>lle</sup> de Gheldorf en prenant la main de son amie. Qu'y a-t-il donc ? Est-ce le souvenir des pauvres moines égorgés qui vous serre le cœur ?

— Non, chère Lise. Eux, les saints martyrs, ont trouvé leur éternelle récompense. Mais je songeais à cette malheureuse race de Redwitz et, en particulier, au comte Magnus.

M. de Gheldorf dit avec émotion :

— Pauvre Magnus, mort si jeune ! Et ce mariage ! Voilà tout le mystère éclairci. Depuis un peu de temps, l'extraordinaire ressemblance de l'enfant nous avait donné quelques soupçons... Mais, réellement, mademoiselle, M. de Redwitz songe-t-il à se séparer d'Adelina ?

— Hélas ! j'ai tout lieu de le craindre !

— Ce serait une terrible injustice ! Ah ! si Magnus voyait cela ! Sous une apparence un peu hautaine, il avait, je crois, le cœur très affectueux et je suis certain qu'il aurait chéri ces petits êtres, si dignes de l'être... Ce cloître me rappelle notre exploration des ruines et la recherche des souterrains. Très gai d'abord, il devint, ici, tout à

fait mélancolique et finit par me dire : « Quel lourd fardeau m'ont légué mes ancêtres, Gheldorf ! Ces ruines sont le témoignage d'un crime épouvantable et sur moi, comme sur tous les descendants de Gunther, retombe le sang innocent qui fut versé ici. Nous sommes des maudits ! » Je cherchai à détourner sa pensée de ce sujet qui paraissait l'impressionner singulièrement, mais il répeta : « Je suis un maudit comme les autres. Mais je donnerai ces ruines à un ordre religieux et peut-être le Dieu que l'on m'a si peu appris à connaître pardonnera-t-il à celui qui essaiera de réparer les fautes de ses ancêtres. »

– Il a dit cela ? demanda une voix brève.

Odo se détourna et se trouva en face du comte de Redwitz, pâle et frémissant.

– Oui, Magnus a parlé ainsi, dans toute la sincérité de son âme, j'en suis persuadé. Et je crois qu'il eût fait comme il le disait, s'il avait vécu.

– Il en aurait été capable... et, après tout, aurait-il eu tort ?

M. de Redwitz, en murmurant ces mots, passait sur son front une main tremblante.

— ... Quelqu'un de plus superstitieux que moi aurait vu, en effet, la malédiction divine dans tous les malheurs qui m'ont frappé.

Il secoua la tête et s'éloigna dans la direction des ruines de la chapelle, vers lesquelles s'avançaient les princes et leurs fidèles courtisans.

## XX

Les destructeurs sacrilèges du monastère avaient dû s'acharner particulièrement contre la chapelle, car nulle part ailleurs la dévastation n'était aussi complète. De ce monument, dont les débris attestaient la beauté, il ne demeurait qu'un pan de l'abside avec sa rosace privée de vitraux. L'herbe, les chardons, les arbustes échevelés envahissaient l'espace autrefois occupé par le sanctuaire. Avec des exclamations de regret, les princes et leur suite se mirent à errer parmi les piliers brisés et les chapiteaux réduits en morceaux.

Genovefa n'avait pas suivi la petite société. Elle s'était arrêtée près d'une porte étroite percée dans le bâtiment de gauche et dont le vantail était à demi brisé. Par-là, elle s'en souvenait, avaient disparu Magnus et ses gardiens.

Le battant, privé de serrure et de verrou, était

entrouvert. La jeune fille le poussa et vit un étroit couloir dont les murs, comme d'autres parties de la chapelle, portaient des traces d'incendie.

Elle s'avança. Le couloir aboutissait à un vaste préau enclavé entre de hautes murailles sans ouvertures. Là se trouvait le cimetière des moines. Des pierres tombales brisées, quelques-unes encore ornées de la crosse et de la mitre, gisaient dans l'herbe épaisse et haute. Aucun arbre n'avait pu parvenir à un degré de croissance convenable dans cet enclos funèbre, privé de lumière, où de maigres châtaigniers luttaient en vain contre les églantiers envahisseurs. Liserons, chardons, ronces, s'en donnaient à cœur joie dans ce lieu depuis si longtemps abandonné.

Abandonné ? Cependant, une longue traînée d'herbe foulée, piétinée par des pas lourds, annonçait que des êtres quelconques avaient souvent et récemment passé par là. C'était un véritable petit sentier qui s'en allait tout droit à une pierre tombale d'une très grande épaisseur — la seule demeurée absolument intacte.

Le cœur battant, Genovefa s'avança jusque-là.

Une épaisse moisissure couvrait la pierre, sauf en un point : la mitre abbatiale, creusée ici dans la pierre au lieu d'être taillée en relief comme sur les tombes voisines. Cette partie avait été visiblement grattée et nettoyée.

Le sentier finissait à cette tombe autour de laquelle l'herbe ne poussait pas, tandis qu'elle s'élevait à foison dans le reste du préau. Genovefa examina soigneusement la pierre énorme, dont le poids avait découragé sans doute les barbares destructeurs du monastère. Mais elle ne découvrait aucun indice — non, rien, absolument.

Elle s'assit sur la pierre et jeta autour d'elle un regard perplexe. Le secret était là, tout proche, certainement. Par ce sentier venaient chaque jour Norelmeyer et M<sup>me</sup> Stollman ; ils s'arrêtaient à cette pierre et là...

Ce devait être si simple, cependant ! Mais il fallait savoir...

Machinalement, la main de la jeune fille caressait la pierre verdie. Elle effleura la mitre et s'immobilisa tout à coup. Un point saillait,

presque imperceptible, dans le creux de la pierre.

Sans réfléchir davantage, Genovefa appuya le doigt.

La pierre tournait sous elle. Précipitamment, elle se leva... La lourde masse se mouvait, découvrant peu à peu une ouverture lumineuse. Puis elle s'arrêta tout à coup. Genovefa, en se penchant, vit un escalier de pierre éclairé par des lampes à réflecteur puissant scellées dans le mur rocheux. Un parfum délicat, mélange d'encens et de rose, monta jusqu'à elle.

Pendant un moment, elle demeura immobile, tremblante, devant le succès si prompt, hésitante devant le mystère de cette ouverture béante. Elle avait tout oublié : M. de Redwitz si proche, les princes, tous les yeux curieux qui pouvaient inopinément la surprendre. Une seule pensée l'occupait : elle avait enfin découvert l'entrée du souterrain et pourrait y conduire la pauvre Denisa.

Mais un bruit de pas la ramena instantanément à la notion du danger. Il fallait refermer l'ouverture. Mais comment ? Par quel mécanisme

la pesante masse reprenait-elle sa place ?

Genovefa, éperdue, posa le doigt sur le point qui l'avait fait mouvoir tout à l'heure. Mais rien ne bougea. Et les pas se rapprochaient...

La jeune fille tourna la tête et un soupir de soulagement lui échappa. Les arrivants étaient Odo et Lise. Eux garderaient le secret.

– Vous voici, Genovefa ! dit M<sup>lle</sup> de Gheldorf. Ne vous apercevant plus, nous craignions déjà quelque accident. Mais que faites-vous là ?... et qu'est-ce que ceci ?

Au moment où Genovefa allait répondre, une exclamation échappa à M. de Gheldorf.

Un homme montait lentement les degrés – un homme maigre et pâle dont les vêtements trop larges flottaient autour du corps décharné. À la dernière marche, il s'arrêta en levant sur les jeunes filles de beaux yeux noirs empreints d'une tristesse navrante, mais très paisibles et nullement étonnés.

– Magnus ! murmura Odo avec stupéfaction. Je rêve, voyons ?

Genovefa dit à mi-voix :

– Non, vous ne rêvez pas ; c'est bien celui que vous dites.

– Alors, cette nouvelle de sa mort ?

– Il est fou, et son père a voulu cacher à tous ce qu'il considère comme une déchéance.

– Oh ! le malheureux !

Odo s'avança et se trouva tout près de Magnus. Son regard compatissant enveloppa le visage creusé, pâli par la réclusion et la souffrance, mais beau encore d'une mélancolique beauté de malade.

– Me reconnaisssez-vous, Magnus de Redwitz ? Je suis Odo de Gheldorf... vous vous souvenez, le jeune Odo qui se promenait avec vous à cheval, dans la forêt ?

Les yeux vagues et doux dévisagèrent M. de Gheldorf, mais aucune lueur de compréhension n'y parut. Ils semblaient d'ailleurs aveuglés par le jour, pourtant atténué entre ces hautes murailles. Magnus mit sa main sur la pierre tombale, la caressa doucement. Il murmura d'une voix faible,

à l'accent monotone :

— J'ai trouvé le souterrain... Les moines entraient par ici.

M. de Gheldorf dit à mi-voix :

— Hélas ! se doutait-il, ce jour-là, qu'il venait de découvrir sa prison future ! Pauvre, pauvre Magnus !

Il prit la main du jeune comte de Redwitz. À ce contact, celui-ci tressaillit. Une excitation subite traversa son regard. Il pencha un peu la tête vers Odo, en disant d'un air mystérieux :

— Oui, je sais le chemin... Je vais vous conduire. Il fait noir, il fait froid, mais je n'aime plus le soleil.

Il entraînait Odo, et celui-ci ne résista pas. Derrière eux descendirent Genovefa et Lise, oubliant elles aussi, dans l'étrangeté de cette scène, les visiteurs princiers, M. de Redwitz, tous ceux qui allaient certainement s'apercevoir de leur disparition.

Au bas de l'escalier commençait un large couloir taillé dans le roc. Le sol était couvert d'un

sable très fin. Dans l'atmosphère tiède flottait le parfum qui avait frappé Genovefa à l'ouverture du souterrain.

Magnus et ses compagnons entrèrent dans une salle ronde, au plafond en forme de voûte. Des soieries jaunes brochées de grandes fleurs d'argent recouvriraient les parois. Tout, ici, était d'un luxe inouï : meubles de bois précieux, objets d'art, tableaux de maîtres, superbes tapis d'Orient. Sur ces magnificences, des candélabres de bronze jetaient la lueur vive de leurs bougies.

Magnus se laissa tomber dans un fauteuil et enfonça son maigre corps dans les coussins moelleux. Maintenant, il semblait avoir oublié ceux qu'il avait amenés là et, la tête entre ses mains, il frissonnait en poussant de douloureux soupirs.

Genovefa s'avança doucement. Elle se pencha vers lui et dit, du ton dont elle eût parlé à un enfant :

— Mon cousin, voulez-vous m'écouter un instant ?

Il releva la tête et fixa sur elle des yeux un peu hagards. Ses doigts maigres se posèrent sur le bras de la jeune fille.

– Je ne vous connais pas... Vous êtes presque aussi belle que... que...

– Que Denisa, n'est-ce pas ?

Il se mit subitement debout et sa main se crispa sur la légère étoffe qui couvrait le bras de Genovefa.

– Denisa !... ma Denisa !... cria-t-il d'une voix rauque. Je ne la vois plus... on l'a tuée, vous savez bien ? Je suis tout seul, depuis si longtemps ! On m'a tué aussi, on m'a mis dans un tombeau... Voyez, voyez !

La main tendue désignait la salle magnifique qui était bien, hélas ! le sépulcre de cet homme encore dans toute la plénitude de sa jeunesse.

– ... Le soleil me fait peur... je hais le jour, car, alors, je vois le sang... le sang des moines ! Oh ! je souffre ! je souffre !

Il se tordait les mains et sa voix prenait un accent de poignante douleur.

Odo se pencha vers lui.

– Cher Magnus, vous avez des amis, nous vous sommes tout dévoués. Peut-être pourrons-nous adoucir vos souffrances.

Les yeux noirs, brûlants de fièvre, se posèrent sur M. de Gheldorf.

– Je ne vous connais pas. Je suis mort, séparé de Denisa pour toujours... Denisa, Denisa !

Un gémissement s'échappa de ses lèvres et il retomba sans force dans son fauteuil.

– C'était sa femme, sans doute ? demanda Lise.

– Oui, une charmante et malheureuse créature. Si ce pauvre Magnus pouvait la voir, peut-être cette secousse amènerait-elle une crise favorable.

– Pour cela, il faudrait qu'elle vécût et qu'elle pût venir ici.

– Mais elle vit... et elle est à Nelbrück depuis deux jours.

– Elle, à Nelbrück ?... Et M. de Redwitz le sait ?

— Oui, elle a essayé d'approcher de son fils malade, mais il l'a impitoyablement chassée. Maintenant, elle gît dans un réduit où il lui permet de demeurer, uniquement par intérêt, car, en la jetant sur la route, il craindrait de voir son secret dévoilé. Mais pourrai-je la faire parvenir ici ?

— Ce serait risquer beaucoup ! dit Odo en secouant la tête. Cependant, la situation de ces pauvres êtres séparés, tous deux malheureux, est bien douloureuse et je...

Lise l'interrompit :

— Quelqu'un vient !

Genovefa murmura avec effroi :

— C'est M. de Redwitz !

C'était lui, en effet. Sous l'éclatante lumière, son visage apparut très pâle, bouleversé par une sourde fureur qui étranglait aussi sa voix, tandis qu'il demandait :

— Comment vous permettez-vous ?... Qui a trouvé le secret ? Que faites-vous ici ?

Il tremblait et ses lèvres frémissantes avaient

peine à laisser passer les mots. Son regard tomba sur le pauvre être toujours enfoui, paisible et indifférent, dans le grand fauteuil. Subitement, dans ses yeux, une douleur farouche se mêla à l'irritation.

— Vous êtes venus contempler sa déchéance, vous repaître de son abaissement ? Je l'avais si bien caché !... Et voici que vous profitez pour m'espionner...

— Monsieur de Redwitz ! interrompit Odo, sur un ton de fière protestation.

Mais Genovefa s'avança vivement.

— S'il y a une coupable c'est moi ! Tout à fait par hasard, j'ai trouvé le secret de cette entrée... Mais je dois avouer que je le cherchais. J'avais vu le comte Magnus, l'autre nuit, dans le cloître.

M. de Redwitz sursauta.

— Vous l'aviez vu ?... Après tout, cela vaut mieux. Oui, cela facilite bien des choses... Dites-moi, quelle impression a-t-il produite sur vous ?

— Je l'ai plaint de tout mon cœur, pauvre Magnus ! Et je voudrais pouvoir adoucir son

triste sort !

La physionomie du comte parut s'éclairer légèrement.

— Je vous remercie de cette bonne parole... Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous recommander le silence le plus absolu sur ce que vous venez de découvrir ?... Pas plus qu'à vous, comte, et à M<sup>lle</sup> de Gheldorf ?

— Vous pouvez en être assuré, monsieur de Redwitz, répondit Odo. Pour tous, puisque tel est votre désir, Magnus restera mort... Veuillez recevoir nos excuses pour cette involontaire indiscretion. Mais c'est le comte Magnus lui-même qui nous a entraînés à sa suite.

— C'est singulier ! J'aurais pensé que la vue d'étrangers le ferait fuir. Voici plusieurs années qu'il n'a vu âme qui vive, en dehors de moi et de mes serviteurs... Je ne vous retiens pas, comte de Gheldorf. Allez rejoindre Leurs Altesses que j'ai quittées pour me mettre à votre recherche. Je vais ouvrir le souterrain, car j'ai remis la pierre en place par crainte des yeux indiscrets... Demeurez un peu, Genovefa, j'ai à vous parler.

Lise et son frère s'éloignèrent à la suite de M. de Redwitz. Celui-ci reparut quelques minutes après dans la salle. Genovefa se trouvait seule entre le père et le fils. Elle s'attendait à quelque sévère remontrance et s'apprêtait à la soutenir avec fermeté.

Le comte, s'avançant, vint se planter en face de Magnus.

— Voyez-le, Genovefa !

Sa voix avait un accent brisé.

— ... Voilà ce qu'il est devenu, mon fils, mon beau Magnus ! Voilà ce qu'en a fait ce pays maudit où j'eus la folie de le conduire moi-même. Il souffre...

Pendant un instant, M. de Redwitz s'interrompit en s'appuyant au dossier sculpté d'un fauteuil.

— ... Et il en sera toujours ainsi. Magnus demeurera un pauvre insensé ; sur lui pèsera une tutelle jusqu'à la fin de sa vie. Après moi, qui s'en occupera ? Qui l'aimera et... le cachera ? Car je ne veux pas qu'on sache qu'un Redwitz est

fou... jamais, Genovefa !

— Quoi ! devant un tel malheur, vous songez encore à ces misérables questions d'amour-propre ? Avouez donc plutôt franchement ce qui est, mon cousin, donnez à votre fils la joie de se voir entouré de visages amis, sympathiques, de cœurs dévoués... et qui sait si Dieu ne permettrait pas alors que son esprit échappe peu à peu aux ténèbres qui l'enveloppent !

— Chimères ! Jamais Magnus ne sortira d'ici, jamais je ne l'exposerai à la dérision publique. Mais vous avez raison, il lui faut de l'affection, des soins tendres et attentifs... tels, par exemple, que pourrait lui en donner une épouse dévouée.

Genovefa tressaillit. Que signifiaient ces paroles, sinon que le comte, par un prodige inconcevable, se décidait à réunir Magnus et Denisa, afin d'assurer à son fils le bienfait d'une tendresse vigilante et de soins ininterrompus ?

— Oh ! oui. rien ne pourrait lui être plus favorable ! dit-elle avec élan. La solitude ne fait qu'entretenir son triste état, tandis que la continue présence d'une personne aimée,

attentive, sera certainement un puissant moyen d'amélioration.

Le comte fit deux pas et s'arrêta en face de la jeune fille. Instinctivement, Genovefa recula devant le regard dominateur.

— S'il en est ainsi, vous accepterez cette tâche d'abnégation, de charité ? demanda-t-il du ton impérieux dont il eût donné un ordre. Vous deviendrez l'épouse, la fidèle compagne de mon pauvre Magnus ?

Pendant un moment, la parole manqua à Genovefa. Elle regardait M. de Redwitz en se demandant si elle n'avait pas devant elle un second dément.

Il le comprit, car il dit brusquement :

— Non, je ne suis pas fou. Répondez-moi, Genovefa ?

Elle eut un sursaut d'indignation.

— Comment osez-vous me faire une proposition pareille ? Magnus est marié, d'ailleurs !

— Non, cent fois non ! dit le comte avec

violence. Ce mariage a été déclaré nul, et mon fils est libre... libre de devenir votre époux, entendez-vous ? Et il le sera !

Son poing s'abaissa sur une petite table d'ébène et brisa une coupe de Saxe.

Magnus se redressa avec un cri de terreur.

– On l'a tuée ! gémit-il. Ma femme, ma Denisa !

– Vous voyez ? s'écria Genofeva. Lui-même proclame qu'elle demeure sa compagne, toujours chérie.

– Mais, moi, je dis qu'elle n'est rien pour lui... et je suis le maître ! Il n'y aura jamais rien de commun entre cette femme et nous.

– Excepté les enfants !

La main du comte, toujours posée sur la table, frémît longuement.

– C'est vrai ! dit-il d'une voix sourde. Il y a Johann. Mais il ignorera toujours son origine maternelle. Quant à la petite fille, je l'abandonnerai à sa mère avec une pension suffisante pour les faire vivre, pourvu qu'elles

s'en retournent dans leur pays, que jamais je n'entende parler d'elles. Johann sera élevé à Nelbrück, mais il ne connaîtra pas son père, cette vue pouvant avoir une fâcheuse influence sur cet être impressionnable en même temps qu'elle affaiblirait la très haute opinion que je veux lui donner de la grandeur de sa race. Nous nous attacherons donc à le laisser dans l'ignorance du secret gardé par ces ruines... Vous, Genovefa, devenue la comtesse Magnus de Redwitz, mais restant aux yeux du monde M<sup>lle</sup> de Herstein, vous vous partagerez entre cet enfant que vous chérissez et l'époux qui attendra tout de vous. Vous serez la dame et maîtresse de Nelbrück où vous vivrez paisible, heureuse, en vous disant que votre existence est noble, éminemment utile, en regardant de haut les futilités de ce triste monde... Et lui sera moins malheureux...

Il parlait avec un calme apparent, démenti par le tremblement des lèvres, l'éclat fébrile du regard. Devant lui, Genovefa, la tête redressée, l'écoutait. À mesure qu'il parlait, une plus vive clarté se faisait en son esprit. Le voyant s'interrompre pour considérer Magnus, elle dit

lentement, en attachant sur lui un regard scrutateur :

— Est-ce donc dans ce dessein, comte de Redwitz, que vous avez fait venir près de vous vos parentes inconnues ? Cette invitation, qui me paraissait incompréhensible, en raison de votre rupture avec ma mère, trouverait-elle ici son explication ?

M. de Redwitz croisa les bras sur sa poitrine, en jetant à la jeune fille un coup d'œil de défi.

— Oui, c'est uniquement pour cela que j'ai résolu de vous connaître. Je voulais trouver pour mon fils une compagne fidèle, discrète, dévouée jusqu'au sacrifice. Je la voulais de notre extraction, naturellement, et il fallait qu'elle fût pauvre, afin d'accepter plus facilement, pour fuir la gêne, cette vie d'abnégation en retour de laquelle elle recevrait l'opulence qui doit entourer une comtesse de Redwitz. Il était nécessaire, également, que ce phénix fût d'intelligence assez haute et d'esprit assez sérieux pour accepter l'austère existence de Nelbrück, et que cette femme fût assez belle pour faire oublier à mon

fils « l'autre »... En apprenant votre ruine, je voulus vous connaître, afin de juger s'il n'y avait pas quelque espoir de trouver en l'une de vous celle dont je rêvais pour Magnus. Je vous appelai donc ici. Dès le premier abord, Héloïse fut mise hors de question. Mais vous, Genovefa... vous, ah ! vous étiez la réalisation de tous mes désirs, l'idéal de dévouement nécessaire au bonheur de mon fils. En même temps, votre caractère énergique m'était une garantie pour l'avenir, car vous aurez, après moi, à tenir en quelque sorte la place du chef de famille, jusqu'à la majorité de mon petit-fils. Une partie de mes biens vous sera léguée, et entre autres Nelbrück... Oui, Genovefa, depuis les premiers jours de votre arrivée ici, je me suis juré que vous deviendriez ma belle-fille !

Elle dit, avec un calme dédaigneux :

– Vraiment ? Il est fâcheux que, pour atteindre ce but, mon consentement vous soit nécessaire, car vous ne l'aurez jamais, comte de Redwitz.

Elle vit la colère luire dans les yeux sombres.

– Vous vous figurez peut-être que M. de Gheldorf pense à vous ? dit le comte avec une

sorte de ricanement.

Genovefa riposta avec dignité :

— Laissons de côté M. de Gheldorf, je vous prie. Il n'a rien à voir en cela. Vous avez cru avoir facilement raison de moi, parce que j'étais pauvre ; vous vous êtes imaginé que l'appât de la fortune me ferait adopter sans hésitation une existence rivée à celle d'un être sans raison. En même temps, vous vouliez exciter ma pitié — cette pitié dont vous vous railliez lorsqu'elle s'adressait à des pauvres, à des manants, comme vous dites. Mais je ne tombe pas dans ce piège et, sachez-le, j'aimerais mieux mendier mon pain que d'accepter un tel marché.

Il lui saisit le poignet.

— Pourquoi ?... Dites pourquoi ?...

— Tout d'abord parce que, en dépit des décisions judiciaires, Denisa demeure la femme de Magnus. Mais, cet obstacle n'existerait-il pas, je ne pourrais sanctionner par mon consentement la claustration où vous tenez votre fils, comme s'il y avait en sa situation quelque chose de

honteux, pas plus que je n'accepterais de devenir sa femme sans porter son nom, ce qui serait pourtant nécessaire, puisque son existence devrait demeurer ignorée. Aux yeux du monde, je serais la parente pauvre, gardée par charité. La gouvernante du petit comte de Redwitz. Enfin, pour tout dire, je n'ai pas reçu du Ciel la grâce nécessaire pour assumer de tels devoirs et ne dois, ni ne puis, me rendre à vos injonctions.

Un rire sarcastique résonna dans la salle.

– Dites donc franchement ce qui est ! Si vous n'aviez pas connu le comte de Gheldorf, vous accepteriez avec joie le sort que je vous offre. Mais jamais je ne permettrai... jamais !

Il secouait le bras de la jeune fille. Genovefa, dominant son émotion, le toisa avec une tranquille fierté.

– Vous prétendez me connaître ? Il n'y paraît guère, car, autrement, vous auriez dû vous apercevoir que je ne suis pas sensible aux questions d'intérêt matériel, vous sauriez que je mets ma conscience et ma dignité au-dessus de toute considération et qu'il vous est, par

conséquent, impossible d'acheter ma liberté.

Il laissa retomber son bras.

— Oui, je sais, dit-il sourdement. Vous êtes une terrible enfant, délicate comme une fleur, et ferme comme un roc. Mais vous avez un cœur incliné vers les misères humaines, et c'est à lui que je fais appel. Vous pouvez adoucir les souffrances de mon malheureux Magnus, embellir les longues années de solitude qu'il passera peut-être en cette vie, donner la paix à son père qui craint de lui être enlevé trop tôt ; vous serez la mère de notre bien-aimé petit Johann.

— Johann a sa mère, et votre fils a sa femme.

— Voulez-vous donc me rendre fou ? cria le comte avec violence. Une dernière fois, acceptez-vous de bon gré de devenir la comtesse Magnus de Redwitz ?

— Jamais ! Oh ! jamais, certes ! J'aimerais mieux mourir !

— Vous ne mourrez pas... et vous m'obéirez cependant. Tout a cédé devant moi, toujours, et

une enfant telle que vous ne me fera pas échec...

Genovefa retint l'exclamation qui allait lui échapper. Ses yeux, machinalement tournés vers l'entrée de la salle, voyaient se soulever la tenture de soie jaune et apparaître une femme dont les yeux noirs étincelaient dans le pâle visage. Denisa ! Comment était-elle ici ? Sans doute, poussée par son amour conjugal et surmontant héroïquement sa faiblesse, cherchait-elle une issue lui permettant d'atteindre son mari. Elle avait dû pénétrer dans le couvent par la porte laissée ouverte derrière les visiteurs princiers et, lorsqu'il lui avait été possible de passer inaperçue, avait imité Genovefa en suivant les traces visibles sur l'herbe foulée. Alors, trouvant ouverte l'entrée du souterrain, elle était descendue, probablement quelques minutes après les jeunes filles et Odo, quelques instants avant M. de Redwitz, et s'était cachée en quelque coin obscur pour n'être pas surprise.

Mais pourquoi venait-elle maintenant ? Qu'allait-il arriver si le comte l'apercevait ?

Genovefa aurait voulu lui faire signe de

s'éloigner ; mais M. de Redwitz avait les yeux sur elle... Et ce qu'elle redoutait se produisit instantanément. Le comte, en se détournant pour suivre la direction de mon regard, aperçut la jeune femme en pleine lumière.

Deux exclamations presque simultanées retentirent :

– Elle !

– Magnus !

En se retournant, M. de Redwitz venait de démasquer son fils qu'il avait caché jusqu'alors. Avant qu'il eût pu faire un geste, Denisa s'élançait vers son mari. Elle se jeta contre lui avec un cri de joie délirante :

– Magnus !... Oh ! mon Magnus !

Les yeux du jeune comte, très dilatés, enveloppèrent la physionomie rayonnante qui se penchait vers lui. Son visage s'illumina tout à coup, ses doigts se crispèrent au bras de la jeune femme.

– Ma Denisa ! dit-il d'un ton d'extase.

Sa tête se renversa en arrière et il demeura

immobile, les yeux clos.

– Il est mort ! s'écria Denisa avec terreur.

M. de Redwitz s'avança et saisit brutalement la jeune femme par l'épaule pour l'éloigner de son fils. Mais elle se cramponna au corps inerte.

– Laissez-moi ! C'est mon mari ! Je veux voir s'il vit ! Laissez-moi !

– Vous le tueriez, misérable !... Qui vous a emmenée ici ?

Mais Denisa, à bout d'énergie, s'affaissa tout à coup sur le tapis.

– Il faut absolument mettre un terme aux folies de cette femme, murmura le comte.

Il se baissa, prit le corps inanimé entre ses bras et marcha vers la porte en disant :

– Suivez-moi, Genovefa.

Dans le couloir, il ordonna à sa jeune parente de détacher une des lampes et prit un couloir transversal fort obscur. Derrière eux se glissa une petite ombre légère qui se dissimula dans un renfoncement quand ils s'arrêtèrent devant une

porte que Genovefa ouvrit sur les indications du comte. Ils entrèrent dans une petite cellule proprement meublée. Sur le lit, M. de Redwitz déposa Denisa.

— Mettez la lampe ici, dit-il en désignant une table, et retournons promptement rejoindre nos hôtes, car notre absence doit paraître peu explicable.

— Mais vous n'allez pas laisser ainsi cette pauvre femme ?

Il répliqua sèchement :

— Ne vous tourmentez pas de cela ; Stollman s'occupera d'elle tout à l'heure. Soyez sans crainte, je ne la condamnerai pas à mourir de faim, ni même à la prison perpétuelle. Aussitôt que possible, je l'enverrai loin d'ici... Venez, Genovefa.

Il prit la jeune fille par le bras et la fit sortir, puis ferma la porte à double tour.

— Mais votre fils ?... Ne faut-il pas le soigner ? demanda Genovefa en le voyant se diriger vers la sortie du souterrain.

Elle aperçut une lueur douloureuse dans les yeux du comte.

— Magnus tombe dans cet état d'insensibilité chaque fois qu'une circonstance quelconque provoque chez lui une forte émotion. Tout ce que l'on tente pour l'en faire sortir demeure inutile. Il restera ainsi une demi-heure, une heure peut-être, puis il reprendra connaissance et se trouvera comme auparavant, ayant tout oublié...

Entre ses dents, M. de Redwitz ajouta :

— Je l'espère, du moins !

## XXI

– Retirez-vous cinq minutes dans votre appartement, Genovefa, et changez de robe. Je dirai que vous avez eu un petit accroc, afin d'expliquer notre absence prolongée.

Sur cette recommandation, le comte fit passer la jeune fille par la petite porte dissimulée dans un cabinet de débarras qui faisait communiquer directement le bâtiment d'habitation avec le couvent et servait au passage quotidien de M<sup>me</sup> Stollman et de Norelmeyer.

En entrant dans sa chambre, Genovefa s'approcha d'une fenêtre ouverte et aspira longuement l'air humide et frais. Un peu de fièvre faisait battre ses artères. Elle s'était contenue de tout son pouvoir tout à l'heure, mais la réaction s'opérait maintenant.

Pourtant, elle ne pouvait trop tarder à reparaître là-bas. Ayant changé rapidement de

robe, elle passa un peu d'eau fraîche sur son visage altéré dans l'espoir d'y ramener quelque couleur, puis elle gagna le salon vert.

M. de Redwitz ne s'y trouvait pas, non plus que la princesse et Lise. Le prince discutait avec son secrétaire et M. de Gheldorf sur une question d'archéologie. Stephan, appuyé à la cheminée dans une attitude un peu étudiée, causait avec M<sup>me</sup> de Holsenheim et Héloïse.

— Ah ! vous voici, mademoiselle ? dit le prince.

M. de Redwitz nous a dit qu'il vous était arrivé un petit accident ?

— En effet, Altesse. C'est chose de peu d'importance. Je m'étais égarée dans ces ruines, très pittoresques mais encombrées de plantes parasites, dont quelques-unes sont nuisibles aux étoffes légères.

Genovefa, tandis qu'elle parlait ainsi, rencontra le regard de M. de Gheldorf et y lut une anxiété en même temps qu'une sympathie ardente qui la réconforta. Le jeune homme, rendu par

l'amour plus perspicace que les autres, remarquait l'altération du charmant visage, et son cœur épris s'en alarmait.

— La princesse et M<sup>lle</sup> de Gheldorf sont près de l'intéressant petit malade ! reprit le prince. J'espère que ce pauvre comte de Redwitz n'aura pas à déplorer un nouveau malheur...

Il s'interrompit. La princesse et Lise sortaient de la chambre de Johann, suivies par M. de Redwitz.

— Je crois que le cher enfant est sauvé ! déclara la princesse. Il nous a reconnues, mais nous sommes parties très vite pour ne pas risquer de l'agiter.

Genovefa, qui regardait par hasard Héloïse, vit se contracter les lèvres fines.

Les deux sœurs servirent le café. Puis Genovefa vint s'asseoir près de Lise et s'efforça de prendre intérêt à la conversation. Le prince et sa femme s'entretenaient avec le comte de Redwitz d'un sujet historique. Mais M. de Gheldorf, l'érudit et charmant causeur, semblait

distrait, préoccupé. Deux yeux gris qui l'épiaient, dans l'ombre de leurs cils froncés, s'apercevaient que son regard un peu anxieux se posait souvent sur le visage pâli de Genovefa.

La pluie recommençait de nouveau. M. de Redwitz offrit de faire atteler le landau, proposition que les princes acceptèrent aussitôt. Ils prirent aimablement congé de leur hôte et de ses jeunes parents. Mais Genovefa, surtout, fut l'objet de la gracieuse attention de la princesse Louisa.

— Il faut absolument que vous veniez me voir à Sarrenheim, mademoiselle ! déclara-t-elle. Du reste, nous en reparlerons demain à Wilbach.

Et tandis que M. de Redwitz l'aidait à monter en voiture, elle se pencha vers lui en disant, avec un sourire malicieux :

— Vous avez là une délicieuse pupille, comte, mais je crois que l'on a fort idée de vous la ravir. Sa beauté, ses vertus, ont charmé un cœur en tout point digne d'elle.

Il dit froidement, en se courbant pour rentrer

dans la voiture un pan de la robe de la princesse :

— Vraiment ? Je crois cependant que ma jeune cousine n'est pas mûre pour le mariage. Du reste, je ne tiens pas à la voir quitter si tôt Nelbrück.

Il se redressa et se détourna pour aider Lise et M<sup>me</sup> de Holsenheim. Le prince monta à son tour, tandis qu'Odo et le secrétaire, pour lesquels la place manquait, s'enveloppaient de manteaux, avant de prendre place dans le phaéton de M. de Gheldorf.

— À demain ! avait murmuré le jeune comte en s'inclinant sur la main de Genovefa.

La jeune fille resta au seuil du salon, regardant les voitures s'éloigner. Mais une voix sèche dit brusquement :

— Que faites-vous là ? Rentrez donc, Genovefa !

Elle recula dans l'intérieur de la pièce, tandis que M. de Redwitz fermait la porte. Il se dirigea vers son cabinet de travail, puis, arrivé sur le seuil, il se détourna en disant d'un ton impératif :

— Venez donc voir notre petit Johann... Il vous

demandait, tout à l'heure.

Genovefa le suivit et Stephan se trouva seul avec Héloïse – perspective peu agréable pour le jeune officier, car il s'apercevait, à certains signes, que son aînée était en proie à une sourde exaspération.

Pour se donner du courage, sans doute, il se versa un verre de vin d'Espagne, tout en fredonnant un air d'opéra.

Héloïse demanda, d'un ton acerbe :

– Tu as donc un grand sujet de satisfaction aujourd'hui ? C'est le plaisir d'avoir vu M<sup>me</sup> de Holsenheim ?

– Certainement ! Plus je la connais, plus je la trouve charmante. J'ai appris, en outre, que le vieil oncle, dont elle doit hériter, lui fait une très forte pension.

– Espères-tu donc que cette jeune femme se contentera d'un lieutenant sans fortune, doué, en outre, de goûts fort dispendieux ?

Il riposta avec fatuité :

– Pourquoi pas, si je lui plais ? On la dit,

d'ailleurs, très désintéressée et, de son père, officier de cavalerie fanatique de son métier, elle a hérité une véritable passion pour l'armée.

— Si elle compte trouver chez toi le même enthousiasme, elle se trompe totalement, la pauvre baronne ! Enfin, je te souhaite de réussir, Stephan. Cette jeune femme est agréable et bien en cour. Plus que jamais, nous avons besoin d'un riche mariage puisque, par le fait d'un stupide petit être, l'héritage de Redwitz menace de nous échapper.

Ces mots sifflèrent entre les lèvres d'Héloïse. Elle resta un moment silencieuse, les sourcils froncés, puis sortit brusquement du salon.

« Furieuse, ma chère sœur ! pensa Stephan. Le beau châtelain de Wilbach n'a pas eu un regard pour elle. Il faut convenir qu'elle ne ferait pas du tout son affaire, tandis que ma jolie Genovefa !... Le délicieux ménage qu'ils feront là. ! »

... Dans l'ancienne chambre du comte Magnus, M<sup>me</sup> Stollman veillait sur l'enfant qui venait de se rendormir. Genovefa, entrée à la suite de M. de Redwitz, se pencha et considéra

longuement, avec émotion, le beau petit visage, presque reposé maintenant. Les cheveux bouclés ne l'entouraient plus, la tête de Johann était complètement rasée et il semblait ainsi un doux petit agneau tondu.

– Enfin, celui-ci me restera peut-être, murmura le comte. Ce frêle rejeton sera chargé de perpétrer le renom glorieux d'une grande race – lourd fardeau, je le sais par expérience.

Il se courba un peu, ses lèvres effleurèrent les cheveux ras de l'enfant. Puis, se redressant, il montra à Genovefa une médaille de la Vierge qui apparaissait sur la chemise du petit malade.

– C'est vous qui lui avez donné cela ?

– Oui, mon cousin.

– Aviez-vous donc l'intention d'en faire un catholique ?

– Certainement, et il est déjà très fervent, je vous en préviens.

– Cela lui passera. Il deviendra comme moi, un incroyant.

Genovefa tressaillit et leva son regard anxieux

sur la physionomie qui devenait froidement railleuse.

— Voulez-vous dire que vous élèverez l'enfant sans religion ?

— Pourquoi pas ? Je suis indifférent à toutes les croyances, donc je n'ai aucune raison pour en faire enseigner une à mon petit-fils.

— Ce n'est pas possible ! Vous ne condamnerez pas cet innocent aux ténèbres qui vous enveloppent ! Vous ne jetterez pas de gaieté de cœur cet ange dans le doute et le malheur ! Car votre incroyance ne vous a pas donné autre chose, avouez-le ?

La bouche du comte eut un pli d'amertume.

— Je l'avoue franchement. Mais je n'ai pas expérimenté non plus ce qu'aurait pu me donner la religion. Enfin, il faut en prendre votre parti, Genovefa, mon petit Johann sera un libre penseur comme son grand-père.

Les yeux de Genovefa se remplirent de larmes en se posant sur l'enfant endormi.

— Pauvre petit, mieux vaudrait que le Seigneur

t'enlevât de terre ! murmura-t-elle.

— Taisez-vous !... Taisez-vous !... dit violemment le comte. N'allez pas demander cela à votre Dieu !

Il passa une main brusque dans son épaisse chevelure blanche, en couvrant Johann d'un regard ardent.

— Ne me prenez pas pour un sectaire, Genovefa, reprit-il avec plus de calme. Une personne en qui j'aurais toute confiance voudrait diriger mon petit-fils vers une religion quelconque, je ne l'en empêcherais certainement pas...

Il s'interrompit pour regarder Genovefa. Mais la jeune fille tenait les yeux fixés sur Johann et rien ne bougea sur sa physionomie.

— ... Ainsi, admettez que vous soyez la mère de cet enfant, vous en auriez l'entière direction religieuse et il serait catholique comme vous.

Cette fois, elle leva sur lui un regard brillant de fierté.

— Voilà donc ce que vous avez imaginé, comte

de Redwitz ? Un marché ? L'âme de Johann contre ma liberté. Car, si j'ai bien compris, l'enfant ne sera instruit des vérités religieuses que si j'acquiesce à ce que vous exigez de moi ?

Il répliqua brièvement :

– C'est cela même. Décidez où est votre devoir.

– J'espère que vous n'avez pas conscience de ce qu'il y a d'odieux dans votre conduite ! Le jour où vous le comprendrez, vous reconnaîtrez que si j'avais cédé à votre volonté, j'aurais été une lâche et indigne créature !

– Ce qui signifie que vous refusez encore ?

– Oh ! certes ! Là est mon devoir, sans doute possible. Dieu gardera et sauvera sans moi la chère petite âme qu'il aime, car la faute que je commettrais en vous obéissant n'aiderait en rien à ce salut, au contraire.

– Vous êtes une créature obstinée, fanatique ; mais j'aurai raison de vous ! Un hiver à Nelbrück changera vos idées et affaiblira vos résolutions. Vous pouvez vous retirer. Veuillez seulement

prévenir Stollman que je n'ai pas besoin d'elle pour le moment.

Genovefa, rencontrant la femme de charge dans le corridor, lui transmit le message de son maître. Puis, remarquant son air soucieux, elle demanda :

– Qu'avez-vous donc ?

– Je suis bien ennuyée, gracieuse demoiselle. Dona Denisa n'est plus là, l'enfant non plus, et je ne puis les retrouver. Que sont-elles devenues ?... Et que va dire M. le comte ?

– Pour M<sup>me</sup> de Redwitz, je puis vous renseigner. Votre maître l'a enfermée tout à l'heure dans le souterrain.

Et, voyant l'ahurissement de la femme de charge, Genovefa narra brièvement ce qui s'était passé.

– Allons, cela devait arriver ! murmura M<sup>me</sup> Stollman en levant les bras au plafond. Comment toute cette aventure va-t-elle finir ?... Et ma petite Adelina, qu'est-elle devenue ?

– Elle, je ne l'ai pas vue. Peut-être la pauvre

enfant cherche-t-elle sa mère ?

La porte du salon s'ouvrit à ce moment, laissant apparaître Héloïse.

— J'entendais marmotter depuis un moment et je me doutais que c'était toi, Genovefa. Tu as assez coutume de faire tes conversations dans les couloirs et les petits coins. Entre ici, j'ai à te parler.

Le ton sec ne promettait rien de bon. Genovefa, tout en suivant sa sœur, étouffa un soupir. Après tant d'émotions pénibles, elle se serait bien passée de cette scène supplémentaire.

Stephan, qui entrait par une autre porte, vint à elle en souriant.

— Te voilà, petite sœur ! Quelles nouvelles nous donnes-tu de l'intéressant petit malade ?

— Trêve de sottises, Stephan ! interrompit brusquement Héloïse. Il n'est pas question de ce stupide enfant, qui nous importe peu, pour bien des raisons. Je veux simplement adresser une question à Genovefa.

Elle se tenait debout devant une table sur

laquelle s'appuyaient ses mains étincelantes de bagues, en dardant sur sa sœur un regard de haineuse colère.

— ... Que dirais-tu d'une jeune personne qui s'attacherait en toute occasion à enlever à sa sœur celui qu'elle a choisi ?... Qui multiplierait les habiles petites manœuvres de simplicité, de charité, pour prendre dans ses filets un grand seigneur aussi naïf que savant ? Tu n'aurais pas assez de mépris pour cette hypocrite, n'est-ce pas, ma pieuse petite sœur ?

— En effet, si la jeune personne en question avait agi comme tu le dis. Mais autrement, s'étant conduite avec droiture, elle ne peut être responsable d'une sympathie spontanée et réciproque.

— Oui, tu le juges ainsi ! Mais il n'en va pas de même pour moi. Cette soi-disant sympathie spontanée a été bel et bien provoquée par tes manèges, par ta coquetterie sournoise. Aujourd'hui, tu triomphes, car tu crois l'avoir entièrement conquise. Mais je ne rends pas encore les armes ! Nous verrons bien laquelle des deux

sera comtesse de Gheldorf.

Dans son exaspération, Héloïse avait saisi le bras de sa sœur et le secouait violemment.

Stephan s'avança vivement et essaya de lui faire lâcher prise.

– Eh bien ! vas-tu la brutaliser, maintenant ? Voilà des manières qui ne cadrent pas avec tes principes aristocratiques et, pour un peu, tu agirais comme une commère de la halle, Héloïse de Herstein !

Le regard furieux d'Héloïse se tourna vers lui.

– Toi, laisse-nous ! Ce débat ne te regarde en aucune façon et je me soucie fort peu de ton opinion. Je veux dire son fait à cette petite fille pleine de ruse et la traiter comme une enfant qu'elle est encore... À ce propos, je t'informe, Genovefa, que j'ai saisi tout à l'heure certain petit colis mystérieux emporté par Léna, et que je l'ai ouvert.

Ses yeux, qui épiaient la physionomie de sa sœur, eurent une lueur de satisfaction mauvaise à la vue de la rougeur de contrariété couvrant le

teint délicat, si envié par elle.

— ... J'y ai trouvé deux éventails et un écrin probablement peints par toi ?... Et cela était adressé à un marchand de Vienne.

Déjà, Genovefa s'était ressaisie.

— En effet, c'est mon ouvrage, dit-elle tranquillement. Ce travail me procure quelques petits subsides qui me sont bien nécessaires.

Héloïse éclata de rire.

— Ah ! ah ! tu entends, Stephan !... Elle vend ses œuvres, elle trafique de son nom pour gagner de misérables petites sommes, alors que l'argent de sa pension s'entasse dans ses tiroirs. C'est complet, cela !... Mon cher, quand tu passeras par Vienne, regarde bien aux devantures. Tu découvriras peut-être, dans un magasin de troisième ordre, les œuvres de ta sœur, devant lesquelles se répandront en critiques grossières les connaisseurs de la rue. Cela se vendra pour rien, naturellement, et l'on pourra voir, Genovefa de Herstein, tes éventails entre les mains rouges d'une fille d'épicerie ou d'une marchande de

légumes, pour aller danser au bal public. Ce sera charmant !... Mais je serais curieuse de savoir ce que penserait de ce petit trafic le comte de Gheldorf. Un léger sourire d'ironie vint aux lèvres de Genovefa.

— Il te sera facile de contenter cette curiosité, si le cœur t'en dit. Toute la famille de Gheldorf connaît et approuve le travail auquel je me livre et c'est le comte lui-même qui, sur la demande de sa mère, a parlé pour moi à M. Bressorf, le célèbre marchand de tableaux de Munich, en lui présentant une aquarelle que j'ai eu le plaisir de voir accepter. Dans cette galerie de tableaux à vendre, j'étais du reste en très bonne compagnie, entre une marine signée de la baronne de Kartz-Meisinger et un portrait dû au pinceau de la jeune comtesse Hahenberg. D'ailleurs, si tu veux être édifiée complètement, tu peux demander à M. de Gheldorf son opinion sur les femmes oisives et mondaines.

Et, profitant de la stupéfaction dans laquelle ces paroles semblaient plonger Héloïse, Genovefa rentra dans sa chambre.

Là, elle se laissa tomber à genoux, presque sans forces, devant son crucifix. Sur ses doigts enlacés, des larmes coulaient et sa poitrine était soulevée de sanglots. Tout à coup, son courage faiblissait. Avec quelle joie mauvaise l'eût contemplée ainsi la sœur jalouse dont la voix irritée résonnait encore dans la pièce voisine !

Mais le beau regard plein de larmes se leva tout à coup vers la croix, les mains se joignirent en un geste où se mêlaient la supplication et la confiance.

— Seigneur Jésus, vous êtes le maître, il ne m'arrivera rien que vous n'ayez permis. Vous saurez tirer le bien de cette épreuve, mon Sauveur, et rendre inébranlable la faible créature que je suis.

## XXII

La forêt avait retrouvé son calme plein de majesté. De nouveau, le soleil d'été brillait, évaporant les dernières gouttes d'eau demeurées dans le calice des fleurs et séchant peu à peu les routes inondées par les averses torrentielles de la veille. Les sous-bois seuls demeuraient de petits marécages et l'esplanade de Nelbrück elle-même, très abritée par ses vieux arbres, présentait à la vue une série de petits lacs entre lesquels le pied avait fort à faire pour trouver un passage convenable.

Genovefa faisait en ce moment cette tentative dans l'espoir de gagner une des routes de la forêt. Le vieux Lehr, l'ancien protecteur de Johann, était malade et elle voulait le visiter aujourd'hui. Mais l'entreprise paraissait peu réalisable, la pluie ayant détrempé les chemins couverts. Genovefa s'arrêta, très perplexe, entre deux

flaques d'eau irisées par le soleil qui se glissait à travers le feuillage des châtaigniers.

Un corps souple bondit tout à coup du taillis et s'élança vers elle.

— Timour ! dit-elle joyeusement. Tu n'es pas seul, mon bon chien ?

Du sentier débouchait le père Ladislas. La soutane relevée, les pieds chaussés de gros souliers, une canne solide à la main, il avançait d'un pas tranquille, en dépit de sa claudication.

— Vous, mon père, par ces chemins affreux !

— Eh ! oui, mon enfant, il le faut bien. Les pauvres me réclament, vous le savez, et je n'aime pas prendre un équipage pour me rendre près d'eux. Comment cela va-t-il, ma chère fille ? Lise et Odo, en rentrant hier de Nelbrück, m'ont dit que vous aviez mauvaise mine, que vous paraissiez triste et préoccupée. Alors, soupçonnant quelque grand ennui, je suis venu, avec le prétexte tout trouvé de prendre des nouvelles de Johann.

— Que vous êtes bon de vous déranger ainsi,

mon père ! Oui, c'est vrai, j'ai tant besoin de conseils, de réconfort ! Entrez, je vous prie.

Elle introduisit le prêtre dans le salon bleu, désert à cette heure, Héloïse et Stephan étant encore au lit. Alors, elle lui raconta ce qui s'était passé la veille, sans omettre la résolution du comte d'élever son petit-fils en incroyant, à moins que Genovefa ne se prêtât à sa volonté en devenant l'épouse de Magnus.

— Vous avez bien répondu, mon enfant, déclara le père Ladislas. Dieu, l'infinie sainteté, ne met pas le salut d'une âme au prix d'une faute, soyez sans crainte. Demeurez donc inébranlable malgré les promesses et les menaces. Dites-vous aussi qu'il est doux pour une chrétienne de souffrir en union avec Celui qui souffrit tant pour nous et qu'ainsi vous pourrez expier pour les pauvres âmes égarées qui nous entourent. Cette pensée, déjà, sera une force et une consolation.

— Certes, et vous me montrez clairement quelle doit être ma vie, à quel but je dois l'employer, pendant le temps qu'il plaira à M. de Redwitz de me retenir ici. Je vous remercie de

m'avoir montré cette tâche, bien faite pour fortifier ma faiblesse.

En accompagnant le père Ladislas hors du salon, Genovefa se heurta à M<sup>me</sup> Stollman. La femme de charge était très rouge et un peu de sueur perlait à ses tempes.

— Que vous arrive-t-il ? demanda M<sup>lle</sup> de Herstein.

— Gracieuse demoiselle, c'est cette petite Adelina ! Je viens de la retrouver... là-bas, vous savez bien, mademoiselle, où vous avez été hier...

— Vous pouvez parler ouvertement : le père sait tout.

— Eh bien ! donc, je suis allée tout à l'heure porter à déjeuner au jeune comte et à la pauvre dame...

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Avec une mine à faire pitié ! Elle m'a suppliée de la conduire près de son mari. Mais c'est impossible ! Non, je ne peux pas prendre la responsabilité de cela ! Pourtant, ce n'est pas le désir qui me manque !.... Donc, j'entre chez le

comte Magnus et qu'est-ce que je vois !... Adelina blottie entre les bras de son père, et lui avec un air si heureux ! Oh ! depuis combien de temps je ne l'avais pas vu ainsi ! Il y avait presque de l'intelligence dans le regard qu'il attachait sur l'enfant endormie. À mon entrée, il m' enjoignit par un signe de ne pas faire de bruit pour ne pas la réveiller... Je suppose que la petite a dû se glisser hier à la suite de sa mère et se cacher dans quelque coin jusqu'au départ de M. le comte. Alors, elle se sera approchée de son père. En voyant cette toute jeune image de sa chère Denisa, le pauvre jeune comte a dû être bouleversé ! Il lui aura tendu les bras ; la petite l'aura appelé papa et lui aura parlé de sa mère... Mais que vais-je faire, maintenant ? Je ne me sens pas le courage d'enlever cette enfant à mon malheureux maître et, cependant, si Norelmeyer la voit, qu'adviendra-t-il ?

– Pourtant, l'espoir de guérison est là, dit le père Ladislas. Le comte de Redwitz est-il donc tellement obstiné dans son orgueil qu'il lui sacrifie la raison et le bonheur de son fils unique ?

Genovefa répliqua pensivement :

— Qui sait ! Déjà, cet orgueil a faibli devant le charme de Johann. Il ne faut pas désespérer de lui voir reconnaître son injustice envers cette pauvre jeune femme et Adelina.

M<sup>me</sup> Stollman hocha la tête.

— Nul ne le souhaite plus que moi, mais ce serait tellement extraordinaire ! En attendant, je vais dire à Adelina de se cacher derrière les tentures quand elle entendra venir quelqu'un et peut-être échappera-t-elle ainsi au regard de Norelmeyer, trop enchanté, le mauvais homme, s'il pouvait causer de la peine au comte Magnus.

Sur ces mots, la femme de charge salua le prêtre et s'éloigna.

Au moment où Genovefa et le père Ladislas traversaient le salon vert, la porte du cabinet de travail s'ouvrit, laissant apparaître M. de Redwitz. Il eut un mouvement de surprise à la vue du prêtre, puis s'avança et le salua courtoisement.

— J'ai eu le plaisir d'apprendre, par M<sup>le</sup> de

Herstein, que le cher petit malade va beaucoup mieux ce matin, dit le père Ladislas en lui tendant la main.

— Oui, il est maintenant sauvé. Voulez-vous le voir, mon père ?

Le père Ladislas acquiesça avec empressement et le suivit, ainsi que Genovefa, dans la chambre du petit héritier de Redwitz.

Johann, pâle et alangui, reposait dans le lit moelleux où disparaissait sa frêle personne. Ses beaux yeux, étonnés, inquiets, erraient sur l'ameublement somptueux, ses doigts palpaient les draps de fine toile. Mais, à la vue des arrivants, son regard s'illumina, ses petits bras se tendirent en un geste joyeux.

— Mon père !... Mademoiselle Genovefa ! balbutia-t-il d'une voix faible.

— Mon enfant chéri ! dit Genovefa, en baisant le front dépouillé de son auréole blonde.

Le père Ladislas, prenant entre ses doigts les mains un peu fiévreuses encore, parla à l'enfant avec son habituelle bonté. Johann l'écoutait avec

ravissement

— Vous allez rester, n'est-ce pas, mon père ? demanda-t-il d'un ton de prière. Vous aussi, mademoiselle ? Ne me laissez pas tout seul ! J'ai peur !

— De quoi donc, cher petit ? dit Genovefa. Vous êtes ici choyé par votre grand-père, qui ne vous quitte pas...

Johann murmura :

— Mais c'est de lui que j'ai peur !

Genovefa glissa un discret coup d'œil vers M. de Redwitz. Il se tenait à l'écart, de telle sorte que Johann ne l'avait pas encore aperçu. Elle ne douta pas qu'il eût entendu, en voyant son visage se contracter.

— Il ne le faut pas, mon petit enfant, dit doucement le père Ladislas. Votre grand-père vous aime tant !

— Mais comment est-il mon grand-père ? Je ne comprends pas... Et où est Adelina ? Je ne la vois plus.

— Rassurez-vous, elle n'est pas bien loin,

répondit Genovefa en caressant la petite tête tondue. Vous la verrez bientôt, j'espère, pourvu que vous soyez très sage et que vous guérissiez bien vite.

Johann joignit ses mains frêles.

– Oh ! je vais me laisser bien soigner ! Je ferai tout ce qu'on voudra !... Ne la verrai-je pas aujourd'hui, mademoiselle ?

Les yeux de Genovefa, interrogateurs et suppliants, se levèrent sur M. de Redwitz. Ils rencontrèrent un regard inflexible. Le comte vint au lit et posa sa main sur le front de Johann.

– Non, pas aujourd'hui, mon cher petit...

Sa voix avait un accent doux et tendre que Genovefa ne lui connaissait pas.

– ... Ne t'inquiète pas, je veille sur toi et rien ne te manquera désormais.

Un regard craintif effleura cette physionomie où si souvent Johann avait lu la colère et le mépris, puis se reporta sur le père Ladislas.

L'enfant murmura :

– Père, je voudrais retourner à la chapelle... je voudrais prier devant la statue de la Vierge. Je lui ai demandé quelque chose...

– Quoi donc, mon petit Johann ?

– D'être prêtre comme vous, moine comme ceux qui étaient ici.

Le comte retint avec peine une exclamation.

– La voie était bien déblayée, dit-il entre ses dents. Vraiment, il était temps de m'interposer. L'enfant est heureusement très jeune, par conséquent malléable...

Il s'éloigna et gagna son cabinet. Genovefa et le père Ladislas l'y rejoignirent, après avoir embrassé Johann. Il tourna vers eux son visage des plus mauvais jours.

– Ne parlez jamais à mon petit-fils d'Adelina, Genovefa, dit-il sèchement. Il la demandera encore quelquefois...

– Dites tous les jours, à tout instant. Ces enfants s'aiment aussi tendrement qu'il est possible.

– À cet âge, on oublie vite. Mais admettons.

Nous répondrons à Johann qu'elle n'est pas ici – ce qui sera la vérité, car je compte me débarrasser dès demain de la mère et d'elle en les expédiant dans leur pays d'origine.

– Vous persistez à accomplir cette injustice ? Vous refusez de reconnaître les droits de cette enfant à votre protection ?

– Certes ! Adelina ne m'est rien, entendez-vous... et mon petit-fils ne reverra plus celle qu'il appelle sa sœur. Il l'oubliera. Il le faut !

– Jamais ! Vous ferez souffrir cette nature délicate, d'une sensibilité rare, mais vous ne lui ôterez pas le souvenir de sa sœur, je vous en réponds ! Les chers enfants ne forment vraiment qu'un cœur et qu'une âme, n'est-ce pas, mon père ?

– Absolument, et je crois que la séparation sera préjudiciable au rétablissement de Johann. Je sais de quelle ardente tendresse est capable ce jeune cœur qui s'attache si fortement.

– Raison de plus pour le séparer complètement du passé. Il arrivera ainsi à me connaître... et à

m’aimer.

— Je le souhaite ! Cette affection d’enfant sera pour vous un inappréciable bonheur, car Johann est une nature d’élite et une petite âme privilégiée.

M. de Redwitz l’interrompit d’un ton sarcastique :

— C’est pourquoi vous aviez commencé à le diriger dans vos voies ? Prêtre !... et moine !... un comte de Redwitz ! Voilà qui serait admirable — et tout à fait inattendu !

— Inattendu ? Ne dit-on pas que l’abbé de Nelbrück prédit à Gunther de Redwitz que sa race finirait par un moine ?

— Sornettes ! Et que me parlez-vous de la fin de ma race ? Elle se continuera par le fils de Magnus. D’ailleurs, pour éviter que des idées de ce genre ne surgissent dans le cerveau de l’enfant, je l’élèverai sans religion. Ce sera beaucoup plus simple, et moins dangereux.

Le prêtre couvrit d’un regard attristé la physionomie crispée dans un rictus sardonique.

— Je prierai Dieu qu'il vous éclaire sur la responsabilité que vous assumez ainsi, comte de Redwitz. Vous avez en ce moment dans la main bien des chances de bonheur ; réfléchissez avant de les laisser échapper.

— Nous ne voyons pas les choses du même point de vue, riposta froidement M. de Redwitz.

Le père Ladislas prit congé de lui et s'éloigna, reconduit par Genovefa jusqu'à l'esplanade. La jeune fille, en rentrant, jeta un coup d'œil distrait vers la robe de gaze blanche que Mariechen étalait complaisamment sur le lit et se mit au travail jusqu'à l'heure du déjeuner. M. de Redwitz y parut, cette fois. Au moment où Genovefa entrait, elle entendit la voix d'Héloïse qui demandait sur un ton d'intérêt des nouvelles du « cher petit malade ». Une rougeur monta aux joues de Genovefa, révoltée par cette hypocrisie destinée à flatter le riche parent.

Mais le comte était peut-être fixé sur les véritables sentiments d'Héloïse, car il existait une certaine ironie mordante dans son accent, tandis qu'il répondait :

— Il est sauvé. Soyez entièrement rassurée, Héloïse : l'héritier de Redwitz vivra, et le nom ne périra pas.

## XXIII

Dans la chambre de Genovefa, les portes-fenêtres étaient ouvertes afin de laisser pénétrer un soupçon de brise chaude, qui ne parvenait même pas à faire vaciller la flamme des bougies allumées par Mariechen pour contempler sa jeune maîtresse debout devant la grande psyché. La gaze blanche donnait au teint de Genovefa une délicatesse plus grande encore et avivait le velouté de ses yeux noirs. Quelques brins de muguet se mêlaient aux ondes souples, d'un chaud blond doré, de la belle chevelure, et cette coiffure d'un charme très jeune seyait admirablement à Genovefa, devant qui Mariechen semblait en extase.

Mais la jeune fille effleurait d'un regard distrait, mélancolique, l'image que lui renvoyait la glace. Elle prit la sortie de bal déposée sur un siège, la jeta sur ses épaules et s'avança sur la

terrasse.

La lune à son premier quartier éclairait faiblement le parterre et, en bas, la vallée où étincelait Wilbach. Les fenêtres du château ruissaient de lumière ; les jardins, les serres, les bosquets offraient le spectacle d'une féerique illumination. Des ombres affairées circulaient dans les allées, sur les terrasses, à travers la cour d'honneur dont la grille ouverte donnait déjà accès aux premiers équipages.

Un soupir gonfla la poitrine de Genovefa. Il lui était pénible d'aller se mêler à cette foule brillante avec le lourd poids d'angoisse qu'elle portait en son âme. D'autre part, elle se sentait pénétrée de bonheur à la pensée de revoir Odo de Gheldorf – une dernière fois peut-être, car, ensuite, M. de Redwitz la laisserait-il sortir de Nelbrück ?

– Es-tu prête ? demanda une voix impérieuse.

Genovefa se détourna et rentra dans sa chambre. Héloïse et Stephan étaient là, lui, dans son élégante tenue d'officier de lanciers, elle, vêtue de tulle blanc très fanfreluché avec des

clématites mauves et des perles – sauvées de la ruine – dans ses cheveux noirs et à son corsage.

Stephan, s'avancant, enleva la sortie de bal de Genovefa.

– Voyons, que l'on t'admire, petite sœur !... Je te prédis un succès fou ! Les demandes en mariage vont pleuvoir sur toi, chère Genovefa.

Un regard haineux enveloppa Genovefa. Héloïse, se détournant brusquement, s'enveloppa dans la longue pelisse de satin blanc que lui tendait Léna et, traversant la chambre, sortit par la terrasse.

Son frère et sa sœur la suivirent dans la direction de la cour des écuries, où devait les attendre la voiture. Mais, comme ils approchaient du cabinet de travail, ils virent une haute silhouette apparaître sur le seuil éclairé par la vive clarté de l'intérieur.

– Bonsoir, mon cousin, dit Héloïse en s'arrêtant. Vous admirez le spectacle offert ce soir par Wilbach ?

– Pas précisément. Je suis blasé sur tout cela,

vous le savez... Genovefa, mon petit Johann souhaite vous voir en toilette de bal.

Il recula à l'intérieur et Genovefa entra. Quand elle pénétra dans la chambre, un « oh ! » d'admiration vint aux lèvres de Johann.

– Que vous êtes belle ! dit-il quand Genovefa se pencha vers lui en souriant. Vous serez la plus jolie, là-bas.

Les lèvres fraîches de la jeune fille se posèrent sur le front du petit malade.

– Priez pour moi, mon chéri, afin que je sois surtout bonne... et que d'autres ne soient pas trop mauvais.

Le trajet en voiture s'effectua dans le plus grand silence. Genovefa n'était pas en humeur de causerie et le prudent Stephan, voyant la mine orageuse de l'aînée, s'absténait d'essais de conversation qui eussent pu être mal accueillis.

Mais la physionomie d'Héloïse changea au seuil des salons de Wilbach, où déjà se pressaient les invités attendant l'arrivée de la famille ducale. Près de sa mère, Lise faisait les honneurs, sereine

et souriante, conservant, même en cette fête mondaine, une lueur mystérieuse dans ses beaux yeux bruns.

Odo vint avec empressement au-devant des demoiselles de Herstein. Son regard, effleurant à peine Héloïse qui l'accueillait cependant par le plus aimable des sourires, se posa longuement sur Genovefa, et l'aînée put y lire une admiration éblouie, qu'elle retrouva d'ailleurs chez tous les invités masculins, car Genovefa était réellement irrésistible ce soir, dans cette toilette d'une exquise simplicité, au milieu de ce cadre d'un luxe artistique très délicat.

Le succès prédit par Stephan arrivait dès le premier instant. Ce fut mieux encore lorsque, présentée par la princesse Louisa au duc et à la duchesse, Genovefa se vit l'objet du plus flatteur empressement de la part des jeunes princes, fils et neveux des souverains. Héloïse, très entourée, moins pour elle-même que pour sa qualité de sœur d'une personne si en faveur, dut entendre, la rage au cœur et le sourire aux lèvres, les louanges enthousiastes que les courtisans déversaient sur

sa cadette.

L'un d'eux les entremêlait de compliments dithyrambiques à l'adresse de la belle aînée, qui semblait avoir produit sur lui une vive impression. C'était un chambellan de la cour, M. de Menschültz, personnage d'une quarantaine d'années, long, maigre et chauve, assez laid, mais d'allure distinguée. De bonne famille, riche, doué d'un caractère facile et d'une intelligence moyenne, il pouvait devenir un parti acceptable pour Héloïse, si le comte de Gheldorf lui échappait — ce qui ne faisait plus pour elle le moindre doute. Aussi, dissimulant sa fureur, se montrait-elle aimable à son égard, au grand contentement de l'excellent homme.

— Je crois que M. de Menschültz a fort envie de devenir votre beau-frère, dit en souriant Odo à Genovefa, tandis qu'ils dansaient tous deux au son d'une entraînante valse.

Obligé, comme maître de maison, d'inviter d'abord les jeunes princesses, il avait eu soin, dès l'arrivée de Genovefa, de se faire résERVER par elle une des dernières danses.

— Oui, il paraît fort empressé auprès de ma sœur. Sa physionomie me semble assez sympathique.

— C'est une excellente nature, un peu faible, qui se laissera entièrement conduire. Et regardez, là-bas, M<sup>me</sup> de Holsenheim et M. de Herstein ! Ceux-là s'entendent déjà complètement, je le crois.

— Elle serait bien mondaine pour Stephan, qui l'est tant lui-même !

— Rassurez-vous, mademoiselle, elle l'est surtout en apparence. La princesse Louisa, qui la connaît bien, dit qu'au fond elle est réellement sérieuse et qu'elle a du bon sens et du cœur. Je crois, au contraire, d'après la nature que je suppose à M. de Herstein, qu'il ne pourrait tomber mieux.

— En ce cas, je souhaite que ce mariage se fasse, car je voudrais bien que ce pauvre Stephan eût un foyer.

M. de Gheldorf resta un moment silencieux, puis demanda :

— N’êtes-vous pas fatiguée, mademoiselle ? Nous pourrions nous asseoir, ou bien marcher un peu ?

— Oh ! oui, marchons ! Je ne suis pas habituée à la danse et, vraiment, je vous avoue que j’en ai assez !

Le comte dit en souriant :

— Comme moi ! Allons jusqu’au lac, si vous le voulez bien.

Dans les allées discrètement éclairées, des groupes flânaient en causant. La tiède atmosphère de cette soirée se parfumait de senteurs d’héliotrope et de l’arôme des pins. Genovefa marchait près du jeune châtelain et tous deux gardaient le silence — un silence plus éloquent que des paroles.

Une main prit tout à coup celle de la jeune fille, une voix émue, frissonnante, murmura :

— Je voulais attendre que ma mère vous parlât la première. Mais j’ai vu dans vos yeux que vous souffrez et mon oncle, sans vouloir me donner d’autres explications, m’a dit ce matin : « Il est

temps de te déclarer, Odo. La pauvre enfant a besoin de protection... » Genovefa, je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue. Voulez-vous devenir ma femme ?

Elle rougit, puis pâlit subitement.

– C'est impossible ! dit sa voix altérée.

– Impossible ? Pourquoi ?

– Parce que M. de Redwitz ne le permettra jamais... Tenez, je vais tout vous apprendre, et vous jugerez ainsi de ma situation.

Et elle lui fit le récit des exigences du comte de Redwitz.

Odo bondit et retint juste à temps une exclamation qui aurait été entendue des autres promeneurs.

– C'est odieux ! Comment a-t-il osé ?... Mais vous n'avez rien à craindre, car il ne peut vous contraindre à cette union, et quant à vous empêcher de contracter un autre mariage, nous verrons bien ! C'est une véritable pression qu'il exerce sur vous et la loi lui donnerait tort, en vous libérant de son autorité. Accordez-moi donc

dès maintenant le droit de vous défendre, chère Genovefa, et de me dire hautement devant tous votre fiancé ?

Elle leva sur lui son regard confiant, éclairé de bonheur.

— Oui, je suis votre fiancée, Odo.

Il posa longuement ses lèvres sur les doigts tremblants.

— Merci, ma Genovefa bien-aimée. Demain, ma mère ira trouver M. de Redwitz, et nous aviseraisons.

Ils arrivaient en ce moment près du lac. Quelques-unes des lampes s'étant éteintes, la nappe d'eau se trouvait maintenant enveloppée d'une demi-clarté très reposante. La brise, toujours brûlante, apportait de la forêt des parfums sauvages et de fortifiantes senteurs de résine. Là-haut se devinait la masse sombre de Nelbrück dans la lueur indécise répandue par le croissant lunaire. Seule, une fenêtre apparaissait éclairée.

M. de Gheldorf dit pensivement :

— Ce vieux Nelbrück a vu sans doute bien des drames intimes se dérouler entre ses murs. Il a bien l'apparence d'un refuge pour les cœurs révoltés, aigris, tels que sont devenus la plupart des Redwitz, si l'on en croit l'histoire. Dans ce nid austère, les malheureux pouvaient cacher souffrances et remords. Mais je veux vous enlever bien vite de cette triste demeure, chère Genovefa. Ici, vous trouverez de chaudes affections, car je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que j'ai l'assentiment enthousiaste de tous les miens ? Vous remplacerez près de ma mère notre Lise chérie...

Il s'interrompit. En levant de nouveau machinalement les yeux vers Nelbrück, il venait de voir une vive lueur s'échappant de la fenêtre éclairée.

— Voyez donc !... On dirait qu'il y a le feu là-haut !

— Le feu !... Mais oui !... Et ils sont peut-être tous endormis !

—appelez au secours ! Moi, je vais...

Genovefa n'entendit pas la fin de la phrase. Odo était parti déjà, courant vers Nelbrück.

La jeune fille s'élança dans la direction du château et se heurta à Stephan et à M<sup>me</sup> de Holsenheim, qui arrivaient en bavardant.

Elle cria :

– Le feu est à Selbrück ! Qu'on vienne vite, vite !

Le jeune homme et la dame d'honneur se mirent à courir en appelant au secours. Genovefa, voyant sa mission remplie de ce côté, se dirigea en hâte vers une sortie du parc de Wilbach par laquelle on pouvait gagner plus rapidement Nelbrück. C'était le chemin qu'avait pris Odo de Gheldorf. En peu d'instants, la jeune fille se trouva au pied de la hauteur dominée par la maison seigneuriale. Elle se mit à gravir en courant le sentier. Ses chaussures de satin glissaient sur le sol ici encore un peu boueux, sa robe légère s'accrochait et se déchirait aux arbustes épineux, mais elle allait toujours, le cœur serré par la terreur, les yeux levés vers le logis lugubrement illuminé. Les flammes mêlées

d'épaisse fumée jaillissaient maintenant, léchant les murailles...

Le potager franchi, Genovefa traversa en trombe le parterre. D'un élan, elle atteignit la maison, entra dans le salon bleu et courut vers le corridor conduisant aux appartements de M. de Redwitz, car le siège de l'incendie était là.

En ouvrant la porte du cabinet de travail, la jeune fille recula, suffoquée par la fumée.

Mais il fallait cependant entrer, arriver jusqu'à Johann, peut-être vivant encore.

Elle se précipita dans le cabinet. Les flammes ne l'avaient pas atteint encore, mais, par la porte ouverte, Genovefa les voyait lécher les parois de la chambre de Johann. D'un bond elle fut près du lit, s'empara du petit corps inerte et courut vers le salon bleu. En même temps, de la chambre du comte, surgissait un être méconnaissable, traînant plutôt qu'il ne le portait un corps sans mouvement. Le brillant uniforme de l'un, le costume de nuit de l'autre flambaient.

Ces deux corps enflammés tombèrent sur le

tapis du salon, s'y roulèrent, aidés par Genovefa, malgré les protestations de M. de Gheldorf qui lui criait :

– Votre robe !... Laissez cela ! Vous allez prendre feu !

Les flammes enfin éteintes, Odo se releva avec effort.

– Vous êtes atteint ? s'écria Genovefa en lui saisissant la main.

– Je crois que c'est peu de chose... mais ce malheureux !

Il désignait le corps étendu à terre, sans connaissance. Les légers vêtements de M. de Redwitz étaient carbonisés, le corps et le visage couverts de brûlures.

Norelmeyer, M<sup>me</sup> Stollman et Léna accouraient, avec des exclamations d'angoisse. Presque aussitôt apparurent les princes et, derrière eux, les hôtes masculins de Wilbach, les serviteurs du château, quelques dames même, intrépides et curieuses. Pendant que les hommes, dirigés par le prince héritier et Odo, organisaient

rapidement les secours, M. de Redwitz fut porté dans la chambre de Genovefa, l'une des plus éloignées du foyer de l'incendie. Le médecin de la cour, présent parmi les invités de Wilbach, s'occupa aussitôt du blessé, tandis que Genovefa et Léna faisaient revenir à lui Johann, dont le corps ne portait aucune brûlure.

## XXIV

L'aube paraissait lorsque les sauveteurs improvisés se trouvèrent enfin maîtres du feu. La moitié de la maison n'était plus que débris carbonisés ; seule demeurait intacte la partie où se trouvaient la salle à manger, la cuisine et les appartements des deux sœurs et de Stephan.

Mais ces dégâts matériels s'effaçaient devant un autre malheur. Le médecin ne cachait pas que M. de Redwitz était grièvement atteint.

Le blessé souffrait atrocement, mais, avec une admirable force d'âme. Sa première parole avait été pour demander :

– Mon petit-fils ?

– Sauvé ! avait répondu Genovefa, revenue près de lui après avoir vu l'enfant prêt à s'endormir sous la surveillance de Mariechen.

Le visage affreusement défiguré s'était éclairé

d'un rayon de bonheur. Les yeux seuls vivaient dans cette face méconnaissable et leur expression révélait le martyre enduré.

Le prince héritier vint serrer la main de M. de Redwitz et adresser quelques paroles de sympathie à Stephan et à Genovefa avant de quitter Nelbrück. Ses vêtements étaient ruisselants et ses cheveux quelque peu brûlés. Des voitures de Sarrenheim et de Wilbach emmenèrent les sauveteurs et Nelbrück retrouva son calme si tragiquement troublé à la fin de cette nuit.

M<sup>me</sup> de Gheldorf, ses filles et le père Ladislas étaient accourus, tremblant pour Odo dont ils connaissaient le dévouement et l'intrépide courage. Ils se trouvaient maintenant réunis dans la salle à manger, tandis que le médecin pansait le jeune comte dans la chambre de Stephan. Celui-ci, le front appuyé à une vitre, regardait distraitemment l'esplanade, revenue maintenant à son habituel aspect paisible. Cependant, voici qu'un roulement de voiture se faisait entendre. Stephan, très surpris d'abord, reconnut un coupé

de Wilbach. Puis, avec un sourire narquois, il songea :

— Je parierais que c'est Héloïse ! J'avais complètement oublié qu'elle était demeurée à Wilbach. Maintenant que tout danger est passé, elle accourt, cette chère sœur, sans doute inquiète pour son bien personnel.

C'était Héloïse, en effet. Descendue de voiture, elle s'arrêta un instant, atterrée, devant le corps de logis incendié. Puis elle s'élança vers la salle à manger.

Stephan ouvrit la porte-fenêtre et dit ironiquement :

— Tu arrives trop tard, ma pauvre sœur ! Tout est terminé, le feu est éteint, les blessés pansés, le calme revenu...

— Oh ! c'est affreux ! s'écria-t-elle, en se couvrant le visage de ses mains.

Elle venait d'apercevoir la famille de Gheldorf et son premier mouvement de colère devant l'accueil de Stephan s'était instantanément modifié.

– Quelle épouvantable catastrophe ! poursuivit-elle d'une voix brisée. J'ai voulu accourir aussitôt, mais mes forces m'ont trahie... Oh ! quelles heures j'ai passées, faible, impuissante, tandis que tous mes désirs me portaient vers cette malheureuse demeure !

Sa voix se faisait pathétique. Odo de Gheldorf entrait, un peu pâle, les cheveux brûlés et le bras gauche maintenu par une écharpe. Les siens, anxieux, l'entourèrent. Il les rassura aussitôt, en déclarant que le médecin répondait de sa propre guérison.

– S'il en pouvait être de même pour ce pauvre comte de Redwitz ! ajouta-t-il tristement.

Héloïse se rapprocha en demandant :

– Est-il vraiment aussi grièvement atteint que me l'assuraient ceux qui revenaient d'ici ?

– Son état est désespéré, mademoiselle, et il souffre terriblement. Je suis arrivé trop tard, hélas !

– Mais vous avez fait votre possible ! Vous avez risqué votre vie pour lui !

— Je n'ai fait que mon devoir. Mais M<sup>lle</sup> Genovefa a été héroïque, d'abord en sauvant Johann, dont la chambre flambait déjà, ensuite en m'aidant à éteindre les flammes qui enveloppaient M. de Redwitz et moi-même, malgré le danger que présentait sa robe de gaze. Maintenant, la voilà se partageant entre l'enfant et l'aïeul... Il serait peut-être bon, ma mère, de lui conseiller un peu de repos. Les forces humaines ont des limites, malgré tout.

M<sup>me</sup> de Gheldorf dit avec empressement :

— Oui, je vais aller trouver cette chère enfant, car, tout occupée des autres, elle ne songerait pas à se soigner.

— La voilà ! annonça Stephan.

Genovefa entrait, encore vêtue du peignoir de lainage blanc qui avait remplacé la robe de soirée enlevée à la hâte pendant cette nuit tragique. Odo alla vivement vers elle et, lui prenant la main, la mena vers M<sup>me</sup> de Gheldorf.

— Mère chérie, elle veut bien devenir votre fille.

Il y eut un moment de grande émotion. Genovefa était entourée, embrassée par tous. On ne s'aperçut qu'un peu après de la disparition d'Héloïse. Ne pouvant supporter la vue du triomphe de sa sœur, elle s'était réfugiée dans sa chambre où, cédant à sa rage, elle brisait et lacérait tout ce qui lui tombait sous la main.

Sur la demande du père Ladislas et de M. de Gheldorf, Genovefa alla s'informer près du comte de Redwitz s'il voulait les recevoir un instant. Elle revint en apportant une réponse affirmative. L'oncle et le neveu la suivirent jusqu'à la chambre où le mourant gisait, inerte. À leur entrée, il tourna vers eux sa face ravagée, dans laquelle le regard brûlait de fièvre, puis il ébaucha un geste de bienvenue.

— J'ai voulu vous recevoir, en dépit de mon triste état, comte de Gheldorf, dit une voix affaiblie. On m'a appris que vous m'aviez sauvé au risque de votre vie. Cela ne m'étonne pas d'un Gheldorf. Je vous remercie... mais vous auriez mieux fait de me laisser à mon sort.

Comme Odo protestait, une sorte d'amer

sourire plissa les lèvres de M. de Redwitz.

– Pourquoi pas ? Je souffre un intolérable martyre, je vois s'effondrer mes projets, s'évanouir ce dernier amour – celui de mon petit-fils – qui me rattachait maintenant à la vie... Car je sais que je vais mourir.

– La nature a des ressources inconnues, murmura le prêtre d'un ton d'encouragement.

La main du comte s'agita en signe de dénégation.

– Je sais, vous dis-je ; j'ai forcé le médecin à me dire la vérité. D'ailleurs, croyez-vous que je souhaite vivre ainsi, devenu un objet d'horreur, infirme, affaibli de corps et d'âme par la souffrance et dépendant d'autrui ? Je mourrai donc, et votre dévouement aura été inutile, monsieur de Gheldorf.

– Pour ma part, je ne le regretterai jamais ! En admettant que vous soyez vraiment trop profondément atteint pour revenir à la santé, je considère comme une grâce immense d'avoir quelques jours pour se préparer au redoutable

passage du temps à l'éternité.

— Ce qui veut dire que vous comptez sur ma conversion ? Mon pauvre ami, ne vous leurrez pas de cette illusion. J'ai depuis tant d'années devant l'esprit la pensée et le désir de l'anéantissement final que l'idée de la mort toute proche ne me produit qu'un effet très minime, incapable d'éveiller en moi cette terreur, ces émotions redoutables qui saisissent, dit-on, au bord de la tombe, certaines âmes incroyantes.

Le père Ladislas dit gravement :

— Je demande à Dieu qu'il vous fasse connaître la douceur, les consolations de la foi, comte de Redwitz. Rien n'égale un tel bonheur, nous pouvons vous l'affirmer, nous autres, heureux chrétiens.

— Oui, heureux ! murmura M. de Redwitz. Après tout, vous pouvez être dans la vérité. Mais que m'importe ! La vie est terminée pour moi.

— Celle de ce monde, peut-être... mais l'autre ?

Le comte eut un geste qui signifiait : « Le sais-je ? » Puis sa tête retomba sur l'oreiller.

Le père Ladislas et son neveu s'éloignèrent après lui avoir doucement serré la main. À Odo, M. de Redwitz murmura :

– Merci quand même !

L'air matinal agitait les châtaigniers et les tilleuls de l'esplanade et faisait flotter les rideaux des fenêtres ouvertes de Nelbrück. Le soleil déjà ardent éclairait le vieux logis, les murs roux du couvent, le parterre inculte. Au loin, les sommets, les frondaisons touffues, la vallée, baignaient dans la claire lumière du matin.

Mais, dans la demeure seigneuriale, un être humain souffrait et se mourait. Après deux jours de tourments sans trêve, la lutte entre la vie et la mort allait prendre fin pour M. de Redwitz. Ses heures étaient comptées, avait dit ce matin le médecin à Genovefa.

La jeune fille revenait en ce moment du couvent, où elle avait été voir la pauvre Denisa, toujours enfermée. Le comte, même à l'approche de la mort, ne semblait pas songer à réparer ses

torts, à faire taire son orgueil. Et, lui vivant, Genovefa n'osait, de sa propre autorité, réunir les deux époux. D'ailleurs, Norelmeyer veillait et elle aurait eu à lutter contre ce vieil homme haineux, exaspéré par le malheur qui frappait le maître à la fois redouté et jalousement aimé. Mieux valait attendre, puisqu'une mort imminente allait inévitablement transformer la situation.

Genovefa entra doucement dans la chambre du malade, M<sup>me</sup> Stollman, assise près du lit, tricotait diligemment. Un souffle rauque s'échappait des lèvres du comte. Pendant quelques minutes, Genovefa considéra avec un serrement de cœur celui qu'elle voyait encore, si peu de temps auparavant, fier et dominateur, le hautain seigneur que tous craignaient, que nul n'aimait, en dehors de ses deux serviteurs. Il mourait victime de son mépris pour les malheureux. Une enquête commencée le lendemain du sinistre avait démontré l'existence d'une main criminelle et des indices sérieux faisaient déjà supposer que l'incendiaire était un homme chargé de famille, chassé de sa demeure en plein hiver par

l'intendant de M. de Redwitz, et qui avait en vain essayé d'attendrir le seigneur de Nelbrück.

Dans la contrée, le crime avait provoqué chez les cœurs honnêtes une sincère indignation, mais peu de sympathie s'était manifestée pour la victime. Sa dédaigneuse indifférence, la dureté de ses intermédiaires, intendants et régisseurs, faisaient couver dans ses domaines des haines qui, tôt ou tard, auraient éclaté.

L'orgueil avait été le mobile de la vie de cet homme, le sarcasme, l'amer scepticisme annullaient chez lui toute croyance. Et cette âme allait paraître devant Dieu sans avoir l'excuse de l'ignorance, car sa haute intelligence possédait tous les moyens de rechercher la vérité. Impénétrable et fermé, il demeurait plongé dans une sombre réflexion en dehors des moments où la douleur plus atroce, la fièvre intense, lui ôtaient la faculté de penser. Quels regrets, quelles révoltes peut-être s'agitaient en ce cerveau puissant qui voyait crouler ses idoles et s'anéantir ses orgueilleuses espérances ? Il tourna vers sa jeune parente des yeux creusés et fiévreux.

– Genovefa !

Elle s'approcha avec empressement.

– Vous désirez quelque chose, mon cousin ?

– Je voudrais vous parler. Stollman, laissez-nous.

Quand la femme de charge eut disparu, M. de Redwitz reprit d'une voix faible :

– Genovefa, avant de disparaître, je veux fixer le sort de mon fils. Je pouvais choisir Stephan comme tuteur, mais son caractère peu sérieux ne m'inspire, je dois l'avouer, qu'une médiocre confiance. C'est en des mains plus sûres que je voudrais remettre ces chères existences.

Voyant s'éclairer la physionomie de Genovefa, comme sous l'empire d'une idée soudaine, il demanda :

– Vous pensez à quelqu'un ? Voyons si nos idées se rencontrent.

– M. de Gheldorf ne vous paraît-il pas indiqué, mon cousin ?

– En effet, et tout sera pour le mieux si vous

devenez sa femme, ce qui ne saurait plus tarder, je suppose ?

— Nous sommes fiancés depuis la fête de Wilbach.

— Ah ! c'est fait ! Eh bien ! Genovefa, je vous approuve maintenant. La mort toute proche m'éclaire... Votre exemple agit sur moi et vos prières, sans doute, m'obtiennent cette lumière si longtemps écartée par moi. Je vois maintenant mes torts, je reconnais ma fragilité et je suis presque disposé... oui, presque, Genovefa, à croire qu'il existe un Être infini devant lequel je paraîtrai bientôt.

Genovefa eut une exclamation de bonheur. Elle se laissa glisser à genoux et saisit la main du comte.

— Oh ! enfin ! enfin ! Nous avons tant prié pour vous !

Une sorte d'attendrissement parut sur la physionomie du mourant.

— Oui, je sais qu'à Wilbach des cœurs généreux pensent à moi... Et vous, mon enfant,

oubliant tout, vous ne m'avez pas ménagé votre dévouement. Sachez, Genovefa, que votre foi inébranlable, votre charité, vos vertus, ont préparé la voie à cette lumière qui m'éclaire aujourd'hui. Quoi que j'en eusse, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir sur vos assertions relatives à la vie future ; en dépit de ma confiance en moi-même, je ressentais quelque chose, au fond du cœur, devant vos indignations à l'égard de mon despotisme, de mes injustices. Cependant la lutte était opiniâtre et aurait sans doute continué longtemps sans cette catastrophe – cette heureuse catastrophe.

– Oh ! mon cousin !

– Oui, heureuse, je le répète. Un être broyé depuis des années par la souffrance morale ne peut que saluer avec bonheur l'instant de sa délivrance, surtout lorsque celle-ci lui apporte en même temps le repentir et la volonté de réparer. À qui importera ma disparition ? Johann ne n'aime pas encore ; Magnus n'a plus sa raison et, s'il la recouvre jamais, il aura assez de sujets de consolation entre sa femme et ses enfants. Quant

à moi... eh bien ! je ne regrette rien dans la vie, car, aussi loin que je regarde en arrière, je ne vois dans mon existence que fautes et souffrance. L'orgueilleux – et un orgueilleux passionné tel que je l'ai toujours été – ne peut connaître la paix. La mort sera douce, Genovefa ; mais, auparavant, il faut réparer.

M. de Redwitz s'interrompit, épuisé. Genovefa essuya la sueur qui couvrait ses tempes et le supplia de ne plus parler.

– Bientôt, je me tairai pour toujours. Mon enfant, envoyez chercher le père Ladislas et M. de Gheldorf.

Tandis qu'une heure plus tard le mourant s'entretenait avec le prêtre, Genovefa et Odo, dans le salon bleu, admiraien la miséricorde divine qui sauvait, par un coup terrible, l'orgueilleux incroyant.

Héloïse demeurait invisible. Pas une fois elle n'était venue près du malade. Elle se contentait de demander des nouvelles matin et soir à Stephan ou à M<sup>me</sup> Stollman. Seule, elle avait conservé son installation complète, sans même

offrir à sa sœur de partager sa chambre. Pour se distraire, elle avait assumé la tâche de répondre aux nombreuses preuves de sympathie parvenues de Sarrenheim, de Wilbach, de la ville de Thünbach.

Le malheur qui atteignait le comte de Redwitz rappelait à la mémoire de tous ce personnage énigmatique, claustre dans son logis solitaire – et le vif intérêt témoigné au mourant par la famille ducale augmentait encore cette subite sympathie. Le prince héritier était venu lui-même, dès le lendemain, prendre des nouvelles et, ce matin, l'aimable princesse Louisa avait dirigé sa promenade vers Nelbrück pour serrer la main de Genovefa et la complimenter sur ses fiançailles, non officielles encore, mais que M. de Gheldorf venait d'apprendre au prince Moritz.

L'entretien entre le prête et le mourant était terminé. Le père Ladislas vint chercher les fiancés et les amena auprès du lit. Sur la couverture se voyaient des papiers que M. de Redwitz désigna au geste à Odo.

– Tout est en règle, dit la voix haletante.

Genovefa vous a-t-elle appris ce que j'attendais de vous, comte de Gheldorf ?

– Oui, et j'accepte bien volontiers, en vous remerciant de cette haute preuve de confiance. Johann et Adelina seront tendrement soignés par Genovefa et par moi. Magnus trouvera près de nous une continue protection...

– Et vous accepterez naturellement que sa femme vive près de lui ? J'ai reconnu ma cruelle injustice envers cette jeune femme et j'ai fait mon possible pour réparer. Toutes mes volontés sont écrites là... Maintenant, j'ai envoyé chercher mon pauvre Magnus, sa femme et Adelina. Je veux les voir une dernière fois.

M. de Redwitz se tut, brisé par cet effort. Mais une paix surnaturelle métamorphosait ce visage défiguré.

Les mains déjà glacées saisirent la main de Genovefa et la réunirent à celle du jeune comte ; un regard attendri se posa sur le visage de la jeune fille, bouleversée par l'émotion.

– Soyez heureuse... et pardonnez-moi,

murmura le mourant.

La porte s'ouvrait, livrant passage à Denisa qui s'appuyait au bras de Magnus. Celui-ci paraissait très agité. Son regard, incertain et troublé, avait peine à supporter la lumière du jour. De la main gauche, il tenait étroitement serrée la petite main d'Adelina.

— Mon fils !... mon Magnus !... dit M. de Redwitz, en essayant de tendre les bras vers lui.

Magnus s'était arrêté au milieu de la chambre, peut-être retenu par une instinctive pression de sa femme et de sa fille, encore craintives malgré l'état lamentable du terrible seigneur. Il ne paraissait pas avoir entendu le cri d'appel passionné de son père. Tout frissonnant, il regardait avec effarement ceux qui entouraient le mourant.

Puis ses yeux se portèrent vers la fenêtre ouverte par laquelle entraient le soleil et l'air pur de la forêt.

— Mon fils ! répéta M. de Redwitz d'une voix éteinte.

Magnus eut un léger tressaillement et tourna vers son père un regard étonné, indécis.

Le père Ladislas dit doucement :

– Approchez-vous, madame de Redwitz.

Denisa obéit, en entraînant Magnus et Adelina. D'un mouvement spontané, elle joignit les mains en murmurant :

– Pardon !

– Pardon ? répéta M. de Redwitz. Qui doit pardonner, sinon vous, pauvre enfant ? Toute jeune, sans expérience, vous étiez bien excusable d'accepter la demande de Magnus en dépit de mon opposition. Mais moi, qui vous ai torturée avec une implacable cruauté ?... Enfin. J'ai essayé de réparer. M. de Gheldorf, le fiancé de Genovefa, est chargé de vos intérêts.

M. de Redwitz s'interrompit, à bout de souffle. Sa main saisit celle de Magnus, ses yeux déjà voilés par l'approche de la mort enveloppèrent d'un long regard le beau visage pâle, émacié.

– Embrasse-moi, mon Magnus, murmura-t-il.

Mais Magnus ne parut pas comprendre. Alors Denisa, doucement, lui fit incliner la tête. Les lèvres du père se posèrent sur ce front ombragé de boucles blondes. Elles s'y appuyèrent longuement, passionnément. Tout l'amour du cœur paternel parut s'exhaler dans ce baiser.

Magnus eut un long frisson. Une lueur parut dans ses yeux, tandis qu'il balbutiait :

– Mon père !

– Tu me reconnais, mon bien-aimé ! Ah ! si tu pouvais recouvrer la raison ! Soignez-le bien, Denisa... ma fille.

– J'y emploierai le peu de forces qui me restent, mon père.

Et, se baissant, la jeune femme baissa respectueusement la main du mourant.

Le regard voilé s'éclaira un instant à la vue de Johann que M<sup>me</sup> Stollman apportait, enveloppé de couvertures.

– Voilà votre fils, votre Juan, Denisa. Voyez quel être charmant. Adieu, mon enfant.

Il embrassa le petit garçon et fit signe de

l’emmener, car les yeux de l’enfant témoignaient d’une émotion qui pouvait être funeste à cet être impressionnable.

La main du comte se posa sur la tête d’Adelina, en un geste de bénédiction.

– Pauvre petite, je t’ai fait souffrir aussi. Appelle-moi grand-père.

Elle dit gravement :

- Grand-père, je prierai pour vous...
- Oui, des prières... beaucoup de prières.

Il se tut et, sur un signe de M. de Gheldorf, Denisa emmena Magnus, dont la fugitive lueur de raison s’était déjà voilée. Le père Ladislas s’éloigna pour chercher à Wilbach le saint viatique et les saintes huiles. Stephan vint se joindre à Genovefa et à Odo près du lit de celui qui allait quitter ce monde. Puis arrivèrent M<sup>me</sup> Stollman, Léna, Mariechen et enfin Denisa, après qu’elle eut laissé Magnus dans le salon bleu, sous la garde d’Adelina. Ce fut devant eux tous que le prêtre déposa sur les lèvres du mourant le Dieu si longtemps nié par le sceptique comte de Redwitz

et fit sur ses membres les onctions sacrées. Le seigneur de Nelbrück était prêt pour le dernier départ.

M<sup>me</sup> Stollman avait ouvert les deux fenêtres, et le regard du comte se fixait sur la vue familière : les cimes presque confondues avec le ciel voilé de brume, la forêt sombre, la vallée baignée de clarté blonde. Du parterre montaient des gazouillis d'oiseaux, des senteurs de roses et de seringas. C'était un admirable après-midi d'été, serein et embaumé.

Les yeux noirs s'ouvrirent largement, comme pour embrasser une dernière fois ce spectacle terrestre. Ils s'animèrent d'une flamme fugitive, dernier reflet de vie, et se voilèrent subitement. Une grande paix se répandait sur ce visage. Dans une paisible agonie, Jobst de Redwitz rendit son âme à Dieu vers la fin de cette journée. Le père Ladislas lui ferma les yeux en murmurant :

– Gloire à vous, Seigneur ! Cette âme vous appartient.

## XXV

Les vibrations d'une cloche aux sons graves se répandaient à travers la forêt brunie par l'automne, descendaient jusqu'à la vallée toute calme en cette fin d'après-midi. Ce n'était pas la petite cloche argentine de Wilbach. Non, celle-là était mise en branle là-haut, sur le plateau de Nelbrück, par une main calme, ponctuelle, religieuse – absolument comme si cette main eût appartenu à l'un des moines disparus.

Disparus ?

Cependant, n'en était-ce pas un qui gravissait la route de la forêt, en compagnie d'un homme jeune, au fier et sympathique visage, et d'une charmante jeune femme blonde ? Les mains croisées sous ses larges manches, ce religieux – un bénédictin âgé – parlait d'un ton chaleureux.

– C'est une âme admirable, monsieur de Gheldorf ! Rarement tant de vertus se trouvent

réunis. Cet enfant a le cœur le plus angélique qu'il m'ait été donné de rencontrer dans une vie déjà longue, et sa grande humilité est d'autant plus remarquable qu'il possède de singulières facultés intellectuelles et artistiques. Je puis assurer, avec une entière sincérité, qu'il est notre plus fervent novice.

La jeune femme dit avec émotion :

– Cher petit Johann ! Il était déjà si pieux quand le père Ladislas commença de l'instruire ! Cependant, comment aurions-nous pu penser alors qu'il relèverait ce monastère de Nelbrück et serait ce moine prédict par la victime de Gunther ?

– Bienheureux enfant ! Il a mis fin à la malédiction suspendue sur sa race. Et lui possède la joie pleine et entière.

Ils atteignirent l'esplanade. La façade d'entrée du couvent d'autrefois se dressait toujours à gauche, mais réparée, garnie de fenêtres et d'une porte neuve percée d'un guichet et surmontée d'une croix. À la place où naguère s'élevait le logis seigneurial se voyait maintenant un bâtiment neuf. Ce fut de ce côté que se dirigèrent

le bénédictin et ses compagnons. Le religieux ouvrit une porte, fit entrer le comte de Gheldorf et sa femme dans un parloir et les quitta en disant :

— Je vais vous envoyer le frère Johann.

La jeune femme s'assit sur un banc de chêne, tandis qu'Odo allait et venait dans la grande pièce blanchie à la chaux, dont un christ de bois clair était le seul ornement. À cette même place se trouvait autrefois l'appartement de Jobst de Redwitz. Ici, l'orgueilleux seigneur avait souffert, lutté contre sa conscience, et finalement s'était trouvé vaincu par un enfant.

Aujourd'hui, sur ces lieux maudits depuis le crime de Gunther de Redwitz, s'élevait de nouveau une maison de sacrifice et de prières. Les bénédictins avaient repris possession de leurs biens et le descendant de l'égorgeur de moines, en leur abandonnant une partie de sa fortune, n'avait réclamé que le bonheur de se ranger dans leur sainte milice. Johann de Redwitz était, depuis un an, devenu frère Johann.

Que demeurait-il de l'édifice d'orgueil et

d'opulence élevé par les comtes de Redwitz ? Dans le souterrain transformé en chapelle funéraire, deux tombeaux s'élevaient : celui de Jobst de Redwitz et celui de Magnus, mort trois ans auparavant, après avoir entièrement recouvré la raison. Les autres résidences des Redwitz avaient été vendues par Magnus lui-même afin de soutenir ou de créer des œuvres charitables, sauf le magnifique château de Lonsthal qui, d'après la volonté exprimée par le comte de Jobst dans son testament, était devenue la propriété de Genovefa. À son tour, Johann avait tout quitté pour se retirer à l'ombre du cloître. Denisa avait béni la vocation de son fils. Après avoir éprouvé la fragilité des bonheurs terrestres, le déchirement de cette séparation s'était trouvé adouci, pour elle, par la pensée du sort privilégié réservé à cet être chéri. Adelina demeurait près de sa mère, jusqu'au jour où celle-ci ayant été rejoindre son bien-aimé Magnus, elle irait s'enfermer au monastère des bénédictines, dont Lise de Gheldorf était depuis peu abbesse. Et, déjà, elle menait presque la vie religieuse dans ce château de Wilbach où tous les Gheldorf entouraient sa

mère et elle d'affection et de dévouement.

... La porte du parloir s'était lentement ouverte ; un jeune religieux aux cheveux blonds rasés parut sur le seuil. Ses yeux noirs si doux sourirent à Genovefa et à Odo, ses mains serrèrent fortement celles qui lui étaient tendues.

— Voici longtemps que je ne vous ai vus, mes cousins ! dit-il d'un ton d'affectionné reproche.

— Votre mère, à sa dernière visite, ne vous a-t-elle pas dit que nous étions à Thünbach ?

— En effet, pour la petite fille de ma cousine Héloïse. Elle va mieux ?

— Un peu, mais elle est si délicate ! Nous l'avons ramenée avec nous pour voir si l'air de la forêt serait plus efficace que tous les médicaments jusqu'ici essayés sans succès.

— Et sa mère est demeurée à Thünbach, naturellement ? dit Johann en prenant place sur un banc en face de Genovefa et du comte.

Genovefa eut un sourire mélancolique.

— Hélas ! elle est toujours la même ! Si l'enfant est faible, chétive, elle ne peut en accuser

qu'elle-même. La pauvre petite est confiée depuis sa naissance à des mercenaires indifférentes, tandis qu'il lui aurait fallu des soins attentifs.

– Et ce pauvre sot de Menschültz ne cesse de proclamer sa femme la huitième merveille du monde ! s'écria M. de Gheldorf en levant ses épaules. La bêtise humaine est décidément inconcevable... En ce moment, nous avons à Wilbach tous les Herstein : Stephan, Adélaïde et leur tribu d'enfants. Qui aurait dit que mon étourneau de beau-frère deviendrait le chef d'une si nombreuse famille ?

– Et il s'en tire bien ? demanda Johann en riant.

– Pas mal, avec l'aide de sa femme. La maternité a transformé Adélaïde, ou plutôt fait prévaloir, aux dépens de la mondanité, les qualités sérieuses qui existaient en elle.

– Elle est charmante, ajouta Genovefa, et je suis très heureuse de ce mariage pour Stephan, vraiment changé moralement... Le Seigneur a bien exaucé les prières que nous avons tous faites pour lui, Johann.

Un sourire très doux vint éclairer le visage de Johann.

– Oui, Dieu nous a comblés... Moi surtout. Quelle belle part est la mienne !

Il croisa les mains et parut se perdre quelques instants dans un recueillement que respectèrent Odo et Genovefa. Puis, revenant à la réalité présente, il demanda :

– Rien de nouveau à Wilbach, Odo ?

– Rien, mon ami. Notre Jobst est toujours le petit fou que vous connaissez. Mais il parle sans cesse de venir vous rejoindre ici. Lieschen et le petit Ladislas ont le plus charmant caractère. Mon bon oncle continue d'aider, de consoler les malheureux...

– Ce cher père Ladislas ! Quelle reconnaissance je lui dois !... Et à vous aussi, ma cousine Genovefa !

– Je n'ai été qu'un tout petit instrument entre les mains de Dieu, Johann. C'est Lui qui m'a envoyée à Nelbrück, en dépit de ma secrète répugnance.

— Et sa bonté vous y a fait trouver le bonheur, Genovefa.

Elle sourit en échangeant avec son mari un tendre regard. Oui, elle était heureuse près de lui, si chevaleresque, si délicatement bon. Dans la vie paisible qui était la leur, à Thünbach comme à Wilbach, elle goûtait un bonheur que n'avait pu acquérir Héloïse dans son existence de plaisir sans trêve.

Odo et Genovefa prirent congé du jeune bénédictin et rentrèrent au château par la route de la forêt, car le sentier de Nelbrück se trouvait désormais fermé, le potager et le parterre étant devenus le lieu de promenade des religieux. À la petite porte du parc les attendaient le père Ladislas et un petit garçon aux boucles blondes et aux yeux noirs, vivant portrait de Genovefa. Ce dernier s'élança vers la jeune femme qui lui ouvrait les bras.

— Mon cousin Johann va bien, maman ?

— Très bien, Jobst, et il m'a chargée de t'embrasser.

Par une allée du parc, tous gagnèrent le château. Sur la terrasse, M<sup>me</sup> de Gheldorf, Adelina et la blonde baronne de Herstein travaillaient à des ouvrages d'aiguille, tout en surveillant le petit monde qui s'ébattait dans les allées. Il y avait là les quatre enfants de Genovefa, puis cinq petits Herstein, tous blonds et roses, les deux jumeaux de Wanda, mariée à un diplomate autrichien, et enfin la fille d'Héloïse, petite créature brune et chétive que les autres enfants entouraient d'une protection compatissante.

Au milieu d'eux se trouvait une femme jeune et belle encore, brune aux grands yeux sombres, sévèrement vêtue de noir. Elle tenait entre ses bras Ladislas, le dernier-né de Genovefa, et le berçait pour l'endormir.

Elle alla au-devant des arrivants et demanda :

- Mon Johann va bien ?
- Très bien, Denisa, et toujours heureux. J'ai de tendres baisers de sa part à vous donner.
- Mon chéri ! murmura Denisa, dont les yeux

se mouillèrent.

Elle se détourna un peu et jeta sur Nelbrück un long regard. Le soleil pâle de cet après-midi automnal blondissait les murailles rousses du vieux couvent et adoucissait la blancheur vive des bâtiments neufs. Alentour, dans une atmosphère lumineuse et sereine, la forêt étalait sa palette de pourpre, d'or vert, rouge et jaune. À travers le parterre maintenant bien entretenu, des ombres de moines erraient, méditatives et recueillies.

Une cloche tinta lentement à la petite chapelle blanche perdue dans la verdure brunissante. Les ombres s'évanouirent une à une, sous le porche enguirlandé de vigne vierge. C'était l'heure de l'office. Dans leurs stalles, les bénédictins allaient célébrer les louanges divines, rendre grâces au Dieu trois fois saint, autrefois outragé en ces lieux.

Une paix absolue émanait de cette vaste demeure silencieuse, de ces jardins, de la forêt rutilante sous sa parure d'automne.

Ce Nelbrück, où avait souffert, où s'était

révolté autrefois Jobst de Redwitz, était devenu un asile de bonheur, d'innocence, de prière. Et le plus pur, le plus heureux de ceux réunis là était Johann de Redwitz – l'humble frère Johann.



Cet ouvrage est le 292<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.